

Général de Kalb, Mentor de La Fayette (Publié en 1966)

A.E. Zucker

De 1949 à 2004, UNC Press et le Département des langues et littératures germaniques et slaves de l'UNC ont publié la série UNC Studies in the Germanic Languages and Literatures. Les monographies, anthologies et éditions critiques de la série couvraient un éventail de sujets, notamment la littérature médiévale et moderne, le théâtre, la linguistique, la philologie, l'onomastique et l'histoire des idées. Grâce au généreux soutien du National Endowment for the Humanities et de la Fondation Andrew W. Mellon, les livres de la série ont été réédités dans de nouvelles éditions de poche et numériques en libre accès. Pour une liste complète des livres, visitez www.uncpress.org.



Copyright © 1966

Ce travail est placé sous une licence Creative Commons cc by-nc-nd. Pour consulter une copie de la licence, visitez le site <http://creativecommons.org/licences>.

Citation suggérée : Zucker, A.E. *General de Kalb, La Fayette's Mentor*.
Chapel Hill: University of North Carolina Press, 1966. doi : https://doi.org/10.5149/9781469658759_Zucker

Données de catalogage avant publication de la Bibliothèque du Congrès : Zucker, A.E.

Titre : General de Kalb, mentor de La Fayette / par A.E. Zucker.

Autres titres : University of North Carolina Studies in the Germanic Languages and Literatures ; no. 53.

Description: Chapel Hill: University of North Carolina Press, [1966] Série: University of North Carolina Studies in the Germanic Languages et littératures. | Comprend des références bibliographiques.

Identifiants : lccn 66003536 | isbn 978-1-4696-5874-2 (pbk : papier alk.)

| isbn 978-1-4696-5875-9 (ebook)

Sujets : De Kalb, Johann, 1721-1780.

Classement : lcc pd25. N 6 no. 53 | cc 973 .3470924

À mon ami et collègue,
Dieter Cunz

Je vous remercie d'avoir bien voulu m'associer à l'hommage rendu à la mémoire d'un ami qui, comme vous le remarquez, a été le premier confident et le compagnon de mon dévouement à la cause américaine.

La Fayette sur la tombe de de Kalb à Camden,

Le 8 mars 1825.

TABLE DES MATIÈRES

Préface.	6
Introduction.	12
I. Le jeune paysan allemand sort de l'ombre et devient un officier français.	24
II. L'apprentissage sous les maréchaux Saxe et Lowendal.	36
III. Héros dans la guerre de Sept Ans.	48
IV. Un mariage et une mission.	58
V. Première visite en Amérique.	67
VI. Le mentor de La Fayette.	80
VII. L'intrigue Broglie.	94
VIII. "Victoire".	107
IX. Un tour sans guide de Charleston à Philadelphie.	118
X. Un accueil froid par le Congrès et son issue favorable.	129
XI. Major Général américain.	145
XII. Valley Forge.	155
XIII. Pire que Valley Forge.	173
XIV. Washington envoie de Kalb au secours de Charleston ; le Congrès lui substitue Gates.	186
XV. La dernière mesure de dévouement.	199
Appendice I	218
Appendice II	218
Annexe III	219
Références	220
Notes	225
Index	227

PRÉFACE

Le 20 avril 1777, le Marquis de La Fayette et le Baron de Kalb, avec une douzaine d'autres officiers, s'embarquent pour l'Amérique à bord de la "Victoire", désobéissant aux ordres du roi. Quatre jours plus tard, un agent britannique envoie un rapport de Paris à son bureau : "Le Marquis de La Fayette partira malgré les ordres du roi. Il a emmené avec lui le baron de Kalb, un officier très réputé et compétent, pour être son tuteur et son instructeur. Le baron a la réputation d'être l'un des meilleurs généraux de l'armée." Le baron de Kalb avait présenté l'ambitieux Marquis de La Fayette, âgé de dix-neuf ans, à l'agent américain Silas Deane et, en tant qu'interprète, avait obtenu pour le jeune aristocrate une nomination au poste de général de division dans l'armée américaine. Ultérieurement, les conseils de de Kalb furent très utiles à La Fayette et, lui permirent de servir la cause américaine. Ce "prodige", comme l'appelait le baron, reçut en effet, sur recommandation de Washington, le commandement d'une division, qu'il dirigea avec la "gloire" qu'il recherchait tant. Sa relation avec le baron se transforma en une belle amitié qui dura jusqu'à la mort de de Kalb sur le champ de bataille de Camden en 1780.

Parmi les nombreux officiers français qui se sont battus pour la cause américaine pendant la guerre d'Indépendance, le général de Kalb est l'un des plus éminents, avec La Fayette. Quelle fut l'attitude de ces étrangers à l'égard du commandant en chef sous lequel ils servaient ? Dans un essai intitulé *George Washington as the Europeans Saw Him*, le professeur Gilbert Chinard fait des remarques frappantes sur l'adaptation des nouveaux arrivants :

Ces nobles français avaient apparemment peu de raisons d'admirer le gentilhomme virginien sous le commandement duquel ils avaient été placés. La plupart d'entre eux étaient des officiers de carrière ; certains avaient combattu sur les champs de bataille d'Europe. Ils étaient diplômés d'écoles militaires. Ils avaient étudié les campagnes de Frédéric II, et avaient été formés à le considérer comme le plus grand général du siècle et un génie militaire de premier plan. Ils avaient vécu à la cour des rois de France et connaissaient les raffinements, artificiels mais exquis, de la société française. Ils avaient l'esprit très critique que l'on retrouve si souvent chez les Français cultivés et ne se laissaient pas facilement berner par les apparences. Ils auraient pu ne pas apprécier de servir sous les ordres d'un homme que certains de ses biographes décrivaient comme un écuyer,

un gentleman-farmer, et tout au plus un riche planteur de Virginie. Et pourtant, tous, pratiquement sans exception, reconnurent en Washington un génie militaire, un homme au caractère bien trempé dont les manières reflétaient ces rares qualités qui ne s'acquièrent pas par l'éducation mais qui sont l'expression d'une vie intérieure marquée par la dignité, une honnêteté sans faille et la maîtrise de la volonté.

Un tel changement d'attitude se retrouve dans les lettres de De Kalb. De la bonne impression qu'il avait de Washington, il passa à des éloges enthousiastes. Les grandes différences entre les deux cultures expliquent en partie l'idée fantastique de l'ancien officier supérieur de De Kalb, le comte de Broglie, de le faire nommer par le Congrès généralissime de l'armée américaine à la place de Washington.

En 1768, le gouvernement français envoya De Kalb en mission en Amérique. Au cours de cette mission, il se lia d'amitié avec un certain nombre d'Américains et apprit à aimer leurs modes de vie. Lorsque la guerre d'Indépendance éclate, il écrit à un ami de Philadelphie, le docteur Phile, le 26 décembre 1775 : "Je suis tellement ami de votre pays que je pourrais avec plaisir consacrer le reste de mes jours au service de votre liberté", et propose au Congrès son expérience militaire de trente-deux ans. Bien sûr, ses motivations étaient mixtes - chaque soldat français était avide de se venger de l'Angleterre après la paix humiliante de 1763. Grâce à ses services distingués à l'étranger, il aspire également à un poste de général pour couronner sa longue carrière. Mais on ne peut douter de son dévouement à la cause américaine, qu'il scella par sa mort sur le champ d'honneur à la bataille de Camden.

Dans le cas de La Fayette aussi, les motifs étaient partagés. Comme il se doit, son dernier biographe, le professeur Louis Gottschalk, montre que ce "parangon de liberté" est venu en Amérique en partie pour montrer à son beau-père dédaigneux que, bien que timide et frêle, il pouvait "mettre le feu au monde". Il aspirait à la gloire sur le champ de bataille. Il avait des notions romantiques des droits naturels de l'homme et était impatient d'aider les Américains à se libérer de l'oppression britannique.

En France, une douzaine d'années avant 1789, déjà beaucoup de français croyaient aux principes républicains ou libéraux, alors que les rebelles américains étaient sceptiques à ce sujet. Peu après son arrivée à Boston, Peter Du Ponceau (né Pierre-Étienne du Ponceau), très apprécié, était, selon l'histoire, à un dîner avec John Hancock et Samuel Adams, où il défendait les principes républicains. Samuel Adams lui demanda leur provenance. Il

répondit : "En France". Adams dit que c'était impossible, ce à quoi Du Ponceau rétorqua immédiatement : "Ce n'est pas parce qu'un homme est né dans une écurie qu'il doit nécessairement être un cheval !".

Lorsque l'on observe la carrière **militaire** de de Kalb, il devient évident que ce qui lui a manqué, c'est la "chance". Fils de paysan bavarois, il quitte son foyer pour se faire une place dans le monde en menant la vie aventureuse d'un soldat de fortune. Par sa bravoure, son zèle et son bon jugement, il s'est élevé au rang de colonel dans la plus grande armée de l'époque, l'armée française, mais il était étranger et protestant et, par conséquent, souvent écarté des promotions.

Plus tard, en tant que général de division dans l'armée américaine, de Kalb aspire à la gloire, mais bien qu'il ait commandé pendant trois ans l'une des meilleures divisions, il "n'a jamais entendu le moindre coup de feu", comme il l'a écrit à Mme de Kalb. D'une manière ou d'une autre, il a manqué Germantown, Monmouth et même Stony Point. Finalement, en 1780, Washington le choisit pour commander l'armée du Sud qui devait soulager le siège de Charleston. À peine a-t-il entrepris son commandement indépendant que le Congrès nomme à sa tête l'incompétent Gates, qui conduit ensuite l'armée au désastre. La première bataille américaine du vaillant soldat fut aussi sa dernière ; sa gloire arriva, mais très tard dans sa carrière héroïque de mercenaire à patriote.

Réservé, ironique, coléreux, taciturne, chagrin, sont quelques-uns des qualificatifs appliqués par les historiens à de Kalb ; il peut sembler l'être dans certaines lettres à sa femme et à son ami le comte de Broglie - écrites de Valley Forge ou de Morristown ! Trevelyan l'appelle "un critique vif mais amical". De Kalb était sociable ; il recevait quand les approvisionnements le permettaient. A l'affirmation selon laquelle il était flegmatique et avait des goûts allemands prosaïques, on peut opposer le « de Kalb complètement gallicisé » de Gottschalk. Freeman l'appelle "maladroit", mais Greene "un diplomate avisé". Son tact ne lui permettrait pas d'accepter la nomination à un poste de général de division si parmi les officiers américains « quelqu'un est affligé ». Il voulait un compte de chaque sou - peut-être à cause de son origine paysanne. Il était abstinent, mais il regrettait de ne pas avoir de champagne pour ses invités lors de la célébration de la victoire de Stony Point. Il aimait l'alpinisme et préférait généralement la marche à l'équitation. Il se vantait auprès de sa femme de sa force et de son endurance, ce qui lui permettait de surmonter de terribles épreuves. Son aide de camp, le colonel Nicholas Rogers de Baltimore, écrit : « De par sa forme et ses traits, il était un parfait Arioviste, plus de six pieds de haut, et à l'épreuve des

plus grandes épreuves." James Lovell a déclaré que "par ses manières et son allure, il ressemble à notre chef". Très humain dans le traitement de ses soldats, il était bien conscient qu'une attaque frontale sur une position forte devait coûter des vies, et était lui-même prêt à combattre sur la ligne de front. Il gagne et conserve la loyauté de ses collaborateurs à un degré très élevé, et noue de nombreuses amitiés durables. Dans l'ensemble, il était, français, voir cosmopolite, mais il envoya ses garçons dans une école allemande. Il était profondément croyant, mais n'affichait pas sa foi. Il fut un mari et un père dévoué à une époque et dans un pays où l'infidélité était l'objet de plaisanteries amusantes, dont le roi donnait le ton. De nature plutôt sérieuse ; il écrivit un jour au chevalier de Mauroy, quelque peu hautain : « Je ne prétends pas faire des épigrammes ». Dans sa profession, il était universellement reconnu comme un soldat compétant et expérimenté.

L'ensemble tracé par ces détails montre une forte personnalité, directe, qui se respecte et dévouée à ses amis. Comme Washington, il avait bénéficié de très peu d'éducation formelle, mais il s'était éduqué dans les exigences et les normes de la vraie noblesse.

La base de toute étude sur de Kalb est la biographie bien documentée de Friedrich Kapp, publiée en allemand en 1862 et traduit en 1884. C'est, en fait, la seule vie sérieuse du général, et elle est maintenant épuisée depuis longtemps. L'auteur a puisé des documents dans les archives américaines. L'auteur s'est appuyé sur des documents provenant d'archives américaines et européennes, et a également obtenu des copies de nombreuses lettres que de Kalb a écrites à sa femme depuis l'Amérique - une source très importante. Comme Kapp n'a pas cité toutes les lettres, et certaines seulement en partie, j'ai estimé que je devais les obtenir. Kapp était un réfugié politique de la révolution allemande de 1848 qui est retourné en Allemagne après la proclamation de l'amnistie en 1870. Pensant qu'il aurait pu présenter ses copies de lettres à une bibliothèque américaine, j'ai écrit à toutes celles qui étaient susceptibles de le faire, mais les réponses régulièrement négatives m'ont convaincu que les lettres n'étaient très probablement pas en Amérique. Mlle Edith Lenel, l'arrière-petite-fille de Kapp (avec qui j'étais entré en contact à ce moment-là, et qui avait elle-même écrit une biographie de Kapp) m'a informé que dans ses recherches en Allemagne, elle n'avait trouvé aucune trace des lettres de Kalb. Cela semblait exclure une autre possibilité.

Par l'intermédiaire du professeur Pierre Renouvin de la Sorbonne, j'ai pris contact avec le Comte d'Abzac, petit-fils de la petite-fille de de Kalb, vivant au château de de Kalb, à Milon la Chapelle. Il m'a envoyé une copie d'une brochure sur de Kalb rédigée par un ancien précepteur des enfants de Milon la Chapelle, m'informant que cette brochure était la seule chose de nature historique que l'on pouvait trouver au château.

Avec un seul indice **paraissait** être prometteur, je suis finalement allé à Paris. Dans un ouvrage en cinq volumes du professeur Henri Doniol, *La Participation de la France à l'Etablissement des États Unis d'Amérique* (1880), il y a une note de bas de page indiquant que l'auteur a été autorisé à utiliser les lettres de Kalb à travers l'aimable autorisation de M. Soulange Teissier. Il n'y avait aucune adresse ou autre information dans la note, qui avait alors près de quatre-vingts ans. Étant donné que certains des descendants de de Kalb étaient membres honoraires de la Society of the Cincinnati, je me suis rendu à la bibliothèque de cette société. Le secrétaire, le marquis de Valous, connaissait le comte d'Abzac, mais même après de longues recherches, il ne put trouver Soulange-Teissier. La Bibliothèque nationale et diverses autres archives n'ont pas non plus fourni les informations souhaitées.

Peu avant de quitter Paris, j'avais encore sur ma liste une visite du domaine de Kalb, à Milon la Chapelle, ne serait-ce que pour la couleur locale. Il est situé dans la belle campagne vallonnée à quelques kilomètres de Versailles. J'y ai trouvé le Comte, maintenant âgé de plus de quatre-vingts ans, vivant avec sa sœur dans une petite maison du domaine, tandis que le château était loué à une dame qui me l'a montré avec beaucoup de fierté. J'ai essayé mon "indice" ; elle m'a tout de suite dit qu'elle connaissait très bien un M. Soulange-Teissier, un cousin du comte, habitant Versailles. Elle me donna son adresse, et en une demi-heure j'étais arrivé au bout de mes recherches. Ce sympathique français, lui aussi octogénaire, m'a dit que c'était son père qui avait permis à Doniol d'utiliser les lettres. Après une heure de conversation, il accepte de sortir les lettres de son coffre-fort et de me permettre de les consulter dans son salon. **J'ai** passé quatre après-midis agréablement, à sélectionner les lettres importantes pour la biographie, qui ont ensuite été photocopiées pour mon usage. Pendant ce temps, j'ai apprécié la courtoisie et la gentillesse vraiment françaises de toute la famille. Cette découverte de la onzième heure a rendu possible un compte rendu fidèle et précis du séjour de de Kalb en Amérique, autrement impossible, ce dont je suis profondément reconnaissant.

C'est mon collègue, le professeur Dieter Cunz, qui a insisté sur la nécessité d'une biographie de de Kalb, je dédie ce volume qui est une nouvelle concrétisation de nos intérêts communs.

Je tiens à remercier le Dr Herbert E. Klingelhofer et M. John Reed qui ont eu la gentillesse de lire le manuscrit et de faire des suggestions très utiles. Au cours d'une correspondance agréable, j'ai reçu des conseils professionnels du Dr Alfred Vagts, l'auteur d'une *Histoire du militarisme*. Le professeur Douglas W. Alden, en année sabbatique à Paris, m'a conduit à Versailles, un voyage qui m'a permis une découverte la plus précieuse. Deux descendants collatéraux du baron, George Kalb et Rudolf Bischoff, ont généreusement donné de leur temps pour me montrer le lieu de naissance de Kalb. Le Dr Robert W. Hill de la Bibliothèque publique de New York a trouvé à mon intention de nombreux documents d'archives. Je suis profondément reconnaissant à l'American Philosophical Society pour une bourse de voyage et pour l'aide de la Graduate School de l'Université du Maryland par l'intermédiaire des doyens Ronald Bamford et Augustus J. Pahl.

Je remercie tout particulièrement le Dr F. E. Coenen de l'Université de Caroline du Nord, pour l'amitié qu'il m'a témoignée en menant mon manuscrit jusqu'à l'imprimerie.

Je suis redevable à mon épouse, le Dr Lois M. Zucker, pour ses critiques constructives et pour la dactylographie et la relecture.

C'est l'un des grands plaisirs d'écrire une biographie, le travail conduit invariablement à la rencontre de personnes charmantes qui rendent inévitablement la vie d'un auteur plus riche et plus colorée. Ce livre a été une aubaine dans ma vie, et je salue une fois de plus tous ceux qui ont été mentionnés ainsi que beaucoup d'autres qui méritent une salutation cordiale.

INTRODUCTION

Les pays les plus civilisés d'Europe, au cours du dix-huitième siècle, comparables à la première moitié du vingtième, se sont livrés à une guerre presque continuelle, transformant leurs crochets de taille en épées et leurs socs en lances. Au cours de ces guerres, le duc de Marlborough et le prince Eugène de Savoie ont remporté des victoires célèbres, la plus connue étant probablement celle de Blenheim, en 1704, où ces deux ont mis les Français en fuite, comme le décrit Southey dans un poème figurant dans la plupart des anthologies de poésie anglaise :

Par le feu et l'épée, le pays tout entier
A fut dévasté de fond en comble,
Et plus d'une mère en âge de procréer
Et un nouveau-né sont morts.
Mais des choses comme ça, vous savez, doivent exister
Dans toute victoire célèbre.
On dit que c'était un spectacle choquant
Après que la victoire;
Car plusieurs milliers de corps ici
Pourrissaient au soleil.
Mais des choses comme ça, vous savez, doivent exister
A chaque victoire célèbre.
Le duc de Marlborough a reçu de grands éloges.
Et notre bon prince Eugène.
"Non, c'était une très mauvaise chose !"

Dit la petite Wilhelmine.

"Non, non, ma petite fille", dit-il,

"C'était une célèbre victoire,"

"Et tout le monde a loué le duc

Qui a remporté ce grand combat."

"Mais qu'en est-il finalement sorti ?"

Dit le petit Peterkin.

"Je ne saurais le dire," répondit-il,

"Mais ce fut une célèbre victoire."

Blenheim était une bataille dans la guerre de Succession d'Espagne, qui a commencé en 1702, avec l'Angleterre, la Hollande et l'Autriche alliées contre la France. La guerre est déclenchée contre Louis XIV pour placer son petit-fils sur le trône d'Espagne, vacant en raison de la mort de Charles II. Cela aurait mis l'Espagne aussi bien que la France sous le règne de la dynastie des Bourbons. Toutes les batailles importantes se sont déroulées contre la France jusqu'à ce qu'en 1714 un traité de paix soit signé permettant au prince français de rester roi d'Espagne, tandis que la France perdait des territoires au profit de l'Angleterre, de la Hollande et de l'Autriche.

La guerre de Succession d'Autriche éclata en 1740. Il s'agit d'une guerre dynastique, comme les autres guerres européennes de l'époque. On se battait pour gagner du territoire pour le souverain victorieux et sa dynastie. L'empereur d'Autriche, Charles VI, promulgua en 1724 un décret (appelé « sanction pragmatique ») régularisant la succession de ses biens, en vertu duquel, à défaut de descendants mâles dans la lignée des Habsbourg, sa fille Marie-Thérèse devint son héritière. La plupart des gouvernements européens ont reconnu ce décret, qui a fait Marie-Thérèse, reine à la mort de son père en 1740. Cependant, la Bavière sous Charles VII, qui avait épousé une nièce de l'empereur des Habsbourg, revendiquait certaines terres des Habsbourg, tout comme la France, Espagne et Saxe. Frédéric II de Prusse prétendit que certains anciens traités attribuaient la Prusse à la Silésie et, sans déclaration de guerre, pénétra et s'empara de ce territoire autrichien. Bien sûr, l'Autriche a riposté. Toute l'Europe est impliquée : l'Angleterre, la Hollande et la Saxe du côté de l'Autriche. Saxe du côté de l'Autriche, la Bavière et l'Espagne alliées à la Prusse. Après huit ans de combats, un traité de paix est rédigé en 1748, avec pour résultat que Marie-Thérèse, désormais impératrice, continue sur le trône autrichien et Frédéric conserve la Silésie. Huit ans plus tard il y a eu un deuxième conflit, la guerre dite de Sept Ans (notre guerre française et indienne), qui s'est déroulée en Silésie et qui s'est terminée

par le maintien de ce territoire dans le giron de la Prusse. La France a perdu le Canada dans cette guerre de 1756 à 1763, et, aigrie par cette humiliation, aida les treize colonies à vaincre l'Angleterre. Treize colonies pour vaincre l'Angleterre au cours de la décennie suivante, lors de la guerre de la révolution américaine, de 1775 à 1783.

Cette dernière guerre était différente. Bien sûr, elle a donné aux hommes d'État français une occasion de se venger, mais le combat des "insurgés" dans les colonies britanniques d'Amérique du Nord pour l'établissement d'un peuple libre sur un sol libre a suscité la sympathie de beaucoup d'idéalistes français qui estimaient qu'il s'agissait d'une guerre représentant une cause, la liberté humaine.¹ Ni l'Espagne ni l'Autriche ne s'intéressent aux "rebelles", mais la France est prête à accueillir de nouvelles idées. Se battre pour cet objectif signifiait certainement la gloire, et la gloire de La Fayette, de Kalb, Steuben, Du Ponceau, Fleury, Pulaski et quelques autres ne sont pas oubliés.

Les armées européennes du XVIIIe siècle étaient très différentes de ce qui est considéré comme normal dans les services armés de notre époque. Les généralisations suivantes ne s'appliquent pas à tous les lieux et à toutes les époques, mais elles peuvent servir à décrire certaines des conditions dans lesquelles le général de Kalb, qui fait l'objet de cette biographie, a passé les cinquante premières années de sa vie en Europe de l'Ouest.

Au XVIIIe siècle, le style de guerre a connu des changements intéressants en Europe, passant des traditions chevaleresques médiévales à des armées permanentes conscrrites. À l'époque du féodalisme, les chevaliers étaient les seuls guerriers - ils étaient les seuls à pouvoir porter des armes, ce qui était strictement interdit aux paysans. Ils se battaient chevaleresquement contre un ennemi également armé et équipé, et considéraient bien sûr l'introduction de l'arc et des flèches, et plus tard des mousquets, comme antisportive et déshonorante. En fait, cette introduction les a détruits en tant que groupe. Lorsque les villes se sont développées, leur défense a d'abord été assurée par les bourgeois ; mais à mesure que leur richesse augmentait, ils ont jugé rentable d'engager des combattants parmi les paysans qui affluaient dans les villes et qui, par crédulité, étaient prêts à risquer leur vie en échange d'un salaire. En tant qu'organiseurs de régiments, les membres de la noblesse trouvèrent là leur fonction propre, et c'est ainsi que les barons et les ducs devinrent les officiers des forces combattantes, établissant un monopole qui se maintint, à quelques exceptions près bien sûr, jusqu'au dix-neuvième siècle. Une division du travail s'établit alors : les bourgeois se consacrent au commerce et à l'industrie, tandis que

les nobles mènent les guerres. Ils s'assuraient ainsi des "bénéfices" agréables, mais peut-être pas aussi confortables que ceux du clergé. Les officiers, pour la plupart des membres de la noblesse, étaient exonérés d'impôts parce qu'ils payaient un impôt en sang sur le champ de bataille.

Le XVIII^e siècle ne connaissait pas les armées permanentes, c'est-à-dire les ressortissants d'un pays organisé pour combattre pour la défense de leur patrie ou les intérêts de leurs princes. Les officiers de l'époque, en tant que soldats professionnels, servaient n'importe quel pays dans un esprit d'impartialité, et bien sûr les simples soldats se battaient pour le puissant qui avait acheté leurs services. Dans cette vente d'êtres humains comme chair à canon, les Suisses occupaient une place de choix, pour des raisons économiques.² La Suisse est un pays pauvre sur le plan agricole et doit compenser pour surmonter sa balance commerciale défavorable. Avant que le tourisme ou la fabrication de montres ou de fromages n'aident les Suisses à assurer les importations nécessaires de denrées alimentaires, ils exportaient des êtres humains comme mercenaires pour combattre pour n'importe quelle nation sur une base commerciale impartiale. Dès le Moyen-Age, cette nation « libre et neutre » a envoyé des soldats combattre dans pratiquement toutes les guerres européennes, à tel point que le mot même « Suisse » est venu à avoir la connotation d'un soldat professionnel vaillant et fiable. Il est devenu cependant proverbial que les Suisses économes conservent leur indépendance au point de refuser de se battre s'ils ne sont pas payés ; *Pas de sous, pas de Suisses*. Des mercenaires allemands (Landsknechte) en nombre similaire ont également servi dans les armées françaises. La rivalité entre les différents groupes était naturellement très forte. Un jour, un soldat français a raillé un Suisse en lui disant "Pas de salaire, pas de Suisse". Le Suisse demanda : "Et pourquoi vous battez-vous ?" "Pour l'honneur !" répondit le Français. "Je suppose que nous nous battons tous les deux pour ce que nous n'avons pas."³

Les chiffres de l'année 1776 montrent que les troupes étrangères au service de la France comptaient 13 120 Allemands, 18 040 Suisses, 3 260 Italiens et autant d'Irlandais, soit un total de 37 720. Un peu plus tôt, lors de la guerre de Succession d'Espagne, de 1701 à 1714, des mercenaires suisses ont combattu dans des camps opposés ; 20 000 ont servi avec les Français, et avec les Alliés contre la France, il y en avait 13 000 sous commandement hollandais, 4 000 sous commandement savoyard, 3 000 sous

²

³

commandement milanais et 2 000 sous commandement impérial.⁴ Il existe une anecdote selon laquelle le ministre de Louis XIV, Louvois, fit un jour remarquer au roi en présence d'un général suisse, Stuppa : "Sire, si Votre Majesté avait tout l'argent que Lui et les rois ses prédécesseurs ont donné aux Suisses, Elle pourrait paver la route de Paris à Bâle avec des pièces d'or de cinq francs". Le général Stuppa répondit : "Il en est peut-être ainsi, mais s'il était possible de recueillir tout le sang que notre nation a versé au service de Votre Majesté et des rois ses prédécesseurs, cela remplirait un canal de Paris à Bâle."⁵

Une coutume du XVIIIe siècle assez surprenante pour le lecteur moderne est l'achat de postes d'officiers, dans le cadre du système dit de propriété. L'officier était payé pour le nombre d'hommes qu'il rassemblait et recevait leur équipement et leur nourriture, le colonel étant le propriétaire du régiment qu'il avait formé, et le capitaine le propriétaire de sa compagnie. Les commissions ont acquis une grande valeur dans les pays européens ; le coût d'une seconde lieutenance était d'environ 2 000 \$ et le coût d'une commission de lieutenant-colonel pouvait atteindre 30 000 \$. Outre les bénéfices tirés des droits de propriété, l'officier peut vendre des droits de propriété lorsqu'il prend sa retraite.

Cette pratique est si différente des modes actuels de nomination ou de promotion des officiers qu'il convient d'en donner quelques détails. L'officier achetait une capitainerie ou une autre commission dans un régiment à son prédécesseur au bureau ou au gouvernement dans le cas d'un régiment nouvellement créé. La carrière militaire étant honorable pour un jeune homme de la noblesse ou d'une famille aisée, ces postes d'officier étaient très recherchés ; en Angleterre, en particulier, la transaction est organisée par un courtier. Bien sûr, une commission ne pouvait être achetée que lorsqu'il y avait une vacance réelle dans un régiment. Si, par exemple, un capitaine ou un major était promu en temps de guerre à un poste plus élevé mais temporaire, par exemple en tant que colonel, il percevait la solde d'un colonel plus les indemnités de sa commission régulière. Il paierait cependant de sa poche le salaire de son remplaçant. Si l'obtention d'un poste plus élevé ne semble pas durable, un officier prudent ne vendrait pas sa commission inférieure mais y reviendrait lorsqu'à la fin d'une guerre, de nombreux postes étaient supprimés ou des régiments entiers dissous. (C'est exactement ce que fit de Kalb lorsque son régiment fut supprimé à la fin de la guerre de Sept Ans.). L'officier continuerait à percevoir sa solde tant qu'il conserverait sa commission. S'il prend sa retraite pour incapacité ou pour quelque

4

5

autre raison, il avait intérêt à vendre sa commission. Aucune pension n'était prévue et la vente d'une commission était censée permettre à l'officier de vivre pendant ses vieux jours.

Un passage du romancier anglais, Smollett, contemporain de de Kalb (en fait né la même année) dans son *Humphrey Clinker*, illustre de cette coutume. Au cours de ses voyages, le héros, M. Bramble rencontre, avec sa famille, un certain lieutenant Obadiah Lismahago qui avait combattu à Ticonderoga et a été « blessé, mutilé, pris et réduit en esclavage » au cours de deux guerres sanglantes. M. Bramble s'indigne que ce soldat n'ait pas atteint un grade supérieur à celui de lieutenant. Ce dernier s'explique : « Je ne me plains d'aucune injustice. J'ai acheté une enseigne il y a trente ans ; et en cours de service je suis devenu lieutenant en fonction de mon ancienneté. "Mais avec le du temps", reprit l'écuyer, "vous avez dû voir un grand nombre de jeunes officiers vous passer au-dessus de votre tête." - « Néanmoins, dit-il, je n'ai aucune raison de me plaindre. Ils ont acheté leur promotion avec leur argent. Je n'avais pas d'argent à porter au marché. C'était mon malheur, mais personne n'était à blâmer." "Quoi ! Aucun ami pour avancer une somme d'argent ?" dit M. Bramble. - "Peut-être aurais-je pu emprunter cet argent pour l'achat d'une entreprise, répondit l'autre, mais cet emprunt aurait dû être remboursé ; et je n'ai pas choisi de m'encombrer d'une dette de mille livres à payer avec un revenu de dix shillings par jour."⁶

De même qu'il n'y avait pas d'armée permanente, il n'y avait pas de service militaire universel. Les soldats ordinaires étaient recrutés par engagement volontaire ou obligatoire. Comme la solde des soldats était très maigre, leur nourriture très pauvre, et en général leur condition aussi dure que celle d'un galérien, "l'enrôlement volontaire" équivalait dans la plupart des cas pratiquement à un enlèvement. Un officier recruteur s'installait dans un lieu public, peut-être une foire, vantait aux jeunes hommes les aventures et les conquêtes de la vie de soldat, leur donnait beaucoup à boire, puis forçait "le shilling du roi" dans le poing de ces pauvres idiots en état d'ébriété. D'autres recrues arrivaient dans l'armée en provenance des prisons pour dettes ou étaient libérées de prison à condition de devenir soldats. Une loi bavarroise de 1739 ordonnait que tous les oisifs,⁷ vagabonds, etc. soient placés dans le groupe militaire le plus proche. La loi britannique "Act against Vagabonds" autorisait "l'enrôlement de tout mendiant robuste, de tout diseur de bonne aventure, de tout oisif, inconnu ou suspect dans une paroisse qui ne peut rendre compte de lui-même... de toute personne qui a été en prison ou qui était connue comme un voyou incorrigible".

6

7

En Angleterre, bien entendu, l'enrôlement se pratiquait davantage pour la marine que pour l'armée. Les navires de la Royal Navy avaient pour pratique légale d'attendre les navires marchands qui revenaient et de s'emparer de leurs marins pour les embarquer sur leurs navires. Souvent, les hommes étaient enlevés avant même d'avoir pu parler à leurs femmes ou à leurs enfants qui les attendaient sur le quai. La brutalité sur les navires de guerre, et bien sûr dans toutes les armées du XVIII^e siècle, était indescriptible. Les flagellations de centaines de coups sur le dos nu de soldats ou de marins coupables seulement de transgressions mineures étaient assez courantes. On a dit que les soldats prussiens trouvaient dans la guerre un soulagement par rapport aux terreurs de la paix, car en temps de guerre, les châtiments étaient moins sévères. La désertion est souvent passible de la peine capitale.⁸

Le célèbre poète allemand Johann Gottfried Seume (1763-1810) quittait l'université de Leipzig et se rendait à pied à Paris lorsqu'il fut enlevé par des agents du duc de Hesse. Ils déchirent ses papiers d'identité et le vendent à l'Angleterre avec des centaines d'autres "Hessois" pour servir contre les révolutionnaires américains. À la fin de la guerre, il retourna en Allemagne ; son récit fascinant fournit de nombreux détails sur cette vente d'êtres humains - pour n'en mentionner qu'un : le lendemain de sa capture, Seume trouva comme compagnons de misère un étudiant rustique de l'université d'Iéna, un marchand en faillite de Vienne, un mercier de Hanovre, un employé des postes licencié de Gotha, un moine de Wiirzburg, un magistrat de Meiningen, un sergent de la cavalerie prussienne, un major hessois casqué et d'autres pauvres diables du même acabit..⁹

Voltaire, dans son roman satirique *Candide*, au deuxième chapitre, donne une image des brutalités que tout jeune homme bien bâti pouvait rencontrer. Les Bulgares dans ce récit, bien sûr, sont les Prussiens et leur roi Frédéric le Grand :

Candide, chassé du paradis terrestre, marcha longtemps sans savoir où, pleurant, levant les yeux au ciel, les tournant souvent vers le plus beau des châteaux qui renfermait la plus belle des baronnettes ; il se coucha sans souper au milieu des champs entre deux sillons ; la neige tombait à gros flocons. Candide, tout transi, se traîna le lendemain vers la ville voisine, qui s'appelle Valdberghoff-trarbk-dikdorff, n'ayant point d'argent, mourant de faim et de lassitude. Il s'arrêta tristement à la porte d'un cabaret. Deux hommes habillés de bleu le remarquèrent :

8

9

" Camarade, dit l'un, voilà un jeune homme très bien fait, et qui a la taille requise. » Ils s'avancèrent vers Candide et le prièrent à dîner très civilement.

" Messieurs, leur dit Candide avec une modestie charmante, vous me faites beaucoup d'honneur, mais je n'ai pas de quoi payer mon écot. "

" Ah ! monsieur, lui dit un des bleus, les personnes de votre figure et de votre mérite ne payent jamais rien : n'avez-vous pas cinq pieds cinq pouces de haut ? ".

" Oui, messieurs, c'est ma taille, dit-il en faisant la révérence."

" Ah ! monsieur, mettez-vous à table ; non seulement nous vous défrayerons, mais nous ne souffrirons jamais qu'un homme comme vous manque d'argent ; les hommes ne sont faits que pour se secourir les uns les autres."

" Vous avez raison, dit Candide : c'est ce que M. Pangloss m'a toujours dit, et je vois bien que tout est au mieux."

On le prie d'accepter quelques écus, il les prend et veut faire son billet ; on n'en veut point, on se met à table :

« N'aimez-vous pas tendrement ? »

« Oh ! oui, répondit-il, j'aime tendrement Mlle Cunégonde.

« Non, dit l'un de ces messieurs, nous vous demandons si vous n'aimez pas tendrement le roi des Bulgares.

"Point du tout," dit-il, "car je ne l'ai jamais vu."

"Comment ! C'est le plus charmant des rois, et il faut boire à sa santé."

"Oh, très volontiers, messieurs", et il boit.

" C'en est assez, lui dit-on, vous voilà l'appui, le soutien, le défenseur, le héros des Bulgares ; votre fortune est faite, et votre gloire est assurée. »

On lui met sur-le-champ les fers aux pieds, et on le mène au régiment. On le fait tourner à droite, à gauche, hausser la baguette, remettre la baguette, coucher en joue, tirer, doubler le pas, et on lui donne trente

coups de bâton ; le lendemain il fait l'exercice un peu moins mal, et il ne reçoit que vingt coups ; le surlendemain on ne lui en donne que dix, et il est regardé par ses camarades comme un prodige.

Candide, tout stupéfait, ne démêlait pas encore trop bien comment il était un héros. Il s'avisa un beau jour de printemps de s'aller promener, marchant tout droit devant lui, croyant que c'était un privilège de l'espèce humaine, comme de l'espèce animale, de se servir de ses jambes à son plaisir. Il n'eut pas fait deux lieues que voilà quatre autres héros de six pieds qui l'atteignent, qui le lient, qui le mènent dans un cachot. On lui demanda juridiquement ce qu'il aimait le mieux d'être fustigé trente six fois par tout le régiment, ou de recevoir à la fois douze balles de plomb dans la cervelle. Il eut beau dire que les volontés sont libres ; et qu'il ne voulait ni l'un ni l'autre, il fallut faire un choix ; il se détermina, en vertu du don de Dieu qu'on nomme liberté, à passer trente six fois par les baguettes ; il essuya deux promenades. Le régiment était composé de deux mille hommes ; cela lui composa quatre mille coups de baguette, qui, depuis la nuque du cou jusqu'au cul, lui découvrirent les muscles et les nerfs. Comme on allait procéder à la troisième course, Candide, n'en pouvant plus, demanda en grâce qu'on voulût bien avoir la bonté de lui casser la tête ; il obtint cette faveur ; on lui bande les yeux, on le fait mettre à genoux. Le roi des Bulgares passe dans ce moment, s'informe du crime du patient ; et comme ce roi avait un grand génie, il comprit, par tout ce qu'il apprit de Candide, que c'était un jeune métaphysicien, fort ignorant des choses de ce monde, et il lui accorda sa grâce avec une clémence qui sera louée dans tous les journaux et dans tous les siècles. Un brave chirurgien guérit Candide en trois semaines avec les émollients enseignés par Dioscoride, Il avait déjà un peu de peau et pouvait marcher, quand le roi des Bulgares livra bataille au roi des Abares (**roi de France**). (La coalition franco-autrichienne qui a combattu Frédéric lors de la guerre de Sept Ans).

Le 18ème siècle regorge d'histoires d'enlèvement de jeunes hommes destinés à servir comme soldats. L'histoire suivante, racontée par Carlyle dans sa biographie de Frédéric le Grand, est peut-être celle qui mit fin à toutes les histoires d'enlèvement.¹⁰

Dans la ville de Jilich vivait et travaillait un jeune et grand menuisier. Un jour, un homme bien habillé et à l'air avenant (le baron von Hompesch, selon les archives) entre dans la boutique ; il dessine "un coffre solide, avec une serrure, pour les besoins de la maison" ; il doit avoir telle ou telle dimension, six pieds six de long surtout, et c'est un point indispensable ... en fait, il sera plus long que vous, je pense, Herr Zimmermann ; quel est le coût ? quand peut-il être prêt ?". Le coût, le temps et le reste sont réglés. Le coût, le temps et le reste sont réglés. "Un coffre bien solide, alors ; et n'oubliez pas la taille ; s'il est trop court, il ne me sera d'aucune utilité !" "Oui, bien sûr." Et le gentleman à l'air sérieux s'en va. A l'heure dite, il réapparaît ; le coffre est prêt, nous l'espérons ; un article tout à fait exceptionnel ? "Trop court, comme je le craignais", dit le client. "Non, Votre Honneur, dit le charpentier, je suis certain qu'il fait six pieds six, et il sort sa règle de pied. "Pshaw, il devait être plus long que vous." "Eh bien, c'est le cas." "Non, il ne l'est pas." Le charpentier, pour mettre fin à l'affaire, entre dans le coffre et convainc tous les témoins. À peine y est-il entré, à juste titre, que le client, un officier recruteur prussien déguisé, lui claque le couvercle, le ferme à clé, siffle trois solides gaillards qui ramassent le coffre, le promènent brutalement dans les rues, l'ouvrent en lieu sûr et trouvent - c'est horrible à raconter - le pauvre menuisier mort, étouffé par le manque d'air dans cet effroyable épreuve. Le nom de la ville est indiqué, Jilich, comme ci-dessus, mais pas la date. Et si cette histoire n'était qu'un mythe populaire, n'est-elle pas significative ? Mais c'est malheureusement vrai ; le grand charpentier est mort, et Hompesch a été condamné à l'emprisonnement à vie par l'entreprise.

Dans la génération qui suivit celle du duc de Marlborough et du prince Eugène de Savoie, trois grands généraux livrèrent les batailles de France, dans ce que Saint-Simon¹¹ appela "l'âge d'or des bâtards et des fils de bâtards". Chacun des trois était originaire d'un pays différent, tous étaient protestants mais avaient surmonté ce handicap, tous étaient illégitimes, tous, après de grandes

victoires, avaient été naturalisés français, et tous étaient de sang royal.¹² Leurs carrières fulgurantes et la gloire et la richesse qui en ont découlé ont sans doute servi à inspirer de jeunes hommes vigoureux à "rechercher la gloire même dans la bouche du canon".

Il y a eu le duc de Berwick (1670-1734). Il était le fils naturel du duc d'York, futur roi Jacques II, et d'Arabella Churchill, sœur du duc de Marlborough. Né en Angleterre, il a fait ses études en France, a combattu en Hongrie contre les Turcs et est arrivé en Angleterre à l'âge de dix-sept ans, où son père lui a donné le titre de duc. Il sert dans les armées britannique, hollandaise et française, effectuant au total vingt-neuf campagnes. En 1706, il est nommé maréchal de France. Il démontra son sens de l'honneur chevaleresque lorsque, en 1718, il fut contraint de se battre contre l'Espagne, dont le roi, Philippe V, avait pris le fils de Berwick à son service. À son entrée dans les territoires espagnols, le maréchal écrit à son fils, le duc de Liria, pour lui recommander de faire son devoir envers son souverain, même si cela signifie que le fils doit se battre contre son père.

Maurice de Saxe, (1696-1750), était le fils illégitime d'Auguste II, roi de Saxe et de Pologne, et de la comtesse Aurore de Königsmarck. Son père le reconnut pleinement et lui accorda le rang de comte. À l'âge de douze ans, il sert dans les forces polonaises engagées dans le siège de Lille et, deux ans plus tard, il combat sous les ordres du tsar Pierre le Grand contre Charles XII, roi de Suède. Il sert ensuite dans l'armée de son père et, en 1720, se rend en France, où il est nommé général de brigade. Tout au long de sa vie, il est connu pour ses liaisons amoureuses. Il devient duc de Courlande, mais en est chassé par l'opposition de la duchesse Anna Ivanovna, qu'il avait refusé d'épouser. De retour à Paris, il a une liaison avec la célèbre actrice Adrienne Lecouvreur, qui vend ses bijoux et lui prête 30 000 livres pour lui permettre de retrouver son trône en Courlande. Il échoue et, de retour à Paris, abandonne Mlle Lecouvreur pour une autre maîtresse. Au cours de la guerre de succession d'Autriche, il se distingue par sa brillante prise de Prague, pour laquelle il est nommé maréchal de France. Sa victoire la plus célèbre est sans doute celle de Fontenoy en 1745, menée de manière véritablement chevaleresque. Les officiers français et britanniques se rencontrèrent la veille de la bataille pour fraterniser amicalement ; les Britanniques demandèrent aux Français de tirer les premiers, ce à quoi les Français répondirent : "Nous ne tirons jamais les premiers !". Le lendemain, les Britanniques tirent les premiers, mais les Français l'emportent grâce au génie de Maréchal de Saxe, mais aussi en grande partie grâce à l'action courageuse du général de Lowendal.

Ce soldat professionnel est né à Hambourg en 1700, et était, par son grand-père illégitime, un descendant du roi danois Frédéric III - donc seulement un petit-fils de bâtard. À l'âge de treize ans, il a servi dans l'armée autrichienne en tant que simple soldat, puis a combattu successivement dans les forces danoises, saxonnes et autrichiennes. Il se bat contre les Turcs à Belgrade, contre les

Espagnols en Sicile, puis dans les guerres d'Auguste II, roi de Saxe et de Pologne, qui le nomme général. Remarqué pour son efficacité dans les guerres de siège, il est appelé en Russie par la tsarine Anna, pour participer au siège d'Otchakov sur la mer Noire. Il joua ensuite un rôle brillant dans la guerre des Finlandais contre la Suède. Pressé par de Saxe de venir en France, il a accepté de servir sous les ordres du plus célèbre général européen de l'époque. Son action se révèle décisive à la bataille de Fontenoy. Plus tard, il a assiégé et pris la soi-disant "invincible" forteresse de Bergen-op-Zoom. Les pillages et les brutalités commis par les soldats français, depuis le général jusqu'au bas de l'échelle, à l'encontre des habitants de la ville sont si scandaleux qu'ils choquent même le roi de France. Louis XV demande au maréchal de Saxe ce qu'il doit faire de Lowendal : "Il n'y a que deux solutions : ou bien le pendre, ou bien le nommer maréchal de France. C'est cette dernière solution qui fut retenue. Le biographe de Lowendal, Sinety, affirme que cette histoire est apocryphe, bien qu'elle soit relatée dans la Biographie Universelle et souvent citée. Elle semble cependant assez caractéristique.¹³

Berwick, le premier de ce trio, est bien plus ancien, même si de Saxe était lieutenant sous ses ordres ; mais les deux derniers, Saxe et Lowendal, montrent une remarquable similitude dans leurs vies et leurs carrières. Tous deux sont entrés dans l'armée à un âge presque incroyablement précoce, douze et treize ans respectivement ; ils étaient des compagnons d'enfance et des frères d'armes pour la vie. Saxe est né quatre ans avant son ami et est mort cinq ans plus tôt, en 1750. Tous deux servirent l'Autriche et combattirent contre la Suède et contre la France avant de consacrer leur valeur et leur science à la gloire de la France.¹⁴

Il y avait aussi des soldats de fortune en Angleterre. Un passage des *Virginiens* de Thackeray, qui connaissait certainement les *mœurs* du dix-huitième siècle, illustre bien l'attitude à l'égard d'une telle carrière. Le chapitre 41 contient une lettre, datée du 22 octobre 1756, adressée par Harry à sa mère. Le héros américain, en visite en Angleterre, a été présenté à son Altesse Royale, le capitaine général (futur roi George III) "qui s'est montré très aimable ; un gros prince jovial, si je puis m'exprimer ainsi sans manquer de respect, me rappelant par ses manières le malheureux général Braddock que nous avons connu à notre grande tristesse l'année dernière. Lorsqu'il a entendu mon nom et qu'il a appris que notre cher George avait participé à la malheureuse campagne de Braddock et qu'il y était tombé, il a beaucoup échangé avec moi et m'a demandé pourquoi un jeune homme comme moi n'avait pas participé lui aussi à cette campagne. Pourquoi n'étais-je pas allé voir le roi de Prusse, qui était un grand général, et n'avais-je pas fait une campagne ou deux ?".

CHAPITRE I

LE JEUNE PAYSAN ALLEMAND SORT DE L'OMBRE ET DEVIENT UN OFFICIER FRANÇAIS

Dans les registres du pastoralat évangélique luthérien de Kirchenaurach, près d'Erlangen en Bavière, on trouve, dans le troisième volume des actes de baptême de 1721, une entrée établissant les faits concernant l'ascendance, la naissance et le baptême de Johannes Kalb, connu dans l'histoire sous le nom de Baron Jean de Kalb. Le copie de l'acte religieux est accompagné d'une explication officielle des termes latins et des abréviations en usage au XVIIIe siècle. Le lieu de naissance de de Kalb était Huettendorf, un village appartenant à l'époque au margraviat de Bayreuth, plus tard prussien, aujourd'hui bavarois, qui faisait partie de la paroisse susmentionnée ; la date était le 29 juin 1721.

La traduction de l'inscription est la suivante :

La traduction de ce texte est la suivante :

Le dimanche 29 juin, troisième jour après la Trinité, fête des saints Pierre et Paul, à neuf heures de l'après-midi, est né Johannes, fils légitime de Johann Leonard Kalb, paysan et habitant de la ville, et de son épouse Margaretha, née Seiz. Il a été baptisé le lundi suivant, le 30. Son parrain était Johann Meyer, fils légitime et célibataire de Georg Meyer, paysan et habitant de Huettendorf. C'était le premier enfant dont il était le parrain.

Une mention figure dans la marge gauche :

L'épouse de Johann Leonard Kalb était la veuve de feu M. Puz à Huettendorf. Son nom de jeune fille était Seiz et elle était originaire d'Eschenbach.

Dans la marge gauche et en dessous du texte se trouve une note d'une écriture différente de celle des inscriptions précédentes :

☞ (ce qui signifie qu'il est mort) sous le nom de Baron de Kalb, chevalier de l'Ordre **de Mérite Militaire Royal** ~~de la Royale~~, brigadier de l'armée française et major général au service des États-Unis d'Amérique du Nord le 19 août 1780, à Camden, en Caroline du Sud, en Amérique, des blessures subies dans la bataille de Camden.

Cet acte religieux original est la seule information concrète concernant de Kalb jusqu'à ce que, vingt-deux ans plus tard, il figure dans les archives du ministère de la Guerre en tant qu'officier dans le régiment de Lowendal organisé en septembre 1743. Par exemple, le 31 août 1779, de Kalb déclare dans une lettre adressée au ministre de la Guerre, le prince de Montbarey, qu'il a eu l'honneur de servir Sa Majesté en tant qu'officier depuis 1743, date de la création du régiment de Lowendal. À partir de cette date, ses états de service sont bien documentés.¹⁵

Aucune source ne vient étayer l'affirmation de Kapp, le biographe de de Kalb, selon laquelle de Kalb est devenu serveur à l'âge de seize ans et a donc quitté le foyer familial.¹⁶ Il semble beaucoup plus probable, au vu de son succès ultérieur, que le jeune paysan ait quitté le foyer familial pour effectuer son service militaire. Mais où a-t-il reçu la formation qui l'a rendu apte à devenir officier, où a-t-il appris les langues française et anglaise, où a-t-il acquis la formation sociale qui lui a permis d'évoluer dans les cercles d'officiers - ces questions constituent des mystères non résolus.

On trouve un indice sur ses activités avant 1743 dans une note sur ses états de service indiquant qu'il a servi dans le corps de partisans de Fischer, qui a mené de nombreux combats en Bavière pendant la guerre de succession d'Autriche.¹⁷ Étant donné que de Kalb, comme Fischer, est passé d'une situation modeste à celle de général, il est pertinent d'esquisser la carrière de Fischer.

Johann Christian Fischer est né le 17 janvier 1713, fils d'un comptable d'une fabrique de tabac de Stuttgart, ou, selon d'autres sources, d'un simple domestique. Il a fréquenté l'université de Giessen, mais, à en juger par sa carrière ultérieure, avec très peu d'enthousiasme. Immédiatement après la mort de son père, il entre dans le service militaire français et participe aux campagnes du comte de Broglie en 1741 en Bavière et en Bohême. Alors qu'il servait sous les ordres du Comte de Saxe en tant qu'officier d'artillerie, il fut encouragé à organiser un corps libre de *Chasseurs*. Avec ceux-ci, à la bataille de Kempen, le 23 juin 1758, il sauve l'armée française que le prince Charles de Brunswick était sur le point de surprendre et d'encercler. Pour cette action audacieuse, au cours de laquelle il reçoit deux blessures, il est nommé lieutenant général. En 1759, il contribue largement à la victoire française à Bergen sur les Autrichiens. À l'automne de la même année, il est contraint, sur ordre de son supérieur et contre son gré, de prélever sur les citoyens de Northeim une contribution de 6 000 thalers. Il s'efforça de soulager la situation désespérée des bourgeois, tout comme il avait toujours insisté sur une discipline rigide au sein de ses propres troupes, en interdisant sévèrement les pillages.¹⁸

Pour avoir quitté la Russie et rejoint le service français à l'automne 1743, le maréchal Lowendal a reçu des fonds pour lever un régiment allemand. C'est peut-être là que se trouve la réponse à la question que de nombreux auteurs ont trouvée déconcertante : où le fils de paysan de Johann Leonard Kalb a-t-il appris le français et l'anglais ? Ambitieux comme il l'était, il aurait pu apprendre facilement les langues dans cet environnement merveilleusement cosmopolite ; même s'il n'y avait pas d'Anglais dans le groupe, il y avait plus d'une douzaine d'Irlandais parlant anglais. Quel fut l'intuition de Lowendal ! Lors de l'inspection de ses troupes, il pouvait utiliser l'anglais, l'allemand, le suédois, le polonais, le danois et le français. Le régiment est organisé dans les Flandres, où la France s'apprête à frapper l'Autriche.

Officiers du Régiment Lowendal

MM. Le Comte de Lowendal, colonel propriétaire

M.de Bulow, lieutenant-colonel, né en Hanovre

le Baron d'Elorme, major (Saxon)

Capitaines en pied

(Officiers responsables)

MM. de Beauchamp, commandant le 1^{er} bataillon (Français)

de Watteville, commandant le **2^e** bataillon (Suisse)

de Goze (Flamand)

Lecocq de la Fontaine (d,Ath) (commune de Belgique)

de Muller (Saxon)

de Léonardy (de Phalsbourg)

de Stack (Irlandais)

le comte de Lowendal (fils du colonel)

de Stiebritz (Saxon)

le comte de Linanges (né à Westerbourog)

le comte de Schmettau (né en Bavière)

de Walthausen (du pays de Trèves)

Capitaines reformes

(Officiers promus)

MM. du Cherroy (né dans le pays de Luxembourg)

de Weissenbach (Saxon)

d'Illens (né à Lauzanne)

de Slisenski (Polonais)

de Bizot (Suédois)

de Kennedy (irlandais)

Birckel (Alsacien)

O'Brien (Irlandais)

de Lohenskiold (du Schleswig-Holstein)

de Kalb (aide-major) (né à Nuremberg)

de Haccourt (né dans le comte de Namur)

de Chabert (né dans l'Amérique anglaise)

de Gruner (Suisse)

Kidlinsky (Polonais)

Keltschevsky (id.)

de Bulow (Frederic) (Hanovrien)

Lieutenants en premier

MM. Herrmann (Hambourgeois)

Driller (Alsacien)

Laine (du pays de Treves)

Gomolinski (Polonais)

Biodos de Casteja (de Namur)

de Mahy (id.)

de Straes (Polonais)

de Harte (Irlandais)¹⁹

La mention de "de Kalb, aide major (né à Nuremberg)" est particulièrement intéressante pour nous. Nuremberg n'est qu'à quelques kilomètres du village où il est né. Parmi les "*capitaines réformés*", il est le seul dont le grade est indiqué comme "*aide-major*". Ce titre (supprimé à la Révolution française) correspond, selon le Larousse, à celui d'*officier de détail*, choisi parmi les lieutenants avec la commission de capitaine, sous le commandement direct du major. Dans la terminologie actuelle, il se rapproche de l'*adjudant-major*. Il est difficile de dire exactement ce que signifie cette nomenclature fluctuante. Mais il apparaît clairement que de Kalb, à l'âge de vingt-deux ans, s'est vu confier un poste à haute responsabilité. Nous reviendrons sur l'*officier de détail* dans le prochain chapitre.

Jusqu'à l'époque de la biographie de Kapp sur le général de Kalb, la croyance commune était que de Kalb était membre d'une famille noble. En effet, dans un ouvrage allemand publié en 1857 sur les héros de la Révolution américaine, Kapp dans un essai sur de Kalb écrit qu'il descendait d'une famille noble installée depuis des siècles en Franconie où elle possédait des domaines dans les environs d'Erlangen.²⁰

Dans ce même essai, Kapp indique que le frère cadet de Kalb a servi dans le régiment français des Deux Ponts. Les recherches ultérieures de Kapp ont permis d'établir que ce Henry de Kalb n'était pas lié, même de loin, à Jean de Kalb, mais qu'il descendait de l'ancienne famille noble Kalb von Kalbsrieth. Il a participé à la guerre d'Indépendance et s'est distingué lors du siège de Yorktown. Il fut le premier à pénétrer dans la forteresse, mais en escaladant le rempart, il perdit une chaussure. Malgré ce handicap, il obligea un officier britannique à rendre son épée. Après la bataille, le héros est présenté à Washington, qui lui demande s'il a un lien de parenté avec le général de Kalb qui s'est battu si vaillamment à la bataille de Camden ; le major de Kalb répond qu'il ne le connaît pas et qu'il n'en a jamais entendu parler. En 1783, il retourne en Allemagne et épouse une Fraulein von Ostheimb qui occupe une petite place dans la littérature allemande sous le nom de Charlotte von Kalb, poétesse et amie de Schiller.²¹

Dans une préface très intéressante à sa *Vie de John Kalb*, Kapp raconte qu'il était fasciné par l'histoire de de Kalb en raison du mystère qui l'entourait. Même l'orthographe de son nom était incertaine : "Kalbe", "Colbe", mais le plus souvent "Kalb". La date de sa naissance varie de 1717 à 1732. Son pays d'origine a été indiqué comme étant l'Alsace ou la Suisse. Une autorité a déclaré qu'il avait servi dans l'armée prussienne, une autre dans l'armée autrichienne et une troisième dans l'armée française. Certains historiens de la guerre d'Indépendance n'ont donné que des récits fragmentaires et parfois incorrects de sa vie. C'est grâce aux recherches approfondies de Kapp

qu'une biographie complète du général a finalement été présentée, perçant en quelque sorte le mystère.

Alors que Kapp a publié sa biographie du baron de Steuben et qu'il envisage d'écrire sur de Kalb, un heureux hasard lui fait découvrir des sources jusqu'alors inconnues. Lors d'un voyage d'affaires à Washington en 1856, il rencontre par hasard un avocat, John Carroll Brent, qui représente les intérêts de la famille de Kalb devant le Congrès. C'est de lui que Kapp apprend l'adresse de la comtesse d'Abzac, de Milon sur la Chapelle, département de Seine-et-Oise, petite-fille de de Kalb, qui est en possession de ses papiers. Lorsque Kapp écrivit à la dame pour lui demander la permission d'examiner et éventuellement de copier les documents, il reçut une réponse de M. Nachtmann, le tuteur des enfants d'Abzac. À la suite d'une longue correspondance, Kapp acheta des copies des documents ainsi que le projet de livre de M. Nachtmann sur de Kalb, qui avait progressé jusqu'en 1775. Kapp déclare que sans ces documents, il n'aurait pas pu préparer une vie cohérente de de Kalb.

L'acte de mariage de De Kalb du 10 avril 1764 indique que *jean de Kalb, chevalier, fils du feu jean Leonard de Kalb, seigneur de Huttendorf, et dame Marguerite Seitz, né à Hiltendorf dans le margraviat de Bayreuth*, est marié à Anne Elisabeth Emilie van Robais à Paris.²²

Le fils du paysan avait acquis le titre de "chevalier" et le droit à l'usage du "de" lorsque, en 1763, le roi lui conféra l'ordre du mérite militaire qui portait avec lui ces honneurs. Ce prix lui a été décerné en reconnaissance de sa bravoure exceptionnelle lors de la bataille de Wilhelmsthal au cours de la guerre de Sept Ans. Ainsi, plus d'une décennie avant son arrivée en Amérique, de Kalb était devenu un membre honoré de la noblesse française. S'il avait eu le sens de la formule, - ce qui n'était pas le cas, - il aurait pu dire avec le général de Napoléon Andoche Junot, quand il a été fait Duc d'Abrantes : "Je suis mon propre ancêtre !"

Un seul autre officier des forces armées américaines pendant la guerre d'Indépendance a reçu le Mérite Militaire - John Paul Jones. Lorsqu'en 1781, il rentre chez lui en triomphe, le ministre plénipotentiaire français, le marquis de la Luzerne, a préparé l'Ordre du Mérite Militaire que le roi de France souhaite décerner à l'héroïque capitaine du "Bonhomme Richard". Mais les articles de la Confédération, que le Maryland s'apprêtait enfin à ratifier et à faire ainsi loi, interdisaient l'acceptation de tout ordre émanant d'un État étranger. Mais dans son enthousiasme pour le valeureux marin, le Congrès retarde simplement la ratification de quelques jours pour permettre à de la Luzerne de créer l'amiral "Chevalier Paul Jones".²³

Dans la liste des officiers du régiment de Lowendal, le nom du général apparaît comme "de Kalb", et dans sa correspondance, il signe "Baron de Kalb". On ignore où et comment de Kalb a acquis

ces titres de noblesse. Kapp affirme, sans documentation, que de Kalb a pris un titre qui ne lui appartenait pas légalement pour faciliter son avancement dans l'armée. C'est peut-être le cas, car on trouve de nombreux exemples de ce genre au XVIIIe siècle, mais il existe également de nombreux exemples d'anoblissement en tant que récompense pour des actes de bravoure face à l'ennemi. Quelques exemples peuvent servir à illustrer les titres de noblesse légitimes et auto-attribués.

Le baron von Steuben est parfois appelé "baron" avec des guillemets, comme c'est souvent le cas pour de Kalb. Selon ses biographes, le grand-père de von Steuben, Augustin Steube, pasteur de l'Église réformée allemande et autodidacte, a inséré en 1708 le "von" devant son nom. Son fils, Wilhelm Augustin von Steube, était officier dans l'armée prussienne, et son petit-fils changea le nom en Baron von Steuben, ajoutant également le prénom Frederick, qu'il n'avait pas reçu au baptême, mais qui sonnait bien dans le royaume de Frédéric le Grand.²⁴

Le XVIIIe siècle regorge de nobles autoproclamés et d'aventuriers. En tête de liste figure sans aucun doute Giovanni Giacomo Casanova, qui a visité toutes les capitales européennes, se présentant comme journaliste, prédicateur, abbé, diplomate, alchimiste, homme d'affaires, joueur et, bien sûr, auteur de ses piquantes mémoires. Il ajouta "de Seingalt" à son nom pour des raisons de prestige.

Un certain Giuseppe Balsamo a disparu de sa Sicile natale pour échapper à une arrestation pour une série de crimes. Il a visité, entre autres pays, l'Égypte, la Grèce, l'Arabie, la Perse et Rhodes. A Malte, où le Grand Maître s'intéressait beaucoup à l'alchimie, il se présenta comme le comte Alessandro Cagliostro, adepte de l'art occulte. Il a beaucoup voyagé, vendant des philtres d'amour et des élixirs de jouvence, gagnant beaucoup d'argent auprès des membres de la société à la mode, en particulier des dames. A Paris, il a été impliqué dans l'affaire du collier de diamants de la reine.

Teodor von Neuhof, fils d'un baron de Westphalie, porte à juste titre le "von" mais adopte le titre de "roi". Il a servi dans les armées française, suédoise et espagnole. Plus tard, à Florence, il fit la connaissance de révolutionnaires corses et s'intéressa à leur lutte pour libérer leur île de la domination génoise. En tant que chef du mouvement, il se rend à Constantinople où il persuade le gouvernement de lui fournir un navire, des munitions et d'autres fournitures. Il débarque en Corse le 14 avril 1736 et se fait proclamer roi Théodore Ier, mais sa gloire ne sera que de courte durée.

Pierre Augustin Caron (1732-1799) est né fils d'un horloger, et s'est distingué dans le métier de son père. Son titre "de Beaumarchais", il l'a "repris d'une de ses femmes", selon l'expression de ses ennemis. Il devint un auteur de comédies, dont *Le Mariage de Figaro*, ainsi qu'un spéculateur avec de grands hauts et bas de fortune, y compris quelques séjours en prison. Il persuada le gouvernement français d'envoyer des fournitures militaires aux rebelles américains, organisant à

cette fin une société fictive, Rodrigue Hortales and Company, qui contrôlait une flotte de quarante navires. Il a eu de nombreuses relations avec le représentant américain à Paris, Silas Deane, et on se souvient de lui, entre autres, comme d'un bienfaiteur des Treize Colonies.

Il convient également de mentionner l'auteur de *Robinson Crusoé*, qui est né simple Daniel Foe, mais qui pour des raisons de prestige à la cour, il se fit appeler Defoe.

La carrière du célèbre général prussien Graf Neidhart von Gneisenau, fils d'un officier d'artillerie, Neidhart, servant dans l'armée autrichienne, est assez proche de celle de Kalb en termes de temps et de lieu, mais très différente de celle des aventuriers décrits ci-dessus. En 1777, Gneisenau s'inscrit à l'université d'Erfurt sous le nom d'Antonius Neidhart. Il n'apprécie manifestement pas ses études, car il entre dans l'armée autrichienne en tant que simple soldat en 1778. Environ un an plus tard, il doit s'enfuir pour éviter d'être puni pour avoir été absent sans permission. En 1781, il est admis comme cadet dans un régiment d'Ansbach-Bayreuth. Il devient rapidement sous-officier et, en 1782, il est promu lieutenant. Il prend alors le nom de Neidhart von Gneisenau et son prince, Karl Alexander, confirme son droit à la noblesse.²⁵

Gneisenau, qui devint plus tard l'un des généraux les plus éminents de la guerre contre Napoléon, arriva aux États-Unis en 1782 avec le dernier transport des troupes d'Ansbach-Bayreuth. Il arriva trop tard pour participer à une bataille, mais il acquit une grande expérience de la manière dont les Américains combattaient " à la manière des Indiens " : les troupes ne prenaient pas d'assaut la ligne ennemie en un corps solide, mais se dispersaient pour se protéger derrière des arbres ou des monticules de terre ; elles ne tiraient pas non plus simultanément, mais **individuellement** avec un objectif précis. De retour à Ansbach, il soumet à son prince un mémorandum sur les nouvelles tactiques. Karl Alexander dédaigne ces innovations et refuse les services de Gneisenau, mais Frédéric le Grand accepte la candidature de ce jeune soldat enthousiaste à un poste dans l'armée prussienne.

L'expérience de Gneisenau montre qu'il est possible de s'élever d'une origine modeste à un poste élevé dans l'armée et d'être récompensé par une promotion à un statut de noble. D'autres roturiers qui ont accédé à des postes élevés et à la noblesse dans les armées allemandes sont, par exemple, Gerhard David von Scharnhorst, Karl Friedrich von Steinmetz, Yorck von Wartenburg et Karl von Clausewitz. En fait, aucun contemporain ne semble avoir contesté le droit de Kalb au "de", bien qu'il ait servi dans un régiment allemand où il était en contact quotidien avec des officiers allemands qui connaissaient les différentes branches de la noblesse. Cela laisse supposer que le titre lui revient de droit.

Les ouvrages consacrés à l'armée française donnent des centaines d'exemples de jeunes bourgeois qui s'engagent très tôt et accèdent à des grades élevés. Ce qui suit est tiré au hasard ;²⁶ il

pourrait s'agir, avec de légères modifications, de la carrière de de Kalb, dont le grade le plus élevé dans l'armée française était celui de lieutenant-colonel. « François de Chevert, né à Verdun de parents pauvres, orphelin d'enfance, s'engage à onze ans. Il est nommé sous-lieutenant en 1710 (15 ans !) au régiment de Beauce. Grâce à ses exploits il connut la plus belle carrière qu'un officier de sa classe pût espérer, puisqu'après trente-cinq ans il devint lieutenant-colonel."

Au cours du XVIII^e siècle, il y a eu un changement en ce qui concerne le sujet de la noblesse parmi les officiers de l'armée. Le comte d'Argenson,²⁷ ministre de la guerre en France en 1750, publia un édit approuvé par Louis XV, créant une « noblesse militaire ». Argenson lui-même était un « noble de souche », mais il considérait qu'il était peu pratique que les officiers d'un même régiment soient séparés par leur origine. Il a émis l'opinion que certaines catégories devaient recevoir des titres de noblesse indépendamment de la faveur de leur souverain. Voltaire, dans son essai *Sur les Moeurs*, loue Argenson pour avoir supprimé les « conditions déshonorantes ». Cependant, en 1781, une décision du Conseil de guerre selon laquelle chaque officier doit avoir quatre degrés de *noblesse paternelle* porte un coup à la *noblesse militaire*.²⁸

Dans ses mémoires, Argenson mentionne²⁹ que Fischer est passé de simple serviteur à chef d'une compagnie de *chasseurs* et au rang de général de brigade. Hoyer³⁰ affirme que les soldats qui se distinguaient au combat étaient récompensés par une promotion ou des cadeaux, ou les deux. Le général Tercier³¹ raconte dans son autobiographie que son père était un Suisse qui est entré dans l'armée française comme volontaire à l'âge de dix-huit ans, s'est élevé au rang de capitaine attaché à l'état-major du maréchal Lowendal où il a été créé "chevalier". De Courcelles,³² dans son dictionnaire des généraux français, énumère de nombreux officiers supérieurs qui ont connu des débuts modestes. Preser,³³ écrivant sur la vente des Hessois à l'Angleterre, cite une longue liste d'officiers d'origine bourgeoise. Il montre qu'il y avait plus de roturiers que de nobles. Leonard³⁴ raconte que le régiment du Piémont contenait beaucoup de riches fils de *noblesse douteuse* qui mettaient mal à l'aise les véritables membres de la noblesse car ces derniers n'avaient que de faibles ressources. "Wharton³⁵ pense que les Français ont accordé à de Kalb ce titre".

Si les historiens parlent de de Kalb comme du "prétendu baron" ou du "Baron autoproclamé", faisant de son titre un reproche de malhonnêteté, il me semble que la charge de la preuve leur incombe. Aussi, par souci de cohérence, ces auteurs devraient parler de M. Caron, autoproclamé de Beaumarchais, ou "de" Foe, auteur de *Robinson Crusoé*, fils de M. Foe. Si le titre de "baron" de Kalb était fallacieux, toute sa carrière montre qu'il a agi en tout point dans l'esprit de "noblesse oblige".

Si l'on en juge par sa carrière ultérieure, de Kalb a eu dès son plus jeune âge un intérêt intense pour la carrière militaire, peut-être inspiré par les hauts faits et la gloire du prince Eugène, dont il a dû entendre parler dans ses années de formation, à travers les récits de ses exploits et la

ballade extrêmement populaire composée en 1717, *Prinz Eugen der edle Ritter*. En fait, la vocation militaire est probablement la seule qui permette à un protestant d'accéder à la distinction, à l'honneur et à la richesse.

Pour un garçon à l'esprit aventureux, les raisons de quitter la ferme parentale étaient nombreuses. Il échappe à l'ennuyeuse corvée du travail de la terre, de la traite des vaches, du transport du fumier et de toute la série de tâches quotidiennes qui doivent être pénibles pour un jeune homme ambitieux. Même si le servage ne sévissait pas dans le Brandebourg-Bayreuth comme en Prusse, le paysan était soumis à l'exploitation et aux lubies du souverain, le margrave, qui exerçait le pouvoir de vie et de mort sur ses sujets. Dans un État un peu plus grand que le Rhode Island, il y avait environ cent mille habitants.

Un exemple flagrant du mépris total dans lequel était tenu le peuple est un acte du margrave Karl Friedrich Wilhelm, connu pour être un tireur d'élite.³⁶ Un jour, sa maîtresse observa un ramoneur au sommet d'un toit et demanda à son amant s'il pouvait tirer sur l'homme de façon à le faire tomber la tête la première. Le Margrave, avec une brutalité gratuite, l'abattit, et plus tard, lorsque la veuve désespérée fit appel à sa charité, la dédommagea en lui faisant don de deux thalers.

Karl Friedrich Wilhelm, âgé de dix-sept ans, devint le souverain d'Ansbach-Bayreuth en 1729 et mourut en 1757 : c'est donc à son époque que de Kalb quitta sa maison. Karl est surtout connu dans l'histoire comme le mari de la sœur de Frédéric le Grand, qu'il négligea totalement au profit de diverses maîtresses. Quant à son beau-frère, le Margrave a d'abord promis à Frédéric de rester neutre pendant la guerre de Sept Ans, puis il s'est rangé du côté de l'Autriche. Naturellement, ses sujets souffrirent de cette duplicité lorsque l'armée prussienne ravagea Ansbach-Bayreuth tandis que leur souverain fuyait le pays.

Le Margrave était toujours désireux d'exécuter la justice.³⁷ A une occasion, alors qu'un soldat avait volé un objet insignifiant à un commerçant, il ordonna que l'homme soit pendu immédiatement devant le magasin. Sa colère s'exerçait surtout contre les braconniers et les déserteurs de l'armée, mais même les hauts fonctionnaires n'étaient pas à l'abri de sa tyrannie. Lorsque son fils, âgé de quinze ans, revient malade d'un voyage éducatif en Italie, Karl envoie le tuteur à l'hospice. L'un des favoris de sa cour, un certain Schaunfels, fils d'un aubergiste, qui avait été élevé à la noblesse par le Margrave, refusa lorsqu'on lui ordonna d'épouser l'une des maîtresses de son souverain, après quoi Schaunfels tomba en disgrâce et réussit de justesse à s'enfuir pour échapper à la colère de Karl.

Un autre personnage de la cour qui bénéficiait des faveurs du Margrave était un juif nommé Ischerle, qui s'occupait entre autres de bijoux. En 1739, il fut chargé par le Margrave de sertir avec les bijoux appropriés l'ordre de l'Aigle rouge, destiné à être offert au roi d'Angleterre. Les princes avaient l'habitude de laisser le destinataire d'une commande fournir les bijoux, mais ce cadeau devait être

une exception. Ischerle reçut 20 000 florins pour l'exécution de la commande. La commande est envoyée en Angleterre, mais aucun mot de remerciement ne parvient à Bayreuth. Le Margrave fut profondément blessé par cette apparente ingratitude britannique pour un cadeau aussi précieux ; il demanda à son représentant à Londres de se renseigner discrètement et apprit que les bijoux n'étaient pas authentiques mais seulement du verre de Bohême ! Le roi ne se sentit donc pas obligé d'envoyer ses remerciements et ne voulut pas non plus se plaindre d'un cadeau aussi minable. Le Margrave était naturellement hors de lui, surtout lorsqu'il apprit qu'Ischerle partageait avec son souverain les faveurs d'une des dames de la cour. Le pauvre diable fut tiré de sa cachette, amené dans une grande salle et soumis à un bref procès, à l'issue duquel il fut condamné à être décapité. Le bourreau l'attache sur une chaise et s'apprête à poursuivre son travail, mais la victime, sautillant dans la pièce, se met à implorer sa clémence, affirmant qu'elle peut tout expliquer. À ce moment-là, le bourreau, se penchant sur la table, décapita le malheureux qui hurlait.

Le Margrave fut remplacé par son fils Karl Alexander, célèbre pour avoir vendu, en 1777, deux régiments d'infanterie et un bataillon de *chasseurs* à l'Angleterre pour servir contre les colonies américaines - 1644 hommes pour 1 527 000 dollars.³⁸ Lorsque la guerre se termina en 1783, à peine un tiers de ces hommes revinrent. On raconte que lorsque les troupes se sont mutinées contre le départ, le Margrave lui-même a tiré sur elles.

Bien sûr, dans l'imitation de Versailles, Karl Alexander avait diverses maîtresses à sa cour, parmi lesquelles une **Anglaise** très cultivée, la fille du comte de Berkeley et l'épouse de Lord Craven. Elle était mère de six enfants, mais avait quitté son mari et voyageait largement en Europe et au Proche-Orient. En 1784, elle s'installe à Ansbach, où elle a rapidement gagné la faveur du souverain, **usurpant** la place de sa maîtresse précédente, Mlle. Clairon, une actrice française qui a occupé le poste pendant dix-sept ans. Six ans plus tard, elle a réussi une réalisation inouïe ; Elle a incité la Margrave à céder son royaume en Prusse pour une rente de 300 000 florins et à partir avec elle pour l'Angleterre où, après la mort de Lord Craven, Karl Alexander, un peu comme Edward VIII en 1935,³⁹ a épousé la "femme qu'il aimait" après avoir renoncé à Renou son trône. Horace Walpole a écrit à un correspondant : "Lady Craven a reçu la nouvelle de la mort de son seigneur un vendredi, elle s'est mise à l'herbe le samedi et a revêtu du satin blanc et de nombreux diamants le dimanche." Lorsque Lady Craven a appris que les Anglais étaient choqués qu'elle se soit mariée si peu de temps après la mort de son mari, sa réponse a été : "J'aurais dû le faire six heures après, si je l'avais su à l'époque."

Lady Craven était connue comme une personne de grande beauté, de charme et de culture. Elle a écrit des pièces de théâtre en anglais et en français, ainsi que des compositions musicales. Sous son portrait par Romney, Horace Walpole a écrit les vers suivants :

Beaucoup d'artistes ont fixé sur toile

Tous les charmes que le crayon de la nature n'a jamais mélangés,

La sorcellerie de ses yeux, la grâce qui bascule
La douceur inexprimable de ses lèvres :
Romney seul dans cette image juste pris
L'expression de chaque charme, et la pensée de chaque trait,
Et montre comment dans cette douce assemblée s'asseoir
Goût, esprit, douceur, sentiment et esprit.

Le règne des maîtresses était notoirement courant dans les cours des souverains du XVIII^e siècle, et les goûts coûteux de ces courtisanes ont incité plus d'un souverain d'un petit État allemand à gagner de l'argent en vendant ses sujets pour qu'ils servent de chair à canon dans une guerre de l'autre côté de la mer. Le dramaturge Schiller, dans sa pièce sociale *Intrigue et amour*, acte II, scène 2, s'attaque courageusement à ces abus brutaux. La maîtresse du souverain, comme Lady Craven dans la vie réelle, est une Anglaise de la noblesse, appelée par Schiller Lady Milford. Dans la scène en question, un vieux serviteur lui remet un cadeau du prince, un coffre contenant des bijoux d'une valeur inestimable. Elle s'exclame que ces bijoux ont dû coûter très cher. Le serviteur répond qu'ils n'ont pas coûté un sou au prince, qui a vendu sept mille sujets à l'Angleterre pour servir dans les colonies, dont deux de ses propres fils. La dame dit qu'elle n'espère qu'aucun n'a été envoyé contre son gré. Avec un rire amer, le serviteur répond : "Dieu ne les a pas tous envoyés contre leur gré. Il est vrai que plusieurs jeunes gens à la voix forte sont sortis des rangs pour demander au colonel à quel prix le prince vendait un paquet d'êtres humains, après quoi le père bienveillant de notre pays a ordonné à tous les régiments de se rassembler sur la place d'armes, où il a fait abattre ces *Maulaffen* par un peloton d'exécution. Nous avons entendu le claquement des canons, vu des cerveaux pulvérisés sur la chaussée et entendu toute l'armée crier "Hurrah ! A l'Amérique !"

Lady Milford est choquée de n'avoir rien entendu de tout cela.

"Oui, Madame, pourquoi avez-vous dû aller à la chasse au moment même où les troupes devaient partir ? Domage que vous ayez manqué la scène splendide qui s'est déroulée lorsque les tambours ont annoncé l'heure du départ ; des orphelins en pleurs ont suivi un père vivant ; une mère, hors d'elle, a essayé de lancer son enfant sur une baïonnette, et les mariés ont été déchirés par des coups de sabre, tandis que nous, les vieilles barbes grises, étions désespérées... "

La scène de Schiller n'est en rien une exagération des événements provoqués par la brutalité inconsciente des princes des petits États allemands de son époque. ~~L'État natal~~ La province de de Kalb était particulièrement active dans la vente de troupes à l'Autriche ou à d'autres nations engagées dans des guerres, et s'il n'avait pas quitté son pays, il aurait très bien pu faire partie de ceux qui étaient vendus, selon l'expression de Frédéric le Grand, "comme du bétail".

Lorsqu'en 1777, le colonel Carl von Donop, commandant d'un corps de troupes hessoises, trouva la mort lors d'une attaque contre les Américains à Redbank, de Kalb rapporta dans une lettre

à son ami le comte de Broglie : "Le colonel Donop est mort, profondément pleuré par ses soldats. Ses dernières paroles furent qu'il était mort en se sacrifiant à la cupidité de son souverain."⁴⁰

CHAPITRE II

APPRENTISSAGE SOUS LES MARÉCHAUX SAXE ET LOWENDAL

Le jeune paysan qui avait choisi la carrière militaire comme profession fit son apprentissage auprès des meilleurs généraux de la moitié du XVIII^e siècle. Jean de Kalb a eu la chance de pouvoir assister et participer, de 1743 à 1748, aux nombreux sièges que le général Lowendal a mené avec une habileté étonnante et un succès constant. Plus instructif encore, il a pu observer le maréchal de Saxe, le plus

grand général de France avant Napoléon, notamment à Fontenoy, la plus célèbre bataille du dix-huitième siècle.

Lorsque de Kalb entre au service de la France en tant que lieutenant dans le régiment allemand organisé par le général Comte de Lowendal, la guerre de Succession d'Autriche a progressé au point que la France entre définitivement et résolument dans le conflit. Les Flandres étaient alors une possession des Habsbourg et offraient aux Français un endroit idéal pour frapper leur ennemi juré, l'Autriche, tout en chassant les Britanniques des Pays-Bas. Cette tâche fut accomplie par une série de victoires splendides, dont la plus glorifiée par les poètes dans les récits de salon est la bataille de Fontenoy, livrée dans les Flandres le 11 mai 1745.

Cette bataille opposa principalement l'armée française du maréchal de Saxe à l'armée britannique commandée par le duc de Cumberland. De manière caractéristique, l'armée française comptait également quelques régiments allemands et irlandais, tandis que les alliés des Britanniques étaient des Néerlandais, des Autrichiens et des Hanovriens. Saxe, qui disposait d'excellents renseignements militaires qui lui permettaient d'être bien informé de chaque mouvement des Britanniques, adopta une position défensive solide sur un terrain en pente, sa droite reposant sur la rivière Scheidt et sa gauche sur une région boisée. Devant cette ligne, il érige une série de redoutes destinées à placer les formations britanniques qui avancent sous un feu croisé ; cette précaution dégoûte les officiers français réguliers qui croient patriotiquement que leur infanterie peut toujours tenir la ligne, même face à des attaques persistantes.

La bataille commence à l'aube et les redoutes se révèlent très efficaces contre les attaques alliées. Vers midi, Cumberland décide de prendre une mesure désespérée. Il forma son infanterie en un oblong serré d'environ 500 mètres sur 600, comptant approximativement 14 000 hommes. Cette masse compacte de soldats vêtus de rouge s'avance sur la pente dans le style de l'époque, les couleurs flottants et les tambours battant, au pas de parade majestueux, sous le commandement du duc de Cumberland, qui se place à la tête de la ligne de front. Depuis les redoutes, le feu était maintenant en pleine enfilade. Lorsque les Britanniques arrivèrent à une trentaine de pas de la ligne française, il y eut une pause. Lord Charles Hay s'avança à l'avant de son bataillon et fit un grand salut avec son chapeau à plumes. Puis il sortit une gourde de poche et, par dérision, but à la santé des Français en criant : "Nous sommes les gardes anglaises et nous espérons que vous resterez debout jusqu'à ce que nous arrivions à votre hauteur et que vous ne traverserez pas le Scheidt à la nage comme vous l'avez fait pour le Main à Dettingen. Puis, se tournant vers ses hommes, il demanda trois hourras, qui furent exécutés avec enthousiasme. Les Français, surpris par cette chevalerie **inattendue**, répondirent par une acclamation plutôt faible. Ils tirent ensuite une salve qui s'avère peu efficace, tandis que les tirs britanniques à si courte distance sont si meurtriers que l'infanterie française se brise et s'enfuit dans la confusion.

La version de Voltaire de ce célèbre épisode a perpétué une légende : Les officiers anglais saluèrent les Français en baissant leur chapeau. Les comtes de Chavannes et d'Auteroches, puis le Duc de Biron, qui s'était avancé ainsi que tous les officiers français, rendirent le salut. Lord Charles Hay, capitaine des gardes anglaises, s'écrie : "Messieurs les gardes français, tirez !". Le comte d'Auteroches, alors lieutenant des grenadiers, réplique : "Messieurs, nous ne tirons jamais les premiers, tirez vous-mêmes". Cette version est fictive, selon les historiens modernes.⁴¹

De tels aménagements n'étaient pas aussi irréfléchis ou excentriques qu'il n'y paraît, car l'un des objectifs recherchés dans les guerres de l'époque était d'inciter l'ennemi à tirer le premier. Comme la portée des mousquets était plutôt courte, la première volée était relativement inoffensive. L'ennemi ne pouvait alors que recharger en attendant une volée de retour à une distance encore plus proche, peut-être suivie d'une attaque à la baïonnette. "Ne tirez pas avant de voir le blanc de leurs yeux". Il est instructif de tester cette fameuse règle, propose Walter Mills, en marchant dans une rue de ville populeuse et en notant la distance à laquelle on peut distinguer le blanc des yeux de la foule qui s'approche. Le résultat, ajoute-t-il, sera une démonstration impressionnante de la distance à laquelle les batailles du XVIIIe siècle devaient être menées.

Le maréchal de Saxe était terriblement atteint d'hydropisie à cette époque, ce qui le rendait incapable de monter à cheval ; il se faisait transporter sur le champ de bataille dans une sorte de fauteuil-lit en osier tiré par quatre chevaux, tandis qu'il mordait une balle pour se faire oublier sa soif, que les médecins lui avaient interdit d'étancher. Au moment le plus dangereux, alors que la colonne dense des Britanniques avançait lentement et régulièrement malgré le feu des canons français, il se fit hisser sur son cheval et parcourut la ligne de bataille, regroupant toutes ses réserves en un seul point pour une attaque de flanc fracassante qui ébranla la colonne britannique, la forçant à battre en retraite. Le général Lowendal commandait l'infanterie, dont l'action s'avéra décisive. Les régiments irlandais combattant du côté français, exilés de leur pays en raison de leur religion, se sont également distingués par une bravoure remarquable.

Le mérite de la victoire revient à Maurice de Saxe.⁴² Son choix du champ de bataille témoigne d'une stratégie maîtrisée et il tire tous les avantages de sa position favorable. La construction et l'utilisation des redoutes rompent avec les méthodes traditionnelles. Le stoïcisme avec lequel il fait fi de sa douleur et son calme à donner ses ordres sont exceptionnels. Depuis Saint Louis, vers le milieu du XIIIe siècle, aucun roi français n'avait remporté de victoire décisive sur les Anglais. La gloire de cette défaite des Anglais incita le jeune prétendant au trône d'Angleterre, Bonny Prince Charlie, à débarquer sur le sol écossais la même année, avec toutefois des résultats désastreux pour la cause des Stuart.

Voltaire avait rencontré le maréchal malade quelques jours avant son départ pour le front, alors que la mort de Saxe était quotidiennement **attendue**, et il avait demandé au général ce qu'il

pouvait faire dans une situation aussi misérable. La réponse de Saxe fut la suivante : "Il ne s'agit pas de vivre, mais de partir", c'est-à-dire d'accomplir une mission de plus ! Voltaire écrivit un long poème en vers homériques glorifiant l'action, une invocation aux Muses, avec des allusions à Scipion, Hannibal et d'autres héros, sans omettre quelques lignes flatteuses pour Louis XV. Cette épopée, appelée *Fontenoy*, fut publiée six jours après la bataille et, en quelques jours, 21 000 exemplaires furent achetés par les Français enthousiastes.

Saxe, tout grossier et illettré qu'il était, écrivit en 1732 un livre au titre percutant⁴³, *Mes rêveries*, dans lequel il exposait ses principes stratégiques :

"Je ne suis pas partisan des batailles rangées, surtout au début d'une campagne, et je suis convaincu qu'un général vraiment habile pourrait faire la guerre toute sa vie sans être obligé de livrer bataille. Cela signifie-t-il un retour à une stratégie défensive et d'attente ? Pas du tout ! Il faut s'engager dans des combats fréquents et, pour ainsi dire, "amollir" l'ennemi ; après quoi, on peut entreprendre la grande bataille qui l'écrasera. Le travail des piques avant le descabello du matador".

Comme Napoléon après lui, Saxe considère que l'essentiel chez un soldat, après l'esprit militaire, ce sont les jambes ; c'est dans les jambes que réside tout le secret de la manœuvre et de la bataille. « Celui qui est d'un avis différent est l'ignorant et un novice dans le métier des armes".

Saxe propose de lever des troupes en grand nombre et de meilleure qualité que des vagabonds enlevés ou des débiteurs libérés de prison, un conseil qui ne sera suivi qu'au XIXe siècle. Sa solution est le service militaire universel ; les bourgeois les moins riches se consolent en regardant les riches servir, et les riches n'oseraient pas se plaindre car ils suivraient les nobles, et tous seraient merveilleusement élevés dans l'estime mutuelle. Il est favorable à une loi obligeant les hommes de toutes conditions de vie à servir leur roi et leur pays pendant cinq ans.

"Cela créerait un fonds inépuisable de bonnes recrues, qui ne seraient pas sujettes à la désertion. Avec le temps, chacun considérerait comme un honneur plutôt que comme un devoir d'accomplir sa tâche ; mais pour produire cet effet sur un peuple, il est nécessaire qu'aucune sorte de distinction ne soit admise, qu'aucun rang ou degré ne soit exclu, et que les nobles et les riches y soient soumis au premier degré."

Benjamin Franklin, en désaccord avec la politique d'embrigadement des marins, écrivait : "Lorsque le service personnel de chaque homme est demandé, alors la charge est égale. Il n'en va pas de même lorsque le service d'une partie est requis et que d'autres sont excusés. Si l'alphabet dit, combattons tous pour la défense de l'ensemble, cela est égal et peut donc être juste. Mais s'ils disent : "Que A, B, C et D aillent se battre pour nous pendant que nous restons à la maison et dormons dans des draps de soie, ce n'est pas équitable et cela ne peut donc pas être juste".

Les critiques de Saxe sur le système actuel de levée des troupes indiquent un certain sentiment d'humanité. Les troupes sont levées soit par engagement volontaire, soit par capitulation

(c'est-à-dire par un accord entre les troupes et le souverain qui les engage), parfois par contrainte, mais surtout par ruse. "Quand on recrute des hommes par capitulation, estimait-il, il est aussi barbare qu'injuste de revenir sur l'accord. La méthode de lever des troupes par ruse est également tout à fait scandaleuse et injustifiable, comme, entre autres, celle qui consiste à mettre secrètement de l'argent dans la poche d'un homme et à lui demander ensuite de devenir soldat. Celle de les rassembler par la contrainte est encore pire."

Saxe sur la discipline militaire : "Après la formation des troupes, la discipline militaire est le premier objet qui se présente à notre attention : c'est l'âme de toutes les armées, et à moins qu'elle ne soit établie parmi elles avec une grande prudence et soutenue avec une volonté inébranlable, elles ne valent pas mieux qu'un tas de populace méprisable qui est plus dangereux pour l'État qui l'entretient que ses ennemis déclarés. Il est faux de croire que la subordination et l'obéissance passive aux supérieurs avilissent le courage d'un homme, mais on admet généralement que les armées qui ont été soumises à la discipline la plus sévère ont accompli les plus grands exploits. Il est préférable de donner peu d'ordres, mais ceux-ci doivent être exécutés avec le plus grand soin, et le refus d'obéir doit être puni sans égard pour le rang ou la personnalité ; toute partialité doit être complètement évitée, sinon on s'expose à la haine et au ressentiment. En exerçant votre autorité avec discernement et en donnant le bon exemple, vous pouvez vous faire aimer et craindre à la fois. La sévérité doit s'accompagner de respect et de modération qui se manifestent en toute occasion de manière à paraître sans préjugé et naturelle."

Le dialogue suivant est attribué à un colonel et un sergent la nuit de la conquête de Prague par le maréchal de Saxe : " Vous allez escalader le mur." - "Oui, mon colonel." - "La sentinelle va vous tirer dessus." - "Oui, mon colonel." "Il vous manquera." "Oui, mon colonel." "Vous le tuerez." "Oui, mon colonel." C'était dans la nuit du 25 au 26 novembre 1741. Aucun désordre ne suivit la chute de la ville, grâce à la bonne discipline qui régnait dans l'armée de Saxe. "Il n'y a pas d'autre exemple" écrivait-il à Folard, "d'une ville prise par les Français, l'épée à la main, sans pillage."

En ce qui concerne les espions, le maréchal avait un point de vue pratique. "On ne saurait être trop prudent dans l'acquisition d'espions et de guides... L'argent ne doit donc jamais être épargné en de bonnes occasions, car l'acquisition d'un homme de valeur est bon marché à tout prix."

Une autre réforme introduite par Saxe consiste à faire tirer les soldats **individuellement**, et non en volées. "Bien que j'aie protesté contre le tir concerté, dans certaines situations, il est à la fois utile et nécessaire, comme dans les enceintes et les terrains accidentés, et aussi contre la cavalerie, mais la méthode pour l'exécuter doit être simple et sans contrainte. - La pratique actuelle est peu ou pas du tout efficace, car les hommes sont tellement occupés à attendre le mot de commandement qu'ils ne peuvent pas tirer avec certitude. Comment peut-on s'attendre à ce que, après avoir

présenté les armes, ils puissent, dans une telle position, maintenir leur visée jusqu'à ce qu'ils reçoivent l'ordre de tirer ?".

Le vainqueur de Fontenoy a accumulé de grandes richesses, des titres et des honneurs, parmi lesquels une invitation à devenir membre de l'Académie française. Saxe écrivit à un ami à ce sujet, dans sa célèbre orthographe : « Ils veule me fare de la cademie ; sela m'iret come une bage a un chas. ("Ils veulent me faire membre de l'Académie ; cela me conviendrait aussi bien qu'une bague à un chat.")

En 1749, Saxe rend visite à Frédéric le Grand à Sans Souci, et le roi, contrairement à sa routine méthodique, reste debout jusqu'à l'aube pour discuter de choses militaires avec son illustre invité. Il écrit à son ami Voltaire le 15 juillet 1749 : "J'ai vu ici le héros de la France, le Saxe, le Turenne du siècle de Louis XV. Je me suis instruit de ses propos, non pas sur la langue française, mais sur l'art de la guerre. Le maréchal pourrait être le professeur de tous les généraux de l'Europe."⁴⁴

Lowendal, à la fin de sa vie, embrassa la religion catholique et tenta de convertir Saxe alors que ce dernier était sur son lit de mort. Saxe lui répondit : "Nous sommes de bons amis depuis de nombreuses années. Rendez-moi encore un service ! Ne me parlez pas." Son âme était pleine de rêveries. A la fin, il dit à son médecin : "Docteur, la vie n'est qu'un rêve ; le mien a été un beau rêve, mais il est trop court". On dit que ses excès ont abrégé sa vie. Barbier rapporte : "Saxe est à Chambord avec beaucoup d'invités, femmes et seigneurs. Le maréchal a une troupe de comédiens, des danseurs allemands, des musiciens, des équipages. On dit qu'il reçoit comme un seigneur". Il meurt à cinquante-cinq ans.

Le maréchal Lowendal est le seul général contemporain à avoir approché de près ou de loin son maître en matière de commandement.⁴⁵ Il a la même audace et la même volonté d'adopter une approche peu orthodoxe, le même physique et la même force gigantesque, mais matière de réalisations intellectuelles, de compétences mathématiques et linguistiques, il dépasse de loin Maurice de Saxe ; il fut d'ailleurs élu membre de l'Académie des Sciences et devint une référence de cette assemblée savante.

Le régiment levé le 1er septembre 1743 par le comte Lowendal, dans lequel Jean de Kalb a servi, était basé en Flandre et a pris part aux glorieux succès des armées françaises sous le maréchal de Saxe sur ce théâtre de guerre. Lors de la campagne de 1744, Menin fut assiégée et rapidement prise, comme le furent peu après Ypres et Fumes. Lorsqu'une armée autrichienne envahit l'Alsace, les Français envoyèrent une armée sous le commandement de Lowendal pour la défendre, repoussèrent les Autrichiens et terminèrent la campagne en novembre par le siège réussi de Fribourg. Le régiment de Lowendal prit part à tous ces engagements, si bien que de Kalb connut quatre sièges en l'espace d'un an. Le comte Lowendal, à l'instar de Washington, avait l'habitude, avec

une grande bravoure, de se précipiter au cœur de la mêlée, mais n'ayant pas la chance de ce dernier, il fut grièvement blessé par balle lors des combats devant Fribourg.

À peine guéri de sa blessure, Lowendal retourna en Flandre à temps pour prendre part à la bataille de Fontenoy, le 11 mai 1745. Pendant toute la durée de l'action, on le vit se précipiter dans les endroits les plus dangereux, chevauchant le long du front malgré le feu terrible des Anglais qui tuèrent à ses côtés certains de ses officiers les plus courageux. Il changea la direction d'une batterie afin d'obtenir un meilleur effet contre l'ennemi. Au moment où les Français semblaient sur le point d'être vaincus par le poids de la vague de Britanniques en progression constante, il jugea qu'ils n'atteindraient pas le secteur qu'il avait reçu l'ordre de défendre et, de sa propre initiative, il se précipita au secours du front central français, se plaçant à la tête de la brigade de Normandie, avec la Garde Royale, unissant ces deux unités de pointe dans une attaque de flanc foudroyante qui contribua puissamment à transpercer la colonne ennemie. Les régiments irlandais se couvrirent également de gloire - comme on pouvait s'y attendre lorsqu'ils affrontaient les Britanniques.

Les succès français aux Pays-Bas sont dus en grande partie au développement de l'art de la guerre de siège, qui était le point fort de Lowendal. Il s'appuyait non seulement sur des tranchées en zigzag habilement planifiées, mais combinait cette tactique avec la concentration des tirs de canons les plus puissants, si intenses qu'aucune force défensive ne pouvait y résister. Alors que les armées tombaient devant Saxe, toutes les villes cédaient à Lowendal.

Son chef-d'œuvre fut la prise de la ville fortifiée de Bergen-op-Zoom, dans le Brabant septentrional aux Pays-Bas, située de part et d'autre de la rivière Zoom près de son confluent avec la Scheidt. Cette petite ville a une longue histoire de guerre, qui remonte même à l'époque normande. En 1576, la ville a rejoint les Pays-Bas unis et a été fortifiée. En 1588, elle a été **défendue** avec succès contre le Duc de Parme. En 1622, les Espagnols n'ont pas réussi à s'en emparer. En 1725, les fortifications ont été **étendues** et renforcées par le célèbre ingénieur de siège néerlandais Menno Cohorn, ce qui lui a donné la réputation d'être imprenable.

Les Alliés ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour défendre cette place, persuadés qu'elle tiendrait bon. Ils ont renforcé la garnison en munitions et en vivres, et le port est rempli de navires de guerre. 16 000 Autrichiens défendent les lignes. Des renforts arrivent continuellement par voie d'eau, car cette ville ne peut être bloquée. Lowendal voit toutes ces difficultés, mais il ne se décourage pas. Il commença à creuser des tranchées à la mi-juillet 1747. Les sorties de la ville contre les terrassiers sont régulièrement repoussées. Le célèbre général autrichien **Von** Schwarzenberg vient prêter main-forte aux défenseurs, mais il est contraint de se retirer, et les navires de guerre sont également repoussés du port.

Les troupes françaises qui campent dans les terres en contrebas sont atteintes d'une maladie contagieuse et 20 000 hommes doivent être remplacés. Malgré toute l'énergie et l'ingéniosité de

Lowendal, le siège n'avance pas et, après trois mois, les brèches ne sont pas encore prêtes à l'assaut. La saison d'automne n'ayant trouvé que trois points quelque peu affaiblis, le général décida qu'il y avait des occasions où il fallait ignorer les règles et prendre des risques audacieux. Dans la nuit du 15 au 16 septembre, il aligne son armée dans un silence absolu, alors que les Autrichiens dorment dans une sécurité supposée. Au lever du jour, à un signal donné, les Français tombent sur les points faibles, emportent un fort et deux bastions et pénètrent ainsi dans la ville. Ils s'emparent à la baïonnette de la porte du port de mer. Son commandant se rendit et d'autres forts suivirent bientôt. Deux régiments, l'un écossais et l'autre suisse, offrent une certaine résistance mais sont taillés en pièces.

Commence alors une fuite panique, au cours de laquelle armes, provisions et bagages sont abandonnés. La ville est livrée au pillage par les soldats victorieux. Dix-sept péniches furent saisies, chargées de munitions et de fournitures envoyées à la ville assiégée par d'autres villes hollandaises. Sur les caisses de ravitaillement, on peut lire en caractères gras : "A l'invincible armée de Bergen-op-Zoom". C'est ainsi que le comte de Lowendal obtint le titre de Maréchal de France.

La France a gagné grâce au comte de Lowendal. On raconte également à son sujet l'histoire d'une rencontre avec Frédéric le Grand. Le roi avait invité Lowendal et un certain nombre d'autres militaires à dîner. Vers la fin du banquet, au moment du dessert, il interrogea l'invité d'honneur sur les moyens qu'il emploierait pour prendre la ville de Luxembourg s'il en recevait l'ordre. Pour Lowendal, il n'était sans doute pas souhaitable de discuter de ses méthodes devant une telle assemblée, où il y aurait sans doute beaucoup d'indiscrets. Il resta un moment pensif, puis répondit : "Luxembourg n'est pas une ville qui se conquiert entre la poire et le fromage".

Ce combattant, qui s'était exposé à la mort dans de nombreuses batailles, mourut à l'âge de 55 ans des suites d'une petite blessure au pied ; il l'avait négligée, la gangrène s'était installée et avait ainsi provoqué sa mort. Une épigramme sur cet habile général fait cette allusion frappante : "Il vécut comme Achille, et son destin fut de mourir comme lui".

C'est par le talon qu'aujourd'hui
La mort vient de saisir un Général habile
Lowendal vécut comme Achille ;
Il devait mourir comme lui.

De Kalb profite naturellement de son excellente formation militaire auprès des deux généraux, tout en consacrant ses loisirs à l'étude privée des langues vivantes et des mathématiques, notamment appliquées à l'art de la guerre de siège. Les recommandations consignées à son intention par ses supérieurs louent fréquemment son "efficacité". Cette volonté de bien faire son travail attire l'attention de ses supérieurs qui lui confient des tâches à responsabilité et lui accordent un avancement rapide. Il reçoit le grade de capitaine et est nommé *aide-major* ; en même temps, il se

voit confier les fonctions *d'officier de détail*.⁴⁶ Sa nomination pour ce poste indique qu'il a dû faire preuve des grandes capacités administratives. L'*officier de détail*, poste propre aux armées françaises du XVIII^e siècle, cumule les fonctions de chef de régiment et de juge. Comme son titre l'indique, il est chargé de veiller aux besoins du régiment dans les moindres détails, qu'il s'agisse de simples questions de service courant ou de questions vitales de discipline. Le colonel donne son nom au régiment et le commande au combat ; l'*officier de détail* est chargé de ses besoins et du maintien de son efficacité

Il assure la correspondance avec le général commandant et le ministère de la guerre, rend compte de l'état des soldats, énumère leurs besoins, protège leurs droits vis-à-vis de leurs supérieurs, ordonne les punitions et les récompenses, bref, il est pratiquement le colonel du régiment. Le colonel officiel se divertit généralement dans la capitale ou à la cour, laissant à l'*officier de détail* le soin de faire le travail, surtout en temps de paix ou d'hivernage.

Il s'agit d'un poste à haute responsabilité pour un capitaine âgé de vingt-six ans. Le fait qu'il occupe ce poste pendant toute la période de paix entre la guerre de Succession d'Autriche (1741-1748) et le déclenchement de la guerre de Sept Ans (1756-1763) témoigne de sa capacité à diriger. Pendant l'entre-deux-guerres, son régiment est en garnison à Cambrai, dans le nord de la France, près de Lille. Il vit donc dans un environnement français et échange dans cette langue avec ses collègues officiers, même si les ordres de son régiment sont donnés en allemand. Lorsque le roi ou un haut gradé venait inspecter le régiment, on lui remettait un document contenant les ordres en allemand phonétiquement écrit ; l'officier les lisait en gardant le document à moitié caché sous sa selle.

Les régiments de mercenaires au service de la France sont bien sûr organisés à différents moments et en différents lieux. Ils reçoivent des subventions ou des contrats divers. Les termes de l'accord entre le régiment et le pays qui engageait ses services dépendaient bien sûr de l'importance des besoins en troupes de la puissance en question, et offrait des conditions plus ou moins généreuses - ce que l'on appelle les "capitulations". Ces différences existaient aussi en ce qui concerne les règles et les punitions. De Kalb tenait non seulement à remplir ses fonctions d'*officier de détail*, mais aussi à unifier les procédures dans les différents régiments étrangers et à éviter l'inhumanité dans les règlements judiciaires. Par exemple, une cour martiale de son régiment avait ordonné la peine de mort pour un déserteur qui avait passé la frontière, y avait vendu son uniforme, puis était revenu en France où il avait été rattrapé. Une minorité de juges vota pour la peine de mort car le règlement stipulait que seuls les déserteurs pris dans les parties étrangères seraient condamnés à mort. De Kalb soumet l'affaire au ministre de la guerre, le comte d'Argenson, qui - le 20 septembre 1751 - décrète que la peine la plus douce s'appliquera.⁴⁷

En ce qui concerne les règlements de police, de Kalb a cherché à obtenir certaines réformes là où régnait une brutalité extrême, à savoir dans le cas des prostituées appréhendées dans les casernes. En général, la question de leur punition était laissée au bon vouloir du colonel, qui les faisait fouetter publiquement par le soldat avec lequel elles avaient été découvertes. Naturellement, les soldats se révoltaient de passer de l'amant au bourreau et étaient pendus pour insubordination. De Kalb écrit aux *officiers de détail* d'autres régiments étrangers et reçoit des réponses diverses. À Toul, les prostituées sont punies par le gantelet, auquel participe tout le régiment, à l'exception des caporaux et des grenadiers, qui ne sont pas obligés de participer. Dans un régiment stationné à Colmar, les prostituées ne sont jamais obligées de courir le gant. Elles étaient obligées de marcher pendant une heure avant le défilé, voire de s'asseoir sur un "cheval de bois" ou, dans les cas les plus graves, d'être fouettées par le bourreau.

Dans un régiment de Maubeuge, les prostituées sont soumises au gant, mais les grenadiers ne sont pas tenus de participer à la sanction. À Cambrai, le règlement est quelque peu compliqué, mais en substance, les prostituées sont châtiées par un détachement de la troupe où elles ont été attrapées. Les efforts de De Kalb pour abolir le châtiment brutal des malheureuses n'aboutirent pas, mais il obtint que les soldats ne soient plus tenus d'exécuter la sentence.

Washington est confronté au même problème. Dans des ordres émis depuis ses quartiers de Darby, en Pennsylvanie, le 24 août 1777, il insiste auprès des officiers généraux pour qu'ils empêchent la l'éparpillement des soldats ainsi qu'une "inondation de mauvaises femmes en provenance de Philadelphie". Le 18 août 1779, il ordonne que les femmes "actuellement détenues soient relâchées" avec l'injonction stricte de "ne plus jamais recommencer". Si elles persistent dans cette pratique, elles "doivent être enfermées dans la prévôté "⁴⁸, aussi désagréable que cela puisse être.

Les archives montrent que de Kalb a insisté sur les droits accordés au régiment et les a obtenus dans les affaires importantes comme dans les affaires mineures. Par exemple, le nombre approprié de lits avait d'abord été refusé à ses troupes ; certains déserteurs du régiment avaient été incorporés dans un régiment français, et il obtint leur extradition ; en même temps, il obtint une décision humaine selon laquelle un soldat pouvait changer de régiment sans être coupable de désertion.

Malgré les innombrables détails dont de Kalb doit s'occuper, il ne néglige pas l'étude attentive des exigences stratégiques de l'époque. Le règlement de la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748 est le résultat d'un épuisement général après une longue guerre, qui a laissé tant de questions en suspens qu'une autre guerre était imminente. Convaincu de l'insuffisance de la défense maritime française, de Kalb réfléchit sérieusement aux méthodes qui permettraient à la France de contrecarrer la puissance croissante de sa rivale, l'Angleterre. Lorsqu'en 1744, dans le but de forcer les

Britanniques à retirer leurs troupes des Flandres, le maréchal de Saxe et le Prétendant écossais, Bonny Prince Charlie, se préparent à Dunkerque à débarquer des troupes françaises sur le sol britannique, cette diversion suffit à produire l'effet escompté. Ce succès de Saxe a probablement donné à de Kalb l'idée de son plan de débarquement en Angleterre, ou d'affaiblissement des Britanniques par des attaques sur leurs colonies, où les tensions constantes entre les puissances coloniales au Canada, sur l'Ohio et le Mississippi conduisaient à la guerre à venir. Les Français remportent d'abord un certain nombre de succès, comme à Braddock. Les plans visant à dicter à Londres les conditions de la paix à notre ennemi détesté sont un sujet de prédilection auquel les Français s'intéressent fréquemment.

De nombreuses tentatives d'invasion de la Grande-Bretagne ont eu lieu au cours du dix-huitième siècle, mais aucune n'a abouti.⁴⁹ En 1715, le chevalier Saint-Georges, appelé le Prétendant, tente une invasion, mais les insurgés sont vaincus. Vingt-cinq ans plus tard, Charles, dit le Jeune Prétendant, petit-fils de Jacques II, arrive en Écosse, remporte quelques victoires, mais est battu à Culloden. En 1756 et 1757, des rumeurs font état de grands préparatifs de la part des Français. Des rumeurs similaires circulent à nouveau en 1779, 1782 et 1783. En 1796, le Directoire français, à la suite d'une sollicitation de manifestants en Irlande, équipa dix-sept navires transportant une armée de 18 000 hommes et les envoya sur la côte ouest de l'Irlande, mais cette force d'invasion n'aboutit à rien. La même année, 1 200 hommes en uniforme noir, appelés *La Légion Noire*, remontent le canal de Bristol et effectuent un débarquement, mais sont contraints de se rendre. En 1798, une rébellion éclate en Irlande. Napoléon y voit l'occasion de porter un coup fatal à son ennemi juré en suivant l'exemple de Jules César et en envahissant la Grande-Bretagne. Lorsque l'on apprend qu'une force importante est rassemblée à Boulogne, le danger est reconnu et tous les marins britanniques sont armés. Le suspense est terrible jusqu'à ce que l'expédition de Napoléon fasse voile vers l'Égypte, ce qui a pour effet de dissiper toute crainte.

De Kalb prépare alors un plan soigneusement élaboré qu'il soumet au ministre de la guerre à Paris :

Un régiment de marines étrangères serait d'un avantage incontestable pour le roi. Il devrait compter de huit à douze cents hommes et devrait servir sur terre, sur la côte, dans les colonies et à bord de la marine, et être composé d'Allemands, de Danois, de Suédois, d'Anglais, d'habitants de nos provinces côtières, mais surtout d'Irlandais. Ces derniers sont réputés pour être les meilleurs marins de la marine anglaise ; en outre, ils sont catholiques. Leur adhésion à notre drapeau pourrait nous permettre de peupler avec eux une partie considérable de nos colonies. En prenant cette initiative, nous pourrions nous assurer l'adhésion d'un grand nombre d'Irlandais à toute entreprise contre la puissance navale, les colonies ou les provinces d'Angleterre, et nous serions

bien informés de tous les mouvements hostiles des Britanniques. Le monde entier connaît la haine des Irlandais à l'égard des Anglais. Les Irlandais n'ont jamais servi les Britanniques que pour un meilleur emploi. Il est étonnant que ce projet n'ait pas été envisagé auparavant. Combien un tel corps aurait été précieux pour l'État à l'époque où le roi avait seize mille Irlandais à son service ! Depuis six ans et quarante ans, la France n'a pas eu de soldats plus loyaux, pas de soldats qui l'aient servie, en toutes occasions, avec plus de courage et d'efficacité. Mais ils auraient été beaucoup plus utiles sur mer que sur terre, car c'est là qu'ils doivent être regardés comme leur élément naturel.

Après avoir détaillé les avantages qui résulteraient de l'adoption de son plan, de Kalb aborde la question de la constitution de la force à lever :

Des détachements devraient être envoyés à Québec et à Louisbourg, et recrutés en Nouvelle-Écosse, colonie presque exclusivement habitée par des catholiques anglais et irlandais. Nous pourrions ainsi obtenir tous les renseignements qu'il serait dans notre intérêt de recevoir de cette partie de l'Amérique. D'autres détachements pourraient être utilement employés à la Martinique, à la Guadeloupe et à Marie-Galante, car ces îles commandent toutes les autres possessions françaises et toutes les possessions anglaises dans cette région, par suite des vents d'est qui y règnent de fin d'année, et qui nous permettraient d'atteindre en vingt-quatre heures la Barbade, Antigua et les autres Antilles anglaises, qui ont un commerce considérable. Le même avantage est offert par le cap Français, le meilleur port de la partie de Saint-Domingue soumise au roi, qui se trouve au vent de la Jamaïque, la plus importante possession anglaise en Amérique. Un fort détachement du régiment posté là pourrait obtenir les renseignements les plus complets et les plus sûrs sur la force des Anglais, leurs mouvements, leurs points faibles et les meilleurs moyens de les surprendre.

Si le régiment doit rendre le service auquel on peut légitimement d'attendre, il doit être formé et instruit à temps. On peut compter sur l'obéissance loyale de soldats élevés dans une discipline de plusieurs années, quelle que soit la mission, tandis que l'ignorance du pays et des ressources hostiles expose toujours une armée aux malheurs qui ont frappé la flotte commandée par le duc d'Antin en 1740 et 1741. Son attaque de la Jamaïque échoua par manque total de connaissance du pays. S'il avait été à la tête de soldats tels que ceux que je me propose de lever, il aurait été suffisamment informé que les Anglais n'avaient pas le dixième de la force qui leur était attribuée dans ses calculs. D'ailleurs, il est notoire que les Anglais n'ont réussi à prendre le fort Saint-Louis de Saint-Domingue que grâce à la lâcheté de la garnison ; ils n'auraient jamais pu le prendre s'il avait été défendu par une force bien disciplinée comme celle que j'ai suggérée.⁵⁰

De Kalb complète son plan de détails précis concernant l'organisation, la composition, la solde, l'équipement et la discipline du régiment. Il définit également les droits et les devoirs proposés à vis-à-vis de la Couronne. Ce projet, le plus ancien que l'on ait conservé de Kalb, est rédigé de manière très directe, sans flatterie à l'égard des hauts fonctionnaires. Il écrit comme un homme convaincu du bien-fondé de sa cause, désireux de faire tout ce qui est en son pouvoir pour aider son pays d'adoption dans la lutte contre l'Angleterre qui semble inévitable au vu des développements en Amérique et du désir de vengeance des Français.

Compte tenu des millions dilapidés par Mme de Pompadour dans son influence sur Louis XV, la demande d'un simple capitaine pour l'organisation d'un nouveau type de régiment aurait sans doute été mal accueillie. Pourtant, de Kalb réussit à intéresser un lieutenant-colonel à son projet. Ce dernier sera le colonel du régiment de marine, tandis que de Kalb lui-même en sera le major principal. Lorsqu'il soumet son projet aux responsables de l'armée et de la marine à Paris, il rencontre un intérêt amical, mais on lui dit que les fonds pour la défense sont très faibles ; la suggestion d'offrir des incitations spéciales à certains des favoris de la Pompadour va absolument à l'encontre de ses convictions. Plutôt que de s'abaisser à une telle flagornerie, il abandonna le projet et retourna dans sa garnison de Cambrai où, en mai 1775, il fut promu à la tête de son régiment.

Au cours de l'été 1776, lors de la bataille de Long Island, le régiment Amphibie du colonel Glover⁵¹, composé de pêcheurs du Massachusetts, sauve la retraite de Washington en s'emparant de toutes les petites embarcations du port et en transportant l'ensemble de l'armée, soit 9 000 hommes, jusqu'à Manhattan. Les circonstances de cette retraite ont été particulièrement glorieuses pour les Américains, écrit Stedman, un historien britannique. Alors que l'armée de Washington était pratiquement bloquée sur l'île étroite, "une nouvelle Thermopylae" eut lieu le 18 octobre, lorsque quatre brigades britanniques débarquèrent à Pell's Point pour prendre à revers la position américaine. En désespoir de cause, Washington envoya Glover et 750 pêcheurs pour résister jusqu'à ce que ses forces en péril puissent se retirer. Derrière un mur de pierre, les pêcheurs infligent une terrible défaite aux réguliers. Chargeant leurs canons lisses et leurs trois canons de campagne de clous, de verre brisé et de ferraille rouillée, ils repoussent les assauts de cinq fois plus d'hommes. De l'aube à la fin de l'après-midi, les tuniques rouges et les mercenaires Hessois persistent malgré des pertes bien plus lourdes que celles subies à Long Island. Même dans les combats au corps à corps, leurs baïonnettes ne parviennent pas à se frayer un chemin contre les hameçons brandis par les défenseurs. Au terme de cette journée sanglante, l'un des combats les plus décisifs de la guerre, les pêcheurs avaient sauvé l'armée au prix de dix-sept pertes seulement.

Peu avant cette bataille, le Congrès avait autorisé deux bataillons de marines américaines. Cinq ans après la proposition de de Kalb concernant les marines françaises, la garnison française de Québec est surprise par une attaque nocturne menée par des troupes descendues par ferry sur le

fleuve Saint-Laurent. Pendant la guerre de Sept Ans, la France a perdu presque toutes ses colonies en Amérique et en Asie.

Des marines bien entraînées ~~et alertes~~ auraient pu sauver la France.

CHAPITRE III

HÉROS DANS LA GUERRE DE SEPT ANS

Miserrimi belli causa cunnus : Cette légende fut, secrètement, peinte par un citoyen irrité sur le mur du palais de la marquise de Pompadour ; on pourrait la traduire par "la cause de cette horrible guerre est une putain". Elle fait référence à l'ingérence ruineuse de la maîtresse de Louis XV dans la politique internationale, certainement l'une des causes de la guerre de Sept Ans. Ce conflit, qui s'est déroulé de 1756 à 1763, s'est soldé, après des défaites quasi continues des armées françaises, par la perte du Canada, de l'Inde et d'autres colonies françaises. A cause de l'influence de la Pompadour sur le roi, la France abandonne sa politique traditionnelle d'hostilité envers l'Autriche et conclut une alliance avec l'Autriche, la Russie et la Saxe contre Frédéric le Grand de Prusse, qui avait privé l'Autriche de la Silésie. L'impératrice autrichienne Marie-Thérèse, avec son astucieux chancelier Kaunitz, est désireuse de reconquérir cette province.

Grâce à son service d'espionnage, Frédéric apprend les plans secrets d'une coalition encerclant son pays relativement petit. Il conclut donc une alliance avec l'Angleterre, connue sous le nom de traité de Westminster, signé le 16 janvier 1756, pour une protection mutuelle. Le roi George II souhaitait protéger son duché de Hanovre, tandis que Frédéric avait grandement besoin d'un allié en raison du rapprochement progressif de la France et de l'Autriche. Kaunitz savait que Mme Pompadour détestait Frédéric à cause de ses facéties à ses dépens ; le roi l'appelait "la reine du jupon" et dédaignait de traiter avec la "petite chienne favorite qui dormait dans le lit du roi". Kaunitz, estimant que ce traité était une preuve irréfutable des préparatifs de guerre, incita la France à conclure une alliance avec l'Autriche. Afin de persuader la Pompadour de faire pression sur Louis XV, il persuade Marie-Thérèse de faire "le maximum", à savoir d'adresser une lettre personnelle à la favorite avec la salutation "chère cousine" - ainsi une impératrice à une "putain" ! En conséquence, l'impératrice envoya par l'intermédiaire de l'ambassadeur d'Autriche à Paris un bureau laqué avec des encriers dorés, orné d'un portrait miniature de Marie-Thérèse réalisé avec des pierres précieuses incrustées ; la valeur du cadeau fut estimée à 77 280 livres. Certains historiens ont nié l'existence d'une lettre ; mais la question de savoir si la grande dame ternit son blason en écrivant une lettre ou en envoyant un portrait à une prostituée semble être une distinction subtile. Avec ou sans lettre, la courtisane accepta le cadeau avec une gratitude débordante, ajoutant que le présent était si précieux qu'elle ne pouvait permettre aux gens de le voir, de peur qu'il ne suscite des remarques désagréables. Elle écrit à l'ambassadeur d'Autriche que personne ne peut deviner ce qui s'est passé dans son cœur lorsqu'elle a vu pour la première fois le portrait de l'impératrice. En fait, elle aurait préféré recevoir le portrait sans tous ces ornements coûteux. Les diplomates autrichiens avaient flatté cette personne vaniteuse en parlant de l'alliance de trois reines, Marie-Thérèse d'Autriche, Elisabeth, tsarine de Russie, et la marquise de Pompadour, la souveraine virtuelle de la France. La

tsarine déteste également Frédéric, à qui elle n'a jamais pardonné sa plaisanterie sur son goût pour la vodka et son odeur corporelle. Il la surnommait "cette **infâme** catin du nord".

Suivre l'ascension d'une femme issue de la bourgeoisie jusqu'au point de pouvoir destituer des chanceliers et faire de ses favoris les commandants des armées françaises est une histoire étonnante. Jeanne Antoinette Poisson est née le 29 décembre 1721 à Paris. Son père, François Poisson, fils de paysan, était le commis principal d'une entreprise qui fournissait de la farine à l'armée. Lorsque de vastes irrégularités furent mises en évidence, ses supérieurs en firent le bouc émissaire. M. Poisson est jugé coupable et condamné à la mort par pendaison. Mais grâce à l'influence de ses riches amis et mécènes, on lui permit de s'échapper à Hambourg, où il vécut pendant quinze ans. Ainsi, le bourreau ne put pendre que son effigie. Son épouse, une très belle femme, resta à Paris, eut diverses liaisons, et à peu près au moment de la naissance de Jeanne-Antoinette devint la maîtresse d'un homme très riche et cultivé, Charles François Paul le Normant de Tournehem. Il s'était épris de Mme Poisson et s'efforça d'offrir à sa fille la meilleure éducation possible, d'abord au couvent des Ursulines de Poissy, puis auprès de professeurs privés. La croyance populaire veut qu'il soit le père de Jeanne Antoinette, bien qu'il ne l'ait jamais reconnu. Le jour où elle quitte le couvent, sa mère l'emmène chez une diseuse de bonne aventure qui lui prédit que la petite fille deviendra un jour la grande amie du roi. Lorsqu'un jour, quinze ans plus tard, cet événement se réalisa, Mme de Pompadour n'oublia pas la voyante, mais lui accorda une pension annuelle sur sa bourse privée.

L'enfant destinée à de grandes choses apprend rapidement, sous la houlette d'un célèbre tragédien pour la déclamation, du maître de ballet de l'Opéra pour la danse, d'un ténor renommé pour la musique, d'un artiste pour le dessin, domaines dans lesquels elle se distingue. On lui a également enseigné l'équitation et elle est devenue une cavalière intrépide.

A l'âge de vingt ans, Jeanne Poisson, dont la rare beauté est pleinement épanouie et dont les nombreux talents renforcent le charme, gagne le cœur d'un jeune homme de vingt-quatre ans, Charles Le Normant, fils d'un père fortuné et neveu de M. Tournehem, l'amant de Mme Poisson et le protecteur de sa fille. Les quatre personnes que nous venons de citer étaient toutes désireuses de cette union ; seul le frère de M. Tournehem ne tenait pas du tout à ce que son fils épouse une fille dont le père était sous le coup d'une condamnation à la pendaison et dont la mère était notoirement connue pour ses aventures amoureuses. Mais ces scrupules furent surmontés lorsque M. Tournehem obtint une place lucrative pour son neveu et promit de se souvenir de lui dans son testament.

Il fallait encore obtenir le consentement du père, à savoir celui de François Poisson, qui était bien sûr toujours en exil. Une fois de plus, grâce à l'influence de M. Tournehem, l'affaire "s'arrangea d'elle-même", comme disent les Français. Les anciens employeurs de Poisson étaient devenus, au cours de la guerre de Succession d'Autriche, des profiteurs extrêmement puissants qui, sans trop de

difficultés, obtinrent un décret du Parlement annulant les accusations et restituant à Poisson sa pleine citoyenneté.

Lorsque cet Enoch Arden revint après quinze ans, il fut surpris de trouver sa femme plus séduisante que jamais dans sa beauté mature, sa fille plus ravissante, avec un prétendant dévoué, et dans le sein de la famille un ami dévoué et extrêmement utile, M. Tournehem. Il donna volontiers son consentement au mariage, qui fut célébré dans l'église de Saint-Sulpice.

Mme Le Normant est maintenant à l'apogée de sa beauté. Des cheveux châtons ondulés encadrent un visage aux traits réguliers et au teint nacré, dominé par des yeux séduisants gris foncé qui pouvaient parfois sembler noirs. Elle avait un sourire charmant ; ses lèvres naturellement rouges étaient flanquées de deux fossettes qui jouaient en alternance dans ses joues douces. Son expression était extrêmement mobile et vive. A en juger par les tableaux de Boucher, elle était de taille plus que moyenne, avec une très belle silhouette.

Le contrat de mariage donnait à la jeune femme une dot de 120 000 livres, tandis que le marié recevait de son oncle 83 000 livres et une promesse de 150 000 livres après sa mort. De plus, M. Tournehem promettait de laisser le jeune couple vivre dans sa maison de la rue St Honoré, où il y avait cinq domestiques ainsi que des chevaux et des voitures à leur disposition. Enfin, le jeune homme reçoit une maison de campagne à Etioilles, ce qui permet à son épouse de prendre ce nom et de devenir la dame du manoir. "Mme Le Normant d'Etioilles, écrit Barbier dans son célèbre journal, a une belle figure et est très belle. Elle a reçu toute l'éducation possible, monte merveilleusement à cheval, chante parfaitement et connaît cent petites chansons amusantes."⁵² Tandis que Voltaire écrit des poèmes pour louer sa beauté, Rousseau déclare : "La femme d'un charbonnier est plus digne de respect que la maîtresse d'un prince."

Bien qu'évoluant dans une société plutôt frivole, Mme Le Normant reste fidèle à son mari et donne naissance à deux enfants. Mais elle s'est fixé un objectif élevé : devenir la souveraine de la France et la maîtresse officielle de Louis XV. Avec une grande détermination et un tact ferme, elle réussit à attirer l'attention du roi et, deux ans après leur première rencontre, Louis entame une liaison avec elle. Son mari, toujours très amoureux d'elle, la supplie et la menace pour qu'elle revienne à lui, mais elle ne répond même pas à ses lettres. Au contraire, elle les montra à Louis et demanda sa protection. Dans une scène pleine de larmes, elle raconta au roi l'effroyable situation dans laquelle l'avait conduite le sacrifice qu'elle avait eu la faiblesse d'avoir pour lui ; elle avait été honorée et adulée dans sa famille, et maintenant elle était méprisée et haïe uniquement à cause de son amour pour lui. Le roi essuie ses larmes en lui donnant un titre et des armoiries : la Marquise de Pompadour. Cela élimine le stigmate de son origine bourgeoise de demoiselle Poisson - Miss Fish.⁵³

Louis XV est paresseux et s'ennuie facilement. La marquise veillait à ce que les affaires d'État ne le troublent pas et à ce qu'il ne s'ennuie pas. Il y a sa compagnie, les chasses, les bals, les théâtres,

et même les jeunes filles qu'elle choisit et fournit pour le plaisir du roi quand ses propres charmes ne l'attirent plus.

La marquise de Pompadour avait de bonnes raisons de craindre que le sensuel Louis XV ne se lasse d'elle et n'élève une rivale au poste de maîtresse officielle. Pour éviter cela, elle crée "le parc aux cerfs",⁵⁴ elle choisit une maison dans un endroit isolé sur un terrain qui avait autrefois servi à la chasse aux cerfs. Le roi s'y rendait incognito, prétendument en gentilhomme polonais, ami de la reine, et à son retour au palais rapportait à la marquise les détails de ses aventures amoureuses. La Pompadour ne craignait pas que ces jeunes filles sans éducation retiennent le roi, mais elle redoutait l'intérêt qu'il pourrait porter à une dame de la cour. Le "Parc des cervidés" a duré plus d'une décennie et le nombre de "pensionnaires" est estimé entre 40 et plusieurs centaines.

De 1745 à sa mort en 1764, cette femme remarquable est en fait la souveraine de la France.⁵⁵ Ce n'est pas seulement par sa beauté que la marquise envoûte Louis. Elle réussit à tisser autour de lui une existence paisible et agréable qui fait trop facilement oublier à ce prince indolent les soucis de l'État. Tout le temps qu'il ne consacre pas à la chasse, à sa famille ou aux affaires de l'État, il le consacre à sa maîtresse.

De bon matin, il se rendait dans la chambre de la marquise, à moins qu'il n'ait passé toute la nuit avec elle. Il ne la quittait alors que pour aller à la messe qu'il ne manquait jamais. Puis il la rejoignait, et l'après-midi se passait en tête-à-tête, à moins qu'il ne soit appelé au Conseil des ministres. Le temps ne semble jamais long car elle raconte avec beaucoup d'humour les petites anecdotes et les scandales de la cour ou de la ville, ce que le roi apprécie beaucoup. Elle lui lisait également des rapports secrets soumis par la police, décrivant les vices de personnages importants, ce qui faisait rire le roi de bon cœur. S'ils respectaient consciencieusement l'étiquette de la cour en public, ils vivaient en privé comme un couple de bourgeois. Cependant, la marquise ne manquait jamais de traiter le roi avec le respect dû à sa position. Elle savait toujours écouter et suivait avec un intérêt apparent lorsque le roi racontait l'un de ses exploits de chasse, même si c'était pour la quatrième ou cinquième fois.

Une caractéristique remarquable de cette relation était que la marquise souffrait de frigidité,⁵⁶ malgré divers médicaments qu'elle avalait pour changer cet état. Louis s'est peu à peu désintéressé de cet aspect, et six ans après son début, la relation intime a pris fin. Mais bien qu'elle ne soit plus maîtresse, elle resta amie et confidente pendant quatorze ans.

La marquise s'est inspirée de Mme de Maintenon, principale maîtresse et confidente de Louis XIV. Elle fouillait les dossiers avec une curiosité insatiable, même les plus secrets. Dans les affaires étrangères, elle sentait qu'elle pouvait accomplir de grandes choses. Elle se fit instruire en matière de diplomatie par un de ses favoris, l'abbé Bernis. Puis elle commença à accorder des audiences à des

personnages importants, magistrats, conseillers, généraux et financiers. Elle écoutait leurs demandes avec une grande solennité, les modifiait parfois un peu et promettait de les renvoyer à Sa Majesté.

Un magistrat, M. de Meinieres, a laissé une description de cette entrevue⁵⁷ dans laquelle il raconte comment elle l'a reçu. "Mme de Pompadour était seule, assise devant le feu. Elle me regarda de la tête aux pieds avec une telle hauteur qu'elle restera toute ma vie gravée dans mon âme. Sa tête reposait sur son épaule et elle n'offrait pas le moindre geste de salutation. Lorsque je me suis approchée d'elle, elle a dit d'un ton furieux à son serviteur, qui semblait ne pas savoir quel siège lui offrir : "Apportez une chaise". Il la plaça en face d'elle et si près que mes genoux n'étaient qu'à un pied des siens. Pendant tout l'entretien, elle avait les yeux fixés sur moi afin de me déconcerter le plus possible. De Kalb n'avait pas l'estomac pour ce type d'entretien.

Son influence a permis à l'un de ses favoris, l'abbé Bernis, de devenir ministre.⁵⁸ C'est en tant que marionnette qu'il signa le traité qui conduisit à la guerre de Sept Ans. Pendant huit ans, après la paix d'Aix-la-Chapelle (1748), les armées se sont affrontées avec tension de part et d'autre des frontières. Puis le premier coup de feu fut tiré dans les régions sauvages de l'Amérique par un obscur officier provincial du nom de George Washington. En l'espace de quelques mois, l'Europe est à nouveau entrée en guerre et le pas des hommes se fait entendre des plaines du Bengale aux forêts de Pennsylvanie.⁵⁹

Lorsque, après les victoires de Frédéric à Rossbach et à Leuthen, Bemis voulut faire la paix, la Pompadour tira les ficelles pour le faire remplacer par Choiseul, probablement le seul homme compétent qu'elle n'ait jamais parrainé. Frederick a commenté : "Pauvre Bemis, sa folie l'a élevé et sa sagesse a causé sa chute !". À propos de ce fameux renversement d'alliances, Voltaire écrivit qu'il unissait les maisons de France et d'Autriche après "deux siècles de haine réputée immortelle." Ce que de nombreux traités et mariages n'ont pu accomplir, le mécontentement du roi de Prusse et la haine de quelques personnes haut placées que ce prince avait blessées par ses plaisanteries l'ont accompli en un instant." Bemis se plaignait amèrement qu'il était impossible de servir le roi et le pays sous un favori qui traitait les affaires de l'État comme un enfant.

Au début de la guerre, en 1757, le maréchal d'**Estrées**, qui s'était distingué sous Saxe et avait été placé à la tête de l'armée française, déplut à la marquise à cause de sa stratégie prudente. Elle eut alors l'effronterie de se mêler des affaires militaires en écrivant à d'Estrees une lettre sur le déroulement de sa campagne, en lui dessinant un plan sur une feuille de papier, en marquant par des points de couleur les différents endroits qu'il devait attaquer ou défendre. Cela parut naturellement très puéril à d'Estrees, mais néanmoins, piqué au vif, il décida d'attaquer - et (belle ironie !) il remporta la célèbre bataille d'Hastenbeck sur le duc de Cumberland.

Plus tard, Soubise fut placé à la tête d'une armée et fut vaincu de façon honteuse lors de la glorieuse bataille de Rossbach, par la Prusse. En 1762, ce général incompetent est à nouveau battu,

cette fois par Ferdinand de Brunswick à Wilhelmsthal, ce qui amène Frédéric à écrire à Ferdinand : "Dieu bénisse Soubise ! Ô comme j'apprécie le choix de la Pompadour !". Mais loin d'être considéré comme en disgrâce, cet ami de la marquise de Pompadour fut nommé maréchal de France. La grande haine populaire contre la maîtresse du roi et ses favoris incompetents s'exprime dans de nombreuses chansons moqueuses chantées dans les rues de Paris. Les ballades satiriques des chanteurs de rue peuvent être comparées aux critiques pleines d'esprit des dessins humoristiques actuels:

En vain vous vous chargez, obligeante marquise,
De mettre en beaux draps blancs le général Soubise.
Vous ne pouvez lever à force de crédit
La tâche qu'a son nom imprime sa disgrâce.
Et quoique votre faveur fasse
En tout temps on dira qu'à présent on dit :
Que si Pompadour le blanchit,
Le roi de Prusse le repasse.

La marquise était bien consciente de la haine de la population contre Louis XV (qui, dans ses premières années sur le trône, était appelé Louis le Bien-Aimé), mais surtout contre elle en tant que principale responsable des scandales à la cour et de la misère des gens du peuple. Elle organisa donc sa propre police, et tous ceux qui la critiquaient de quelque manière que ce soit, ou même s'arrêtaient pour lire avec appréciation une affiche l'attaquant, étaient emprisonnés à la Bastille. Elle avait un arrangement avec le maître de poste par lequel toutes les lettres étaient secrètement ouvertes, et tous les passages inamicaux pour le roi ou sa favorite étaient copiés et lui étaient soumis. Elle s'est certainement battue pour sa position avec une énergie désespérée, ce qui a naturellement eu pour effet de rendre le roi plus ridicule et plus détesté à mesure que le "déluge" de Louis XV approchait. Une de ses remarques à Richelieu est très caractéristique ; après certaines victoires de Frédéric le Grand, Richelieu a fait remarquer que le souverain prussien pourrait peut-être même venir à Paris, ce à quoi elle a répondu : "Eh bien, alors je verrai un *roi* !" ⁶⁰ Le seul général français à s'être distingué pendant la guerre de Sept Ans était le Duc de Broglie. Il était né en 1718, descendant d'une ancienne et distinguée famille noble, d'origine italienne (Broglie). Il s'engagea dans l'armée alors qu'il n'était qu'un jeune garçon ; à quinze ans, il fut placé à la tête d'une compagnie de cavalerie. Sa conduite courageuse à la bataille de Guastalla en 1734, où le maréchal Coligny bat les Autrichiens, lui vaut d'être choisi pour annoncer cette victoire au roi. Au siège de Prague, il escalada les murs et s'empara d'une porte, par laquelle les troupes françaises sont entrées et ont pris la ville. D'autres succès en Bohême lui valent d'être promu au rang de brigadier en 1742. Il participe aux victoires de Saxe et de Lowendal dans les Flandres en 1746. Sous Soubise, il connaît la défaite par Frédéric à Rossbach, mais Broglie, à la tête de vingt bataillons et de dix-huit escadrons, conserva son

commandement intact et le conduisit à Hanovre, retraite célèbre à laquelle de Kalb prit part. En 1759, Broglie fut placé en commandement à Francfort, que Ferdinand de Brunswick a tenté de capturer avec une armée qui dépassait les forces de Broglie de 40 000 contre 28 000. Le général français disposa de ses forces avec une extrême habileté, en profitant pleinement du terrain autour de Bergen, un village situé sur une hauteur près de Francfort. Par un très habile mouvement de flanc, il a ensuite obligé l'ennemi à se retirer en désordre avec la perte de 8 000 hommes. C'est une victoire aussi glorieuse que précieuse qui vaut à de Broglie les plus grands honneurs, y compris celui de Prince héréditaire de l'Empire, décerné par Marie-Thérèse. IL y eut des célébrations spontanées à Paris. Les courtisans comparent Bergen aux plus grandes batailles de l'histoire, les poètes le glorifient, les ménagères l'acclament et les dames adoptent une coiffure "à la Bergen".⁶¹ Mais sa gloire en tant que Maréchal s'arrête brusquement lorsqu'il est remplacé comme commandant suprême par le favori de la Pompadour, Soubise, qui avait commandé lors de la peu glorieuse déroute de Rossbach. Au moment où la nouvelle de l'exil de Broglie dans ses domaines parvient à Paris, on joue le drame de Voltaire sur le roi sicilien du XIIe siècle, Tancrède, dont l'héroïne prononce les vers :

On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage ;

C'est le sort des héros d'être persécutés.

Le public applique ces paroles à Broglie et l'acclame triomphalement, obligeant l'actrice à répéter les répliques.⁶²

De Broglie a sa place dans l'histoire militaire pour avoir mis en œuvre les théories de Saxe sur la concentration par divisions.⁶³ Il a combiné deux brigades d'infanterie et une de cavalerie avec de l'artillerie dans une formation destinée à être autosuffisante dans les opérations locales, mais capable de se concentrer rapidement pour la bataille. La formation de de Broglie est le précurseur de la division moderne.

Lorsque la Révolution éclate en 1789, Louis XVI nomme de Broglie son commandant en chef, mais en raison de l'indécision du roi, les compétences de de Broglie ne peuvent le sauver. Le Maréchal s'exile alors et combat avec les loyalistes. En 1804, Napoléon lui envoie un message :⁶⁴ "Le vainqueur de Bergen ne doit pas hésiter à retourner dans son pays natal, qu'il a servi si glorieusement sous le gouvernement qui a élevé les statues de Turenne et de Condé", ce qui revient à placer de Broglie aux côtés des grands généraux de Louis XIV, lorsque la France était la grande puissance militaire.

Pendant toute la guerre de Sept Ans, de Kalb servit sous les ordres du duc de Broglie, dont le corps, en 1757, était sous le commandement du prince de Soubise⁶⁵, qui avait été nommé favori de Mme de Pompadour. Il toléra des conditions incroyables dans son armée ; la discipline était extrêmement laxiste ; même les officiers subalternes étaient accompagnés de leurs maîtresses

pendant les campagnes ; lors des "marches", les "dames" montaient dans des chariots, souvent en compagnie de leurs amants qui quittaient leur commandement pour passer le temps plus agréablement. En 1759, alors qu'il commandait une armée de 50 000 hommes, il y avait avec les troupes 12 000 chariots appartenant à des colporteurs et à des marchands ambulants. On pouvait y acheter tous les produits de luxe : soieries, parfums, ombrelles, poudre à cheveux, fards à joues et bien d'autres choses encore. Il y a régulièrement des théâtres pour les officiers, ainsi que de fréquentes soirées dansantes. L'énorme train de bagages ralentit les mouvements de l'armée, ce qui explique en grande partie les nombreuses défaites de Soubise. Bien que, comme nous l'avons dit plus haut, de Kalb ait participé à la déroute de Rossbach, son corps eut le mérite de protéger l'armée française d'un anéantissement total et de permettre aux survivants de prendre leurs quartiers d'hiver dans les environs de Francfort.

Dans cette armée vaincue, composée en grande partie d'Allemands combattant sur le sol allemand contre d'autres Allemands, il y avait naturellement de nombreux déserteurs. On dit que certains d'entre eux sont passés dans les forces victorieuses de Frédéric. Parmi les diverses propositions faites pour mettre un terme à ce mal, il en est une qui fut soumise au jugement de Kalb et qui jette une lumière très intéressante sur les conditions de l'armée française à cette époque. Il fut proposé de retirer le recrutement des mains des capitaines, de traiter tous les régiments allemands comme une unité, de centraliser le recrutement des soldats pour les 21 bataillons allemands, et d'ériger en un seul lieu - Landau - un dépôt commun pour tout le recrutement et l'équipement, au lieu de disperser les stations de recrutement dans tout le pays, ce qui permettrait d'obtenir des recrues moins chères et plus fiables, et faciliterait également le contrôle des soldats affectés aux différents régiments.

De Kalb⁶⁶ considère qu'une mesure aussi radicale est très peu pratique, surtout en pleine guerre. Il fait remarquer qu'elle offenserait les capitaines dans leur orgueil comme dans leurs droits reconnus, et qu'elle exposerait les régiments allemands à une désorganisation complète. Dans l'organisation de l'armée française, le capitaine est à la fois officier, courtier et homme d'affaires qui fournit au roi, pour un prix déterminé, un nombre déterminé de soldats. Il a naturellement intérêt à s'assurer les meilleures recrues, car si les désertions sont nombreuses, il s'endette ou est même obligé de se déclarer en faillite. La centralisation proposée pourrait rendre le recrutement moins coûteux, mais cette économie serait contrebalancée par la mauvaise qualité des recrues, puisque l'officier responsable de la compagnie n'aurait pas le même intérêt à s'assurer les meilleurs soldats qu'un capitaine de compagnie. Une autre faiblesse du plan était qu'il partait du principe que les régiments allemands, tous très conscients de leur origine locale particulière, en tant que Hessois, Bavares, Saxons, etc., ne seraient plus différenciés par des traditions, des droits et des coutumes différents, mais devraient tous se conformer à un modèle commun - une mesure qui irait à l'encontre

de la vigilance jalouse avec laquelle chaque commandement veillait à la préservation de ses "capitulations" spéciales (c'est-à-dire le contrat), la rendant ainsi peu pratique en tout temps et suicidaire en temps de guerre. Compte tenu de ces objections judicieuses, on n'a même pas essayé de procéder à un tel changement.

Dans la victoire du maréchal de Broglie à Bergen, le 3 avril 1759, de Kalb a joué un rôle. Le régiment Lowendal était posté dans le village et aida à repousser les assauts furieux des alliés. Lorsque, l'année suivante, le régiment de Lowendal fut dissous et réparti entre deux autres régiments allemands, le Duc de Broglie nomma de Kalb Aide-Maréchal général des logis à l'armée du Rhin supérieur, poste d'état-major qu'il occupa jusqu'à la fin de la guerre et qui le mit en contact quotidien avec le commandant en chef, le Maréchal de Broglie, et son frère le comte de Broglie. Dans une lettre écrite le 18 novembre 1761 au prince Xavier de Saxe, de Broglie exprime son enthousiasme pour de Kalb :⁶⁷ « Je vous envoie cette lettre par M. de Kalb, et je saisis cette occasion pour vous signaler ma plus parfaite satisfaction pour sa ferveur et sa manière de servir." Le 19 mai 1761, de Kalb est promu au grade de lieutenant-colonel. Les de Broglie ont permis son avancement parce qu'ils le **considèrent** excellent officier, sans doute très différent de l'officier français moyen qui passe le plus de temps possible loin de son commandement.

De Kalb participa aux mouvements de l'armée du Rhin supérieur qui était sous le commandement du duc de Broglie. Son efficacité et sa fiabilité lui valent l'estime et l'amitié de son commandant ainsi que du Comte de Broglie, qui est le subordonné de son frère. Cette intimité se poursuivra tout au long de la vie de Kalb, qui ne prendra jamais une mesure importante sans consulter les de Broglie. Lorsque Soubise, le favori de Mme de Pompadour, se vit confier le commandement de l'armée et que les de **Broglie** furent en disgrâce, de Kalb exprima son regret et son ressentiment pour cette injustice en des termes si énergiques qu'il s'attira l'inimitié de Soubise, qui tenta de faire démettre de Kalb de son poste et de l'affecter à un corps saxon au service de la France - ce qui aurait signifié qu'il serait réformé à la fin de la guerre sans pouvoir prétendre à une réadmission dans l'armée française. Cependant, les supérieurs immédiats de de Kalb, les généraux de Vogue et de Salles, s'interposent et déclarent les services efficaces de de Kalb indispensables. Peu de temps après, le prince de Soubise se retrouva dans une situation très difficile en raison de sa conduite incompétente à la bataille de Wilhelmsthal, et on n'entendit plus parler de la punition proposée pour de Kalb. Ce dernier se battit avec une telle distinction dans cette malheureuse bataille qu'il fut récompensé par l'Ordre du Mérite Militaire,⁶⁸ une décoration française créée en 1759 pour les protestants, l'Ordre de Saint-Louis étant attribué aux catholiques dans des cas similaires. Pourtant, de Kalb n'apprécie pas les promesses vides des hauts fonctionnaires concernant son avancement en grade. Une dizaine d'années plus tard, en août 1779, alors que de Kalb servait dans l'armée américaine, le comte de Broglie écrivit assez mollement qu'il avait recommandé

l'avancement de Kalb, mais que maintenant, ayant perdu le code de Kalb, il lui conseillait d'écrire directement au ministre de la guerre, le prince de Montbarey. De Kalb a suivi ce conseil, notant que le Prince avait favorisé son engagement dans les forces rebelles et lui avait fait croire qu'il serait nommé brigadier dans les forces royales en reconnaissance des risques et des épreuves qu'il aurait à subir. Il énumère en chapitre et envers les dangers qu'il avait rencontrés en tant que major général dans l'armée américaine. Puisque la France et les États-Unis sont devenus des alliés, les officiers français servant en Amérique doivent être reconnus par la Cour et traités en conséquence. Un si simple acte de justice, sans doute, était maintenant à la charge du ministre. Rien ne se passe.⁶⁹

A ce stade, il serait peut-être bon d'énumérer toute la carrière militaire de de Kalb : il commença son expérience militaire dans le corps de chasseurs de Fischer, devint sous-lieutenant dans le régiment de Lowendal le 1er septembre 1743 ; capitaine, aide-major, le 20 décembre 1747 ; major, le 10 juin 1756 ; et pendant les trois dernières années de la guerre de Sept Ans, assistant-quartier général ; lieutenant-colonel, 19 mai 1761 ; il est décoré de l'Ordre du mérite militaire, 1763 ; atteint le grade de brigadier dans les troupes coloniales françaises, 4 novembre 1776 ; est fait major général dans l'armée des Treize Colonies, 5 septembre 1777.

CHAPITRE IV

MARIAGE ET MISSION

Après la défaite du prince de Soubise à Wilhelmsthal, les Français établirent à nouveau leur quartier général à Francfort, où de Kalb resta en poste jusqu'à la fin de la guerre de Sept Ans. Aucune autre bataille n'eut lieu dans cette région, car un accord de paix était momentanément attendu ; il fut signé le 10 février 1763. Voltaire, comme d'habitude, fait un commentaire très pertinent : "La France a perdu plus d'argent et d'hommes par son *alliance avec l'Autriche* en six ans, que dans les *guerres contre l'Autriche* en 200 ans".

En 1760, le régiment de Lowendal a été dissous et divisé entre les régiments d'Anhalt et de La Mark. De Kalb, à l'époque alors major du régiment, dans une lettre au Prince de Montbarey, qualifie cet acte d'injustice envers le fils du célèbre maréchal contre toute l'équité et contraire aux termes exprès du contrat accordé à feu le général Lowendal. Bien sûr, de Kalb a perdu son commandement, mais son supérieur, le duc de Broglie, l'a nommé à un poste beaucoup plus élevé, celui de quartier-maître général adjoint. Il occupe ce poste à la grande satisfaction de de Broglie, mais malheureusement pour de Kalb, cette nomination prend fin à la fin de la guerre de Sept Ans.⁷⁰

Un geste prudent de la part de de Kalb, conforme à la coutume du XVIII^e siècle, fut l'achat en 1760 d'un poste de capitaine dans le régiment d'Anhalt, peu après la dissolution du régiment de Lowendal. Son nom figurait donc sur les listes du régiment d'Anhalt, même si de Kalb, en tant qu'intendant général, ne commandait pas la compagnie. Cet achat lui garantit une place dans l'armée française lorsque, à la signature de la paix, son poste d'intendant adjoint pendant la guerre est supprimé. Avec le grade de capitaine, il s'installe à Landau dans le Palatinat, qui était alors une forteresse française.⁷¹

Naturellement, il n'avait aucun désir de continuer dans ce rang subalterne. Il prit un congé de six mois pour faire avancer sa cause à Paris en demandant une nomination à un grade approprié dans un régiment étranger sous commandement français. Il se tourne alors vers des hommes influents qui connaissent ses états de service. Le duc de Choiseul, alors premier ministre, et le prince de Soubise, lui apportèrent leur soutien. Ses anciens commandants, en particulier les frères de Broglie, écrivaient des lettres de recommandation et promettaient de ne pas le perdre de vue. Mais c'est tout. Lorsqu'un poste de lieutenant-colonel dans le régiment de Nassau devint vacant, de Kalb postula mais le poste fut attribué à un favori du ministre. Le bruit court à l'époque que pour chacune des

trois armées françaises, quatre quartiers-maîtres adjoints doivent être créés. De Kalb se tourna vers le marquis de Castries, un officier très distingué qui avait participé aux mêmes campagnes que lui en 1762 et qui avait été, en tant qu'intendant général, son supérieur immédiat. Le marquis lui promet son soutien pour l'un des postes, mais finalement le projet tombe à l'eau, ce qui lui vaut une nouvelle déception.

Déçu par l'attente infructueuse à Paris, de Kalb décide de retourner en province à l'expiration de son congé en octobre 1763 et, faute de mieux, de prendre le commandement de sa compagnie. C'est alors qu'un heureux concours de circonstances le sauve de l'ennui de la vie de garnison en temps de paix : ses fiançailles et son mariage avec Anne Elisabeth Emilie van Robais.

Parmi les nombreuses connaissances que de Kalb fait pendant son séjour dans la capitale figure Peter van Robais, fabricant de tissus à la retraite. Il était le petit-fils d'un citoyen hollandais que Colbert avait incité à venir en France pour y établir une manufacture de draps ; son entreprise avait connu un tel succès que Louis XIV l'avait récompensé par un brevet de noblesse. L'entreprise fondée par le grand-père de Peter van Robais avait suffisamment prospéré au fil des ans pour que celui-ci puisse la céder au mari de sa fille aînée et vivre dans des conditions confortables avec sa femme et sa deuxième fille à Courbevoie, dans la banlieue de Paris. Il est probable que leur foi protestante commune les a probablement rapprochés. De Kalb se rendit fréquemment chez les van Robais et tomba amoureux de leur fille cadette. Ils se fiancèrent durant l'hiver 1763-64, et la cérémonie de mariage eut lieu le 10 avril 1764, dans l'église protestante de l'ambassade des Provinces-Unies auprès de la Cour de France, qui, à cette époque de persécution persistante des huguenots et des jansénistes, était la seule église protestante de Paris, la chapelle de la légation hollandaise. Bien que l'âge du marié soit de 43 ans et celui de la mariée de 16 ans, le mariage s'est avéré très heureux. Deux fils et une fille sont nés du couple : Frédéric, né en 1765, Anna Maria Caroline, née en 1767, et Elie, né en 1769. Contrairement aux mœurs dissolues de l'époque, de Kalb est un mari fidèle et un père attentionné, ainsi que sa femme tout aussi dévouée à son mari et à ses enfants. Quand on lit ses nombreuses et longues lettres à sa femme, dans lesquelles il s'adresse à elle comme "*ma chère bonne amie*" et termine par "*je t'embrasse*". Une affection profonde les liait durant leur union,. L'historien français Doniol appelle Mme de Kalb "*épouse visiblement très affectionnée et mère courageuse de trois enfants dont le souvenir ne quitte guère la pensée de leur père*".

En ce qui concerne les circonstances pécuniaires, la famille a également été très chanceuse. De Kalb a contribué à hauteur de 52.000 francs, tandis que sa femme a reçu, en plus d'un riche trousseau, 135.375 francs. Après la mort de ses parents et grands-parents en 1767, elle hérite de la propriété de Courbevoie et de 205 406 francs. D'autres richesses lui reviennent à la mort de quelques parents collatéraux en 1776 : 84.000 francs en argent ainsi que d'autres biens immobiliers. L'ensemble des biens du mari et de la femme devait s'élever à environ un demi-million de francs, que

Kapp estime à au moins 100 000 dollars. Dans ces circonstances, il est évident que de Kalb n'a pas cherché à servir dans des armées étrangères pour l'argent.

Jusqu'à l'âge de 43 ans, de Kalb n'a jamais eu de maison, ayant continuellement servi dans l'armée. Maintenant, il était tout à fait naturel qu'il **s'installe** avec sa femme dans le quartier de ses parents, en banlieue parisienne. Il abandonna sa compagnie et se retira en 1764 avec sa pension de lieutenant-colonel.⁷²

Mais tout comme l'Ulysse d'Homère, après vingt ans de guerre et d'aventures, selon Dante et Tennyson, pouvait se reposer inactif dans sa maison d'Ithaque, de Kalb pouvait s'installer dans le repos domestique après plus de vingt ans dans l'armée. Sa profession était celle de soldat, et il avait l'ambition de s'élever au sommet. S'il prenait le service étranger comme brigadier, il pourrait, après plusieurs campagnes, revenir en France et accéder à un poste de général dans l'armée française. Une telle opportunité semblait s'offrir à lui en 1764. La guerre de Sept Ans avait impliqué un pays aussi petit que le Portugal lorsqu'en 1762, une armée espagnole soutenue par des forces françaises avait organisé une invasion. Avec l'aide des Britanniques et de leurs alliés allemands, l'invasion a été repoussée, mais les Portugais craignaient de nouvelles attaques espagnoles et ont donc chargé le comte Guillaume de Schaumburg-Lippe, qui les avait servis avec distinction en 1762, de lever trois régiments pour le service portugais. De Kalb décide d'offrir ses services comme brigadier. Il consulta son vieux protecteur, le Comte de Broglie, qui approuva le plan et non seulement lui donna une lettre de recommandation cordiale, mais incita le général anglais, Robert Clerke, à écrire au Comte Lippe dans l'intérêt de de Kalb. Le Comte de Broglie recommanda également de Kalb. Ces trois lettres sont intéressantes car elles montrent l'attitude à l'égard du soldat professionnel à cette époque, la grande estime dans laquelle le Duc ainsi que le Comte de Broglie tenaient de Kalb, et l'hypothèse définitive parmi les militaires que la reprise de la guerre semblait être une certitude. En fait, la France et l'Angleterre se sont affrontées dix ans plus tard et de Kalb a acquis une grande gloire dans ce conflit, la guerre de la Révolution américaine.

*Duc (**Maréchal**) de Broglie* : Le Lieutenant-Colonel de Kalb est l'un des meilleurs et des plus efficaces officiers que je connaisse, aussi expert dans les détails du service que versé dans la science de la guerre. Dans la dernière guerre, je l'ai trouvé extrêmement utile et fiable et je peux le recommander sans réserve comme un excellent général.

Le Comte de Broglie (frère du Maréchal) : Le lieutenant-colonel de Kalb a fait avec moi toute la dernière guerre en qualité d'intendant général adjoint, et il mérite au plus haut degré votre protection. A ce que mon frère a écrit à son sujet, je ne peux qu'ajouter que de Kalb est un officier non moins intelligent et bien informé que courageux et infatigable. Je doute que vous puissiez trouver un homme plus approprié pour l'organisation et l'instruction de vos troupes.

Ce n'est ni le manque de moyens ni le désir de richesse qui incite le lieutenant-colonel de Kalb à chercher à servir à l'étranger. Sa situation est très bonne, mais il recherche une occupation agréable, son inactivité actuelle lui étant devenue insupportable.⁷³

Général Robert Clerke de Paris, 17 février 1765 : M. de Kalb remettra cette lettre à Votre Altesse. Il est allemand et protestant. Il a servi dans la dernière guerre comme quartier-maître adjoint sous le maréchal de Broglie qui a confiance en lui et l'estime beaucoup comme excellent officier ; mais il n'est pas en son pouvoir actuellement de le servir comme il le mérite. Il me paraît être un militaire raisonnable. L'argent n'est pas son but, et il a une fortune suffisante pour vivre à son aise. Son ambition est d'être fait officier général au Portugal, et le maréchal de Broglie aura peut-être le pouvoir de lui faire obtenir le même grade en France dans une autre guerre.

Je trouve ici que le comte d'Oyeras avait fait des propositions à Clasen qui ne les a pas acceptées et qui est mort peu après. J'ai reçu ici de grandes civilités tant du maréchal de Broglie que du comte et je serais heureux de leur montrer ma reconnaissance. M. de Kalb, qui n'a pas d'affaires en ce moment, pense que ce n'est pas la peine d'aller en Allemagne et de présenter ses respects à Votre Altesse. Il peut vous informer de beaucoup de choses sur l'implication française dans la guerre allemande. J'espère avoir le plaisir de vous voir cette année en Allemagne. J'ai un grand désir de vous présenter mes respects dans votre propre pays. Je suis respectueux et, le serviteur le plus obéissant de votre Altesse, R. Clerke⁷⁴

Au début du mois de mars 1765, de Kalb se rend à Bueckeburg, dans le nord-ouest de l'Allemagne, la résidence officielle du comte Lippe, pour se présenter au prince. L'accueil est des plus chaleureux et le Prince fait tout son possible pour inciter le gouvernement portugais à procéder à cette nomination. Mais après de longues négociations, la nécessité des troupes n'existait plus, les difficultés ayant été réglées pacifiquement, et l'affaire fut abandonnée. Il n'a pas été jugé étrange qu'un Allemand et protestant soit recommandé pour un poste dans l'armée du Portugal catholique par des généraux français, britanniques et allemands.

Il n'est peut-être pas inutile de mentionner ici que les revenus indépendants de de Kalb ont été remarqués par les contemporains, et parfois avec surprise qu'un homme de sa condition accepte de subir les épreuves et les souffrances qu'il a dû affronter pendant des années. En 1779, le baron von Steuben écrit : "**Kalb** et moi sommes les seuls généraux étrangers. Il a 30 000 livres par an et va bientôt partir." (La Fayette était en congé en France à l'époque).

De Kalb, en dépit de diverses déceptions, a continué à chercher des occasions d'obtenir de l'avancement et de la gloire. Il a gardé son nom auprès du premier ministre Choiseul et en 1767 l'occasion se présenta. Choiseul, bien que nommé grâce à l'influence de la Marquise de Pompadour, était un vrai patriote, très amer du traité humiliant de paix imposé à la France par les Britanniques victorieux en raison de l'ingérence de la Pompadour dans la politique et de l'indolence et de la débauche du roi. Sa politique étrangère est une revanche sur l'Angleterre. Il construit une puissante marine et fortifie de nombreux points sur la côte. Il ne prévoit pas une autre guerre en Europe, mais un affaiblissement de l'Angleterre par la libération de ses colonies. Bien sûr, les colonies d'Amérique du Nord étaient les plus importantes à cet égard, et les rapports de friction entre elles et la mère patrie intéressaient énormément Choiseul. Le Stamp act, imposé le 1er novembre 1765, en raison des violentes protestations des colons, fut abrogé le 1er mai 1766. Choiseul y voit une opportunité et décide d'organiser un état-major afin de favoriser discrètement l'insurrection. Tout cela devait, bien sûr, se faire dans le secret des Britanniques et du roi, qui aurait donné la moitié de son royaume pour ne pas être importuné par des discussions sur d'autres guerres.

Sur ordre du ministre, le greffier en chef du ministère de la guerre, M. Dubois, écrit à Kalb le 2 février 1767 comme suit :⁷⁵ "Je vais vous placer dans l'état-major des officiers qui vont faire une enquête sur les frontières sous les ordres de M. Bourcet, et quand je rendrai compte au Ministre, je lui ferai savoir que vous avez été proposé par cet officier général".

Choiseul envoie de Versailles des ordres précis à de Kalb le 20 avril 1767 : " Vous êtes informé que Sa Majesté vous a inscrit sur la liste des officiers qui doivent être employés cette année à l'inspection du pays. Vous visiterez la côte de Dunkerque à Calais, et vous prendrez votre quartier général dans la première de ces villes nommées. Vous y recevrez du payeur des forces cinq cents livres mensuelles pour la durée de vos services. Je compte recevoir des rapports précis sur l'exécution de votre mission."

Le 22 avril, de Kalb se rend à Versailles pour recevoir les dernières instructions de Choiseul. A sa grande surprise, il est informé par M. Dubois que sa destination a été modifiée, et que le secrétaire particulier du ministre, M. Appony, a reçu l'ordre de rédiger des instructions spéciales pour une mission secrète pour laquelle de Kalb doit être nommé. Il lui est donc conseillé de voir M. Appony avant le ministre. Le secrétaire lui lit alors les instructions rédigées sous la dictée de Choiseul, et lui remet une copie qui se lit comme suit :

1. M. de Kalb se rendra à Amsterdam, et y dirigera son attention particulière sur les rumeurs qui circulent au sujet des colonies anglaises ; si elles paraissent fondées, il fera immédiatement ses préparatifs pour un voyage en Amérique.

2. A son arrivée, il devra s'informer des intentions des habitants et s'efforcera de savoir s'ils ont besoin de bons ingénieurs et d'officiers d'artillerie, ou d'autres personnes, et s'il convient de leur en fournir.
3. Il devra s'informer de leurs possibilités d'intendance, des quantités de munitions et de provisions dont ils disposent.
4. Il prendra connaissance de la plus ou moins grande force de leur intention de se retirer du gouvernement anglais.
5. Il examinera leurs ressources en troupes, places fortifiées et forts, et cherchera à découvrir leur plan de révolte, et les chefs qui sont censés le diriger et le contrôler.
6. Une grande confiance est placée dans l'intelligence et l'adresse de M. de Kalb dans la poursuite d'une mission exigeant un degré peu commun de tact et de sagacité, et on attend de lui qu'il rende compte des progrès aussi souvent que possible.

De Kalb s'attendait par la lettre précédente à recevoir des instructions définitives concernant le projet d'une étude de la côte française concernant les défenses militaires. Son long service dans l'armée lui avait fourni une formation en ce sens, mais il ne se sentait absolument pas préparé à une mission politique de **cet** ordre. Il fait valoir diverses objections à sa désignation pour cette tâche, mais Dubois, sans argumenter, lui dit simplement : "Parlez-en au ministre."

Choiseul reçut de Kalb de façon amicale et écouta son exposé des difficultés et des dangers liés à une telle mission, ainsi que le sentiment de son inadéquation à cette entreprise. Finalement, Choiseul lui répond : "Ne refusez pas la mission que je vous confie. Je sais qu'elle est difficile et qu'elle exige beaucoup d'intelligence et de prudence. J'ai fixé mon choix sur vous après mûre réflexion, et vous ne manquerez pas de la mener à bien. Demandez-moi les moyens que vous jugerez nécessaires à l'exécution de mes ordres. Je les fournirai."⁷⁶

Compte tenu de la confiance du ministre et de ses vives sollicitations, de Kalb accepte la mission. Un délai généreux lui est accordé pour d'organiser ses affaires privées et de veiller à ce que tous les besoins de son voyage soient satisfaits. Déjà le 2 mai 1767, Choiseul lui envoya 1200 livres pour les frais de voyage et les paiements à effectuer dans le cadre de sa mission ; son passeport ; des lettres de recommandation aux ambassadeurs de France en Hollande et à Bruxelles ; avec instruction de faire passer toutes les dépêches par leurs mains, en joignant dans une seconde enveloppe toutes les lettres destinées spécialement au duc ; enfin, notification concernant le mode de ses paiements.

De Kalb part pour la Hollande au début du mois de juin, et visite toutes les villes côtières à la recherche d'informations sur les dissensions en Amérique. Le 18 juillet, il envoie son premier rapport, daté de La Haye.

Pour m'informer de tous les événements survenus dans les colonies américaines, j'ai visité tous les ports maritimes de la Hollande, sans être en mesure de tirer des conclusions

définitives sur l'état des affaires dans ce pays. Les Anglais prétendent que les hostilités sont entièrement terminées, en raison de l'abrogation de la loi sur les timbres et d'autres mesures odieuses, mais cela peut être dit pour dissimuler l'état *actuel* des choses. Il y a deux ou trois jours, j'ai conversé avec un Allemand qui s'est installé en Pennsylvanie depuis quinze ans et qui recrute actuellement des colons français. D'après lui, l'agitation est si loin d'être apaisée qu'il suffirait d'une provocation insignifiante pour pousser les mécontents à la révolte ouverte. L'assemblée provinciale, dit-il, a résolu de maintenir ses privilèges à n'importe quel prix ; et vingt mille hommes de troupe anglaise, largement dispersées dans le pays, pourraient difficilement faire face aux forces dont disposent les colons, qui sont au nombre de quatre cent mille miliciens, et qui pourraient facilement être augmentées. Les Allemands de cette province et des provinces voisines, poursuit mon informateur, indépendamment des nombreux Irlandais qui y vivent, peuvent à eux seuls lever soixante mille hommes, et les moyens ne manquent pas pour la défense des libertés du pays. Quant aux autres ressources nécessaires au succès de la guerre, cet homme n'a pu me donner aucun renseignement. En effet, je ne fais que répéter ses affirmations sans être convaincu de leur véracité.

J'attends donc vos ordres, Monseigneur, pour me rendre à Philadelphie ou en quelque autre point des colonies, et vous faire rapport sur tous les points indiqués dans ma lettre d'instructions. Il faut observer que les colonies anglaises, ou plutôt les compagnies mercantiles qui y ont de grands intérêts, continuent à solliciter des colons en Allemagne, en public et en secret, comme auparavant. J'ai vu à Rotterdam douze cents de ces émigrants, venant de Cologne par Maestricht et Herzogenbusch, car ils ont été coupés du Rhin, parce que le roi de Prusse leur a interdit le passage dans ses dominions. Ces gens ont été embarqués sur quatre navires, dont deux ont pris la mer, les autres n'attendant que les bagages.

Peu de temps après l'envoi de cette lettre, des nouvelles arrivèrent qui annonçaient le retrait du Stamp Act et d'autres concessions de la Grande-Bretagne, ce qui entraînait des sentiments plus pacifiques de la part des colons, et semblait donc supprimer, ou du moins reporter, leurs aspirations à l'indépendance. Dans une lettre du 11 août 1767, de Kalb dit au duc qu'à son avis, le calme ne durera pas longtemps, car les colons ne feront qu'attendre un moment plus favorable pour se libérer de l'Angleterre. Il considère qu'un nouveau séjour en Hollande est inutile, et demande de nouveaux ordres. S'il devait entreprendre le voyage en Amérique, et que le moment, vu le calme momentané, était indifférent à Choiseul, il préférerait attendre le printemps pour avoir devant lui des mois de temps favorable pour voyager et pour recueillir des informations.

Choiseul était constamment occupé par les plans d'une guerre de revanche sur l'Angleterre, de sorte que même si les hostilités en Amérique semblaient éloignées, il souhaitait néanmoins

connaître la situation dans les colonies, car en cas de guerre européenne, la France pourrait vouloir faire diversion outre-Atlantique. Il lui répond donc de Compiègne le 19 août 1767 :

Comme il est possible, et même probable, que ce calme ne soit pas de longue durée, la volonté de Sa Majesté est que vous fassiez immédiatement les préparatifs d'un voyage rapide en Amérique, afin de vous assurer par une inspection personnelle de l'état du pays, de ses ports, de ses navires et de ses forces, de ses ressources, de ses armes, de ses munitions de guerre et de ses provisions, bref, des moyens dont nous disposons, si nous envisageons, en cas de guerre avec l'Angleterre, à faire une diversion dans cette direction. Vous prendrez les plus grandes précautions pour m'envoyer votre rapport, et vous m'indiquerez, dès votre arrivée, où diriger les lettres que j'aurai l'occasion de vous écrire.

Conformément à cet ordre, de Kalb quitte La Haye pour Londres. Le 1er octobre 1767, il écrit à Choiseul :

Je suis arrivé ici après une traversée courte, mais houleuse. Le bateau de Falmouth à New York ne part pas, contrairement à ce qu'on a dit en Hollande, le premier mais le deuxième samedi de chaque mois, de sorte que je ne pouvais pas aller par cette ligne avant le 10 octobre. Je préfère donc prendre le navire marchand "Hercule", capitaine Hommet, qui part demain de Gravesend pour Philadelphie. Je vous rendrai compte dès que je pourrai le faire avec quelque sécurité. Ayez la bonté, Monseigneur, d'envoyer vos ordres et réponses dans le même (mon) code à Mme de Kalb ; elle me les transmettra en exécution des instructions déjà données et à donner. Il est à espérer que ces lettres seront moins susceptibles d'éveiller les soupçons et la curiosité des divers correspondants et agents dont je dois nécessairement me prévaloir des services. En conclusion, Monseigneur, je vous rappelle les promesses que vous avez bien voulu me faire à mon départ de France, en vous suppliant d'être un père et un protecteur pour ma femme et mes enfants, s'il devait être écrit dans le livre du destin que le voyage que j'entreprends doit me conduire directement à ma dernière demeure.

Ce fut presque le dernier voyage de sa vie, car la traversée sur le "Hercule" fut incroyablement longue et difficile. Colomb avait besoin pour son premier voyage vers le Nouveau Monde, du 3 août au 12 octobre, de soixante-dix jours. De Kalb appareilla le 4 octobre et arriva vers le 12 janvier, après cent jours de vents contraires et de tempête. Dans une lettre datée du 15 janvier 1768, il informe Choiseul qu'il est arrivé quelques jours auparavant et mentionne quelques détails du voyage. La nourriture se gâte et l'eau est très basse, de sorte que les passagers sont heureux de recevoir chaque semaine quatre livres de biscuit moisi et une bouteille d'eau puante par jour. Il s'abstient de décrire davantage le voyage, mais applaudit néanmoins le choix du navire marchand, car le bateau-paquet n'était pas encore arrivé à New York et on croyait généralement qu'il était perdu en mer. C'est sur cette remarque qu'il termine ses notes personnelles et se tourne vers les affaires de son entreprise.

En conclusion de ce chapitre, il peut être intéressant de citer quelques commentaires sur de Kalb par le publiciste Robert Walsh, qui a été consul général à Paris dans les années 1840, et qui a été le premier Américain à avoir un *salon* à Paris. Il est entré en contact avec des descendants de de Kalb, qui lui ont permis de consulter certains des documents familiaux. En tombant sur une copie des instructions de Choiseul au général, il a été tellement frappé par la *carte blanche* qu'il l'a portée à l'attention du Congrès avec le commentaire suivant :

Les papiers de famille comprennent une copie des instructions du gouvernement français au Baron de Kalb, lorsqu'avant notre rupture déclarée avec la mère patrie, en l'an 1767, il a été chargé de visiter la Hollande pour obtenir des informations concernant les rumeurs de désaffection américaine, et de se rendre dans les colonies en cas de constatation. Le langage des instructions que j'ai devant moi implique une confiance parfaite dans sa sagacité, sa probité, son jugement et ses talents généraux de connaissance. Une latitude considérable est laissée à sa discrétion et au choix de ses mesures. L'histoire nous apprend avec quelle compétence et quelle fidélité il s'est acquitté de sa mission politique. Ses rapports nous ont servi matériellement à déterminer la politique de la France.⁷⁷

CHAPITRE V

PREMIÈRE VISITE EN AMÉRIQUE

Etienne François, Duc de Choiseul, né en 1719, fit une brillante carrière dans l'armée, atteignant le grade de lieutenant-colonel. Il épousa une femme riche et, fort de ses compétences, se tourna vers la diplomatie. Il était le favori de la marquise de Pompadour, et en tant que courtisan habile et rusé, il la garda comme alliée jusqu'à la fin de sa vie. Son premier poste diplomatique fut celui d'ambassadeur à Rome, où il plut au pape par la grâce de ses conversations. Il incita le pape à nommer cardinal le comte de Bemis, autre favori de la Pompadour, qui était alors ministre des Affaires étrangères. Transféré à Vienne en 1756, Choiseul contribue à faire passer la politique française du statut d'ennemi juré de l'Autriche à celui d'allié, ce qui, bien sûr, plaît beaucoup à Mme de Pompadour, qui est ravie de recevoir une lettre de l'impératrice Marie-Thérèse l'appelant "chère cousine". En conséquence, il devient en 1758 ministre des affaires étrangères, fonction dans laquelle il doit signer sous la dictée des Britanniques l'amer traité de paix de Paris en 1763, concluant la guerre de Sept Ans. Avec une volonté farouche de se venger, il renforce l'armée et crée une nouvelle marine. À un moment donné, répondant à un souhait exprimé par la marquise, il écarte de la cour un de ses propres parents qui a eu une liaison avec le roi. Il obtient la Corse pour les Français et expulse les Jésuites de France. Poursuivant la politique d'amitié avec l'Autriche, il arrange le mariage de Marie-Antoinette avec le Dauphin, futur Louis XVI. Choiseul est considéré comme l'un des grands hommes d'État français.

Après la mort de Mme de Pompadour en 1764, le roi a eu une succession de maîtresses, de plus en plus dissipées et blasées. C'est alors qu'entre en scène une autre femme remarquable, la Comtesse du Barry. Née en 1746 à Vaucouleurs, elle est l'enfant illégitime d'une cuisinière, Anne Becu, et d'un père dont l'identité n'a jamais été déterminée. Sans se soucier de la moralité de sa vie, Anne Becu offre à sa petite Jeanne un frère cadet, lui aussi illégitime. Trouvant difficile de faire vivre une famille de trois personnes dans la petite ville de province, elle déménage à Paris, où elle trouve une place de cuisinière dans la maison d'une célèbre demi-mondaine, maîtresse d'un riche entrepreneur de l'armée, Billard Dumonceau. Jeanne grandit ainsi parmi des domestiques qui chouchoutent la petite fille à la beauté remarquable. M. Dumonceau est lui aussi frappé par le charme de l'enfant et s'empresse de payer son éducation dans une école religieuse, qu'elle fréquente

jusqu'à l'âge de quinze ans. Elle trouve alors un emploi dans une boutique de vêtements où sa bonne mine et son tempérament gai attirent Jean, comte du Barry, surnommé le "Roué". Ce noble autrefois fortuné méritait certainement ce titre, son occupation étant de trouver des filles séduisantes pour de riches mécènes. Sa plus grande ambition était le coup extrêmement gratifiant de faire d'une de ses femmes la maîtresse officielle du roi. Pendant quatre ans, Jeanne Becu vit avec le Comte du Barry, sous le nom de Comtesse du Barry, et ne s'oppose pas à être prêtée par son protecteur, ce qui lui vaut le nom de "vache à lait du Barry". Dans la maison de du Barry, on faisait preuve d'une grande hospitalité, et les hommes de noblesse et de lettres la fréquentaient. La du Barry y apprit les mœurs du monde, de sorte qu'avec son grand naturel elle se trouvait à l'aise en toute compagnie. Lorsque le moment sembla venu, le Comte du Barry décida de donner cette belle et vive fille au roi, plan dans lequel il fut aidé par le valet de Louis, Lebel, et le duc de Richelieu. Le roi fut très satisfait de cette jeune femme gaie de vingt-trois ans, dont les rires joyeux dissipaient l'ennui et la morosité morbide du malheureux monarque. Lorsqu'on lui demanda quel était le secret qui l'attirait vers la fille d'un cuisinier, Louis répondit : " Seulement le secret de me faire oublier que je vais bientôt avoir soixante ans. "

Le roi décide de présenter Jeanne à la cour comme sa maîtresse officielle, même si diverses difficultés s'y opposent. D'une part, elle doit avoir un nom de noblesse. Jean du Barry a un titre authentique, mais malheureusement il est marié, bien qu'il n'ait pas vu sa femme depuis des années. La peine pour bigamie en France à l'époque était la pendaison ! Il avait cependant un frère, célibataire et officier de marine à la retraite vivant en province, qui fut persuadé, moyennant le paiement d'une forte somme d'argent, de venir à Paris et de se soumettre au rituel du mariage de l'église catholique, retournant immédiatement après dans sa maison de province, où, avec ses richesses nouvellement acquises, il jouait au grand seigneur. Une fois les formalités accomplies, la belle Mme du Barry est cérémonieusement présentée à la cour le 25 janvier 1769, comme la maîtresse officielle du roi. La société de la cour, à qui le passé de cette compagne des débauches du roi était bien connu, fut grandement choquée.

La fille du cuisinier, entre-temps, était devenue une personne d'une grande élégance, avec des sourcils noirs frappants, des cheveux en boucles naturelles, un nez aquilin, de grands yeux gardés mi-clos, un teint rose pâle, et semblant posséder en tout point un naturel gai. Pour le roi, elle était une grande nouveauté. La prostitution, a dit un Français tolérant, est un métier comme un autre, et la du Barry y avait fait son apprentissage. Elle parvint à éveiller à nouveau chez le vieux roué une passion juvénile. De plus, le roi avait toujours été traité par ses maîtresses avec beaucoup de respect, mais cette jeune femme le traitait comme un valet et l'appelait "la France". Louis était profondément amoureux de cette fille frivole, jamais le moins du monde méchante ou politique - bien qu'elle ait usé de son influence pour se défendre contre les attaques du parti de Choiseul. C'est elle que le roi

appelle dans son agonie sur son lit de mort en 1774. Il prit même des mesures pour sa sécurité après sa mort.

Mais Choiseul est choqué. Il trouvait que c'était aller trop loin ; une ancienne prostituée dans la position tenue avec tant de distinction par Mme de Pompadour. Il y avait eu beaucoup de femmes dans le Parc des Cerfs, mais tout cela avait été fait en secret. Sentant que lui, le grand ministre, avait suffisamment d'influence pour chasser cette personne scandaleuse de la cour, il réprimanda le roi pour son choix ignoble, et le fit rougir. Mais ici, le ministre tout-puissant avait sous-estimé le pouvoir d'une femme. Le 24 décembre 1770, il reçoit une lettre du roi qui le démet de ses fonctions et l'exile dans son domaine.⁷⁸

Choiseul, en quatorze ans de ministère, avait fait de grandes choses pour la France, et avait prévu d'en faire encore plus. Ce que cet homme d'État de 1767 espérait et attendait, c'était une guerre de revanche contre l'Angleterre, avec un esprit révolutionnaire dans les colonies américaines qui permettrait à la France de frapper son ennemi traditionnel en créant une diversion outre-Atlantique. Afin d'obtenir des informations précises, il s'adresse à un homme d'expérience et de jugement qui doit enquêter personnellement sur la situation générale en Amérique, ses ports, ses navires, ses troupes et ses armes, ses munitions, ses provisions - bref, tout ce sur quoi un dirigeant français pourrait compter s'il décidait d'attaquer les Britanniques dans les colonies nord-américaines. Il voulait également être informé sur la personnalité des chefs potentiels qui pourraient coopérer avec les forces françaises, et bien sûr sur le nombre et la position des troupes britanniques en Amérique. Cette mission très délicate et de haute responsabilité, il l'offre à de Kalb.

Choiseul choisit de Kalb comme l'homme idéal pour cette mission. Il était connu pour son zèle et ses compétences. Il parlait à la fois l'anglais et l'allemand ; il devait donc voyager en tant que colonel allemand pour affaires dans les colonies américaines. Comme l'armée de Frédéric le Grand faisait l'admiration des militaires britanniques, les officiers anglais en Amérique recevraient volontiers un tel émissaire et n'auraient aucun secret pour lui. Il en serait de même pour les citoyens américains d'origine anglaise ou allemande. Il en serait tout autrement si un Français de souche entreprenait la mission - les officiers britanniques le considéreraient comme un ennemi, tandis que l'Américain moyen détesterait les Français et ne les considérerait comme aptes qu'au métier de tailleur ou de barbier. De plus, la croyance fondamentale veut qu'un Anglais - ou un Américain - puisse battre trois Français. Leur immoralité est notoire, leur politesse n'est qu'hypocrisie.

De Kalb débarque à Philadelphie le 12 janvier 1768. C'était l'époque d'une grande excitation au sujet du Stamp Act et de son abrogation, du Quartering Act et d'autres causes de violentes frictions entre les colonies et le gouvernement de Londres. De Kalb n'a pas eu besoin de beaucoup de temps pour se remettre de l'expérience épouvantable d'un voyage de cent jours dans un voilier battu par les vents.⁷⁹ En fait, dès le 15 janvier 1768, il envoie son premier rapport à Choiseul. Il est

naturellement partial à l'égard de l'Angleterre qui a vaincu et humilié la France, et l'a dépouillée de ses possessions coloniales ; cependant, les rapports de Kalb témoignent, du début à la fin, d'une grande sympathie pour les colons. Il est d'accord avec le principe "pas de taxation sans représentation" et admire le courage des colons qui défendent leurs droits. Contrairement à ce qu'il avait entendu en Hollande, l'Angleterre n'a pas abrogé volontairement le Stamp Act, mais a été forcée de le faire par le refus de toutes les colonies, **individuellement**, d'acquiescer à la mesure, avec la même unanimité que si elles avaient délibéré conjointement sur leur ligne d'action. Ainsi, malgré les rapports des Britanniques, la question était loin d'être réglée.

Les plus violentes des assemblées provinciales sont celles de Boston et de Philadelphie, où les commissaires du nouvel impôt ont été menacés physiquement. Boston a promptement renoncé à toute relation commerciale avec Londres, refuse d'importer d'autres marchandises et exprime sa détermination à se contenter des produits et des tissus domestiques du pays. Les femmes ont décidé de se passer du thé et du sucre importés. Depuis la promulgation de la loi, elles s'activent avec leurs rouets pour pouvoir boycotter les draps anglais ; elles se passeront de soies et autres articles de luxe jusqu'à ce que leur pays soit capable de les produire.

De Kalb a également déclaré qu'il était difficile de prévoir l'issue, mais son bon sens lui disait que les hommes raisonnables résoudraient le problème :

Tout dépend de la politique de la Cour, qui promet d'être conciliante, car l'avantage que retire le peuple britannique de ses liens avec les colonies est trop grand pour permettre au gouvernement de s'abstenir de tout effort pour préserver cette inestimable réserve de produits bruts et ce marché des plus profitables pour ses produits manufacturés.

Avec une certaine satisfaction, il rend compte de l'inconfort des représentants du gouvernement anglais :

Pendant les dernières manifestations, les troupes ont traité les habitants avec beaucoup plus de circonspection qu'auparavant, tandis que les commandants ont eu le plus grand soin d'éviter toute cause d'irritation. Le général commandant, qui a le pouvoir de convoquer les domaines de chaque province, de les présider, et de réprimer toutes les tentatives d'atteinte à l'autorité des lois, feint d'ignorer tous les libelles et satires qui ont paru dans le public, quoique les noms de leurs auteurs soient sur toutes les langues.

En ce qui concerne le projet et l'espoir de Choiseul, de Kalb parle avec une grande franchise, sans la suavité d'un courtisan. L'éloignement des populations américaines du centre du gouvernement les rend libres et entreprenant, au fond, ils ne sont guère enclins à se libérer de la suprématie anglaise avec l'aide de puissances étrangères. Une telle alliance leur paraîtrait dangereuse pour leurs libertés.

De Kalb écrit que ses plans sont de faire une tournée à travers toutes les colonies et d'engager des correspondants à tous les points importants, afin d'être, à son retour en France, en contact permanent avec les événements en Amérique. Il demande à Choiseul d'envoyer toutes les directives qu'il pourrait avoir à Mme de Kalb, qui sera tenue informée à tout moment de la manière dont son courrier doit être adressé. Le fait qu'elle ait été choisie par de Kalb pour prendre ces dispositions importantes jette une lumière agréable sur leur relation.

La correspondance officielle devait être envoyée en code,⁸⁰ qui, d'ailleurs, était très simple. Lui et son correspondant disposaient chacun de dictionnaires français-anglais identiques. Chaque mot était désigné par trois chiffres arabes, dont le premier désignait le numéro de la page, le second celui de la ligne, et le troisième le mot particulier. Les noms de pays, peu susceptibles de figurer dans un dictionnaire, étaient désignés par une lettre : ainsi A était la France, FF la Pennsylvanie, etc.

Cinq jours après son premier rapport, de Kalb écrit à nouveau, le 20 janvier 1768. Il est très troublé par la nouvelle de sa femme que ses lettres de Hollande et de Londres ont été ouvertes avant d'arriver à Choiseul. Il craint que la même chose n'arrive à ses lettres d'Amérique ; en fait, il est probable qu'elles ne parviennent pas du tout au ministre, ou seulement après avoir été lues à Downing Street. Cela signifierait qu'il serait coupé de toutes les nouvelles et directives, ce qui le mettrait en grand danger. Il demande donc l'autorisation d'écourter son tour d'observation et de rentrer en France à la fin du mois d'avril, après avoir pris des dispositions avec des correspondants qui continueront à le tenir informé de l'évolution de la situation.

Pendant ce temps, il continue à faire des rapports de Philadelphie. Le gouvernement anglais a abrogé le Stamp Act, mais seulement après avoir découvert qu'il ne pouvait être appliqué ; il a maintenant taxé le thé, le papier et le verre que les colons importent de la mère patrie - une façon détournée d'augmenter les revenus en changeant de nom. Il est contraire aux droits des sujets de la couronne d'être taxés sans leur consentement. De toute évidence, de Kalb est très attaché à la cause américaine, car il continue : "L'Angleterre devrait se contenter des profits qu'elle tire de la vente à prix fort de marchandises sans valeur et de l'achat de produits de première nécessité pour une chanson." Le rapport se poursuit dans un style similaire à celui du récit de la Déclaration d'indépendance sur les actes tyranniques du roi George : Les Américains étaient empêchés de travailler dans leurs mines ; la fabrication du fer était interdite par la loi dès que le produit devenait presque égal à celui de l'Angleterre ; la même répression était étendue aux autres branches de l'industrie ; les colonies étaient privées de leur commerce avec les colonies espagnoles ; on les encomrait de troupes, non pas dans un but défensif, mais dans un but d'asservissement ; les frais de construction des casernes étaient imposés aux provinces, auxquelles on interdisait d'augmenter leurs émissions de papier-monnaie, tandis que presque tout l'or et tout l'argent étaient envoyés de l'autre

côté de l'océan, ce qui causait presque journallement des faillites d'entreprises et des détresses consécutives.

Mais de Kalb, en bon observateur critique, ajoute : "A mon avis, la diminution de la monnaie est réelle, mais il y a des raisons de supposer qu'elle est thésaurisée en raison de la difficulté des affaires. Je ne peux croire les déclarations faites sur les sommes exportées en Angleterre ; on prétend que l'article du thé seul a rapporté trois cent mille livres. Dès que je pourrai me faire une idée de cette affaire, j'en ferai un rapport."

De Kalb voit clairement l'issue du cours actuel, s'il est poursuivi : "Si le pays s'en tient à sa détermination de ne pas importer de marchandises d'Angleterre, le commerce et le crédit de la mère patrie doivent inévitablement tomber ; ses manufactures doivent échouer, et ses ouvriers être privés de leurs moyens de subsistance. Et si la cour entreprend de remédier à ce mal en imposant des taxes supplémentaires ou en interdisant la création de nouvelles manufactures (coloniales), la sédition suivra, et la rupture sera irrémédiable."

De Kalb passa une quinzaine de jours à Philadelphie, au cours desquels il se fit une idée de l'état d'esprit des colons, et s'arrangea pour que des correspondants l'informent, et par son intermédiaire Choiseul, des développements en Amérique. L'un des hommes qu'il rencontra là-bas, avec lequel il noua une amitié durable, était le Dr Frederick Phile, un médecin d'origine allemande. Ce nom, souvent orthographié Phyle, est de toute évidence une américanisation de l'allemand Pfeil (flèche). Comme le docteur se signait lui-même "Phile", c'est cette forme qui est utilisée ici.⁸¹

Le Dr Phile avait épousé une Américaine, Betsy Parish, dont la sœur Patience était la femme de Charles Marshall, fils de Christopher Marshall, le célèbre diariste et patriote révolutionnaire, qui était à l'origine un quaker, mais qui fut exclu de la société en raison de ses positions politiques. Après s'être retiré des affaires - la plus grande pharmacie de Philadelphie - il se consacra à la cause de l'indépendance. Il assistait presque quotidiennement aux réunions du "Committee on Council and Safety" qui se tenaient au Philosophical Hall. John Adams parle de lui comme d'un "vieux gentleman facétieux, un excellent Whig". Il est élu le 17 mars 1775, "directeur d'une entreprise mise sur pied pour la fabrication de laines, de linges et de coton." Il note dans son journal le jour de Noël, 1777 : "Aucune compagnie n'a dîné avec nous aujourd'hui, sauf le Dr Phile, un membre de notre famille permanente. Nous avons eu une bonne dinde rôtie, du pudding nature et des tartes à la farlouche."

Pendant une douzaine d'années, le Dr Phile a occupé le poste d'officier de marine de Philadelphie. Il a également été élu membre du Tammany Hall, une société encore florissante à New York, qui a connu un début inhabituel et intéressant à cette époque. Les Américains fidèles à George III avaient l'habitude d'organiser une fête annuelle le jour de la Saint-Georges ou de la Saint-David.⁸² Ceux qui n'aimaient pas le souverain anglais ont décidé qu'ils devaient aussi avoir une célébration et organiser une sorte d'événement patriotique. Ils choisissent comme patron Tammany, un chef indien

réputé pour sa sagesse. Avec un certain amusement, ils en firent un saint - St. Tammany, saint patron de l'Amérique républicaine, avec le 1er mai comme fête. "Ce jour-là, de nombreuses sociétés d'électeurs marchaient ensemble en procession vers un bel endroit rural qu'ils appelaient "le wigwam", où, après une longue conversation, ou un discours indien, et après avoir fumé le calumet de la paix et de l'amitié, ils passaient la journée dans la fête et l'allégresse."

On rapporte que le Dr Phile et Charles Marshall sont restés debout jusqu'à minuit pour célébrer la capitulation de Burgoyne, et que lorsque les Britanniques ont occupé Philadelphie, les deux hommes et leurs familles se sont installés à Lancaster. Ils illustrent le type d'Américains que de Kalb a rencontrés et engagés comme correspondants au cours de sa première visite en Amérique.

À deux reprises, peu après son arrivée à Philadelphie au cours de l'été 1777, et après l'hiver à Valley Forge, de Kalb a été un patient du Dr Phile, qui lui a prodigué des soins médicaux attentifs, lui sauvant même la vie à deux reprises.

Pour donner une idée de l'amitié étroite qui s'est développée entre de Kalb et Phile, il sera utile de citer ici une lettre écrite par le Docteur à Mme de Kalb (certes datée d'une décennie plus tard que la rencontre des deux hommes, lors du second séjour de Kalb en Amérique). Il y a une grande estime et une chaleur cordiale dans cette relation, ainsi qu'un partage d'opinions politiques patriotiques américaines. La lettre est datée de Philadelphie, le 29 novembre 1778.⁸³

Très estimée Chère Madame :

Je suis mandaté par mon bon et digne ami le Baron (car il est lui-même actuellement stationné à Fishkill, à environ 200 miles de cette ville), de vous écrire au sujet de quelques roches et plantes que j'envoie par cette occasion. Son Excellence Monsieur Gérard, ambassadeur de France aux Etats-Unis a eu la gentillesse de les envoyer avec sa collection pour Sa Majesté Très Chrétienne ; il a également donné l'ordre à son correspondant à Paris de vous remettre la part du Général de Kalb, ce qu'il aura soin, je l'espère, d'exécuter. J'ai donc joint le nom et l'adresse du correspondant de l'ambassadeur, auquel vous voudrez bien vous adresser pour les obtenir. J'ai également joint une facture de tous les articles qui ont été envoyés. J'espère qu'ils vous parviendront sains et saufs, car le général en est très inquiet. J'ai le plaisir de vous informer que le Général est en très bonne santé. Je m'attends quotidiennement à le voir à Philadelphie. Il m'a promis de vivre avec moi cet hiver, et vous pouvez compter, Madame, que je prendrai bien soin de lui. J'ai souvent regretté la grande distance qui sépare nos familles, car aucun plaisir ne serait plus grand pour moi que celui de les voir se connaître et nouer une intimité. Cependant, ce n'est pas à nous, pauvres mortels, d'avoir tous les plaisirs que nous souhaitons dans ce monde, sinon nous pourrions oublier qu'il en existe un autre.

J'espère que cette lettre vous trouvera, vous et vos chers enfants, en parfaite santé et que celle-ci, je prie Dieu, se poursuivra jusqu'à ce que vous ayez le bonheur d'embrasser votre très digne et affectueux mari, et mon très cher ami. Veuillez présenter une demi-douzaine de baisers pour moi à votre charmante fille, et mes meilleurs respects à vos deux fils. Mme Phile et sa fille désirent qu'on se souvienne de vous avec beaucoup d'estime. Je suis, chère Madame, avec le plus grand respect, votre très humble serviteur et ami, Fred. Phile.

Sans doute les opinions de ces anciens quakers devenus whigs influencèrent-elles les rapports de de Kalb à Choiseul.

Le 25 janvier 1768, de Kalb part pour New York, porteur de recommandations auprès de quelques patriotes. Sa forte constitution avait survécu à la traversée de l'Atlantique, incroyablement longue et **ardue**, mais sur le chemin de Philadelphie à New York, il rencontra une épreuve encore plus sévère. Il avait quitté Philadelphie avec trois compagnons de voyage, atteignant Princeton trois jours plus tard après avoir traversé avec une difficulté considérable les rivières Delaware et Raritan. Enfin, le 28 janvier, ils approchèrent de la côte du New Jersey, en face de Staten Island, qu'il espérait atteindre en ferry. Il était sept heures du soir, le temps était très froid et le sol était couvert de neige. Néanmoins, le propriétaire du "Blazing Star Inn", situé à proximité du ferry, et le passeur, considéraient que la traversée de la rivière n'était pas du tout dangereuse, car il y avait très peu de glace dans l'eau et un vent favorable soufflait. Entre-temps, un autre passager s'était joint aux quatre premiers, ce qui, avec quatre rameurs, faisait neuf hommes pour la traversée. En outre, il y avait quatre chevaux. Au moment où le bac atteignait le milieu du courant, le vent s'est soudainement transformé en une violente bourrasque et a poussé le bateau sans défense vers une petite île située à environ un demi-mille du bac. On n'eut le temps que d'abattre les mâts, car le coup de vent ne permettait pas d'affaler les voiles ; cela évita au moins au bateau de chavirer. Les rameurs étant incapables de diriger le bateau, les vagues le poussèrent sur un banc de boue à une distance considérable du rivage, où il coula avec les chevaux et les bagages. Tous les passagers ont réussi à atteindre l'île en nageant ou en pataugeant jusqu'aux hanches dans la boue et les blocs de glace. Sur toute l'île, il n'y avait aucune maison, aucun arbre, rien pour se protéger du vent violent, tandis que le sol était recouvert de deux pieds de neige. D'un commun accord, les voyageurs ont appelé à l'aide à pleins poumons, mais en vain, car le vent soufflait de la côte directement contre eux. Leurs vêtements étaient gelés et leurs bottes étaient remplies d'eau. Ils renoncèrent à avancer dans l'île, car ils se heurtèrent à d'épaisses pousses de roseaux recouverts de neige gelée qui leur fouettait au visage. Il était maintenant neuf heures du soir. La seule chose à faire était de s'entasser le plus possible et de lutter contre le sommeil par un mouvement constant.

Vers onze heures, un jeune marin vaincu par une longue agonie tomba dans la neige ; ses compagnons le soulevèrent et le maintinrent debout pendant quelques minutes, mais en vain, car il était déjà mort. Vers deux heures du matin, l'un des passagers, qui avait tout le temps encouragé les autres à garder le moral, roula dans la neige, sans vie. Au vu de ces deux décès, les autres ont renouvelé leurs efforts pour rester en mouvement, mais ils avaient encore sept heures à souffrir.

À neuf heures du matin, ils ont été observés depuis la rive et secourus. Les survivants et les cadavres furent entassés sur des traîneaux et amenés au domicile d'un certain M. Mersereau. De Kalb se baigna les mains, les pieds et les jambes dans l'eau glacée (sa lettre à Choiseul dit pendant une heure) ; puis il prit un peu de nourriture et dormit sans bouger pendant douze heures. Lorsqu'un médecin arriva, après avoir entendu parler de l'intervention de Kalb, il ne prit pas la peine de le regarder, car il était certain que l'homme devait être mort après sa "sotte thérapie".

Les autres, en entrant dans la maison, se sont attroupés autour d'un grand feu, aggravant ainsi les dégâts causés par le gel. Ils restèrent là, les yeux fixes et hagards, la bouche entrouverte, le visage bleu verdâtre, totalement indifférents à leur sort. Au bout de deux jours, la gangrène s'est installée et certains ont perdu des orteils, des oreilles et même une jambe.

Grâce à son autodiscipline et à sa forte constitution, de Kalb ne souffre que de légères gelures au gros orteil et à la main droite, et peut poursuivre son voyage le 31 janvier. Il avait perdu tous ses bagages, dont une centaine de louis d'or et la clé de son code secret. "Je me serais trouvé dans un grand embarras, écrit-il à sa femme, si un ami que j'ai trouvé ici ne m'avait offert l'argent dont j'avais besoin, étant entendu que je lui enverrais la même somme à mon retour en Europe. Malgré cette perte, je ne saurais être trop reconnaissant à la Providence de m'avoir permis d'échapper à ce désastre avec si peu de dommages." On ne sait pas qui était l'ami de New York - mais probablement quelqu'un recommandé par le Dr Phile ou M. Marshall.

Naturellement, de Kalb avait des problèmes personnels à régler, mais il avait un autre rapport prêt pour Choiseul le 25 février 1768. Il continue à utiliser son code, ayant par chance trouvé une copie du même dictionnaire à New York.⁸⁴ Même s'il savait que Choiseul était en possession de nouvelles concernant les conditions en Angleterre, il rapporta avec une satisfaction évidente les rumeurs selon lesquelles le boycott de plus en plus pratiqué par les colons se faisait sentir chez les marchands londoniens, et que les salaires étaient en baisse.

Puis de Kalb aborde la question cruciale, celle de la fiscalité, qu'il a manifestement étudiée avec intelligence, tant du point de vue britannique que du point de vue américain :

L'assemblée de Boston vient de décider de faire une remontrance à la cour contre l'impôt, comme le montrent les documents anglais ci-joints, que je joins dans l'original, afin de susciter moins de soupçons au cas où la lettre serait interceptée. Le mécontentement à l'égard de l'impôt provient de leur aversion à être taxé par le

parlement, plutôt que par des représentants de leurs propres provinces. Il me semble que la Cour de St. James se trompe sur ses propres intérêts. Si le Roi demandait aux colons des sommes beaucoup plus importantes que le produit des impositions en litige, il les accorderait sans aucune objection, à condition que les colons soient laissés libres de s'imposer eux-mêmes, et en tant que sujets libres de donner leur argent de leur propre consentement. Pendant la dernière guerre, ils ont payé des sommes énormes, plus importantes que celles que le roi exigeait, parce qu'il s'est adressé à leurs assemblées avec les mêmes formalités qu'il observait pour demander des subsides au Parlement. On s'étonne que la cour ait écarté cette méthode avantageuse, et que le peuple de Grande-Bretagne soit prêt à ne pas respecter une politique fondamentale du royaume en taxant ses concitoyens des colonies sans leur consentement, alors qu'eux même ne se soumettent à la même procédure qu'avec l'aval des représentants à la Chambre des communes.

La façon dont de Kalb a compris la situation est illustrée par une prophétie qu'il a faite après six semaines en Amérique :

Tous les gens ici sont imprégnés d'un tel esprit d'indépendance et même de liberté, que si toutes les provinces peuvent être réunies sous une représentation commune, un État indépendant verra certainement le jour avec le temps.

De Kalb s'est constamment occupé de ce qui était peut-être la partie la plus difficile de sa mission :

A mon retour en France, je rapporterai la liste exacte de la marine anglaise et de la marine marchande, ainsi qu'un résumé de l'ensemble des forces de l'Angleterre par terre et par mer. Je suis sur le point de partir pour Boston et Halifax ; mon navire lève l'ancre.

A Boston, il procède au rapport à Choiseul le 2 mars 1768.

Je rencontre ici à Boston les mêmes sentiments que dans les provinces déjà visitées, mais exprimés avec plus de violence et d'acrimonie. Les quatre provinces qui composent la Nouvelle-Angleterre, Massachusetts, Connecticut, Rhode Island et New Hampshire, paraissent plus solidement unies entre elles, par suite de la communauté de leurs intérêts, que les autres colonies. Le Massachusetts en particulier, le plus riche et le plus peuplé, donne l'impulsion et le signal de l'indépendance aux autres colonies. Malgré cet esprit relatif, cependant, tous, depuis les dirigeants jusqu'au plus humble citoyen, semblent être imprégnés d'un amour sincère pour la mère patrie. Les habitants de cette province sont presque exclusivement des Anglais ou de souche anglaise, et les libertés dont ils jouissent depuis si longtemps n'ont fait qu'accroître l'orgueil et la présomption propres à ce peuple.

Quant au vœu pieux de Choiseul :

Toutes ces circonstances ne montrent que trop clairement qu'il n'y aura aucun moyen de les inciter à accepter une aide de l'étranger. En effet, ils sont si convaincus du bienfondé de leur cause, de la clémence du Roi, et de leur propre importance pour la mère patrie, qu'ils n'ont jamais envisagé la possibilité de mesures extrêmes.

Une deuxième lettre de sa femme informe de Kalb que ses dernières lettres de Hollande et d'Angleterre ont été ouvertes en transit, ce qui lui fait craindre que ses lettres d'Amérique aient subi le même sort. Le fait qu'il ait reçu du courrier personnel mais pas une seule lettre du ministre, l'amène à penser qu'il est surveillé. Pour la tâche délicate qu'il avait assumée, il avait besoin d'instructions fréquentes. Il décide donc de rentrer en France, de changer de correspondants et d'agents en Angleterre et en Hollande, et d'obtenir d'amis en Amérique des adresses plus sûres pour l'échange de lettres.

De cette façon, je serai en mesure de me protéger et de garder mon secret. Les périls et les difficultés du voyage ne me découragent pas, mais je suis très désireux de mener à bien ma mission.

De Boston, de Kalb se rendit à Halifax, où il reçut les mêmes réponses à ses questions. Il rapporta à Choiseul, le 7 mars 1768, son opinion selon laquelle la séparation finale des colonies de l'Angleterre semblait inévitable, mais qu'il ne croyait pas qu'elles feraient un jour appel à une puissance étrangère pour les aider dans leur lutte pour la liberté. De Kalb s'étonne de l'immense quantité de navires dans le port d'Halifax, comparable à celle qu'il avait observée dans les ports de Philadelphie, de New York et de Boston. De telles sources de richesse, pensait-il, ne pouvaient pas rester longtemps à la disposition d'un gouvernement distant de trois mille milles.

Le rapport suivant a été écrit de Philadelphie le 19 avril 1768, et montre qu'il a vu immédiatement ce que les hommes d'État américains ont appris seulement quelques années plus tard, à savoir qu'on ne pouvait pas compter sur les Canadiens comme alliés du gouvernement français.

Il y a aujourd'hui, dit-il, très peu de personnes dans ces immenses provinces qui sympathisent avec la France. Les plus dévoués à notre gouvernement ont quitté le pays depuis la fin de la guerre, et ceux qui restent sont satisfaits de leur gouvernement actuel, ou n'attendent aucune amélioration de leur condition d'un changement de gouvernants. Leurs terres ont pris de la valeur, ils ne paient que des impôts insignifiants, jouissent d'une liberté de conscience sans réserve, ainsi que de tous les privilèges du peuple anglais, et prennent part à la gestion des affaires publiques. En outre, ils se sont étroitement alliés aux habitants des provinces voisines par des mariages mixtes et d'autres liens. Je considère qu'il est de mon devoir de parler franchement de tous ces

sujets, car je ne veux pas vous tromper et je ne souhaite pas que vous soyez trompés par d'autres. En cas de guerre avec nos voisins d'outre-Manche, il serait donc difficile de faire diversion dans cette partie de leurs possessions. Je reviens toujours à ma conviction que les querelles des Anglais avec leurs colonies se termineront à la satisfaction de ces dernières. Une guerre avec nous ne ferait que hâter leur réconciliation, et sur la base de privilèges restaurés, la cour anglaise pourrait même diriger toutes les troupes, ressources et navires de cette partie du monde contre nos îles et le Main espagnol. Une guerre étrangère est moins dommageable pour l'Angleterre que la discorde interne, qui, cependant, céderait immédiatement à la nécessité de se défendre contre un ennemi commun.

Le 24 avril 1768, de Kalb notifie à Choiseul qu'il est sur le point de rentrer en France pour les raisons précédemment évoquées ; cependant, il propose de retourner en Amérique au cas où Choiseul penserait qu'un second voyage serait utile. Cette fois, son voyage ne dura qu'un mois environ. Il arriva en Angleterre le 1er juin 1768 et à Paris le 12 juin. Lorsqu'il apprend que sur ses nombreux rapports, seuls cinq sont parvenus à Choiseul, il demande une audience pour rendre compte de sa mission. Choiseul fixe d'abord une date, puis reporte l'entrevue. De Kalb envoie alors un rapport sur les forces anglaises dans les colonies. Quelques jours plus tard, il reçoit une réponse indiquant que les chiffres sont certainement trop élevés, encourageant toutefois de Kalb à envoyer d'autres rapports. Il lui envoie également 6.000 francs pour faire face aux dettes que de Kalb a contractées au cours de son voyage.

Le 6 août 1768, de Kalb envoie au duc un long rapport résumant les données politiques, économiques et militaires. Ce sont les conclusions d'un observateur factuel et perspicace, et elles s'avèrent en accord avec les vues d'autres hommes avisés, par exemple Benjamin Franklin, qui à l'époque croyait que l'intervention étrangère amènerait les colons à s'unir à la mère patrie, et qui, en 1770 encore, croyait qu'enfin le gouvernement britannique n'agirait pas si imprudemment que de perdre sa colonie la plus précieuse.

À la fin de l'année 1768, Choiseul s'intéresse de moins en moins aux rapports de de Kalb. Il était absorbé par un plan visant à renforcer la France en Méditerranée en acquérant la Corse, que l'Angleterre convoitait également. L'île, nominalement soumise à Gênes, était à l'époque dirigée de manière autocratique mais sage par le célèbre héros corse, Pasquale Paoli, le Garibaldi du XVIIIe siècle, qui jouissait de la faveur des Britanniques. En 1768, Choiseul a risqué la guerre avec la Grande-Bretagne en concluant un accord avec Gênes pour acquérir l'île pour la France. Paoli, après une lutte courageuse contre les forces françaises, s'échappa sur un navire britannique, pour être fêté comme un héros de la liberté à Londres. Les rapports de Kalb avaient convaincu Choiseul que la rébellion imminente des colonies américaines préoccupait l'Angleterre à un point tel qu'elle ne pouvait pas

risquer de prendre des mesures pour bloquer les projets français en Corse. Par son coup d'état, Choiseul avait affaibli l'Angleterre et partiellement satisfait son désir de vengeance.

Le succès de l'entreprise corse, ainsi que les plans visant à affaiblir le commerce britannique d'outre-mer, font que le ministre se désintéresse des rapports sur la situation en Amérique provenant des correspondants que de Kalb avait discrètement obtenus de New Bern, en Caroline du Nord, à Halifax, en passant bien sûr par Philadelphie, New York, Boston, Newport, Rhode Island, Edenton, en Caroline du Nord, et divers autres points importants. Conformément à la célèbre citation du dramaturge allemand Lessing, "Existe-t-il une action trop mesquine pour les grands ?" Choiseul traite de Kalb de façon mesquine. A ses demandes répétées pour l'audience promise, Choiseul répond que ses réceptions au ministère de la Guerre sont ouvertes à tous ceux qui ont quelque chose à lui dire. De Kalb s'y rend pour demander une heure d'entretien, mais Choiseul l'interrompt avec un prétexte peu convaincant.⁸⁵ "Vous êtes revenu trop tôt d'Amérique, et vos travaux ne me sont donc d'aucune utilité. Vous n'avez pas besoin de m'envoyer d'autres rapports sur ce pays.

De Kalb conseille bien sûr à ses correspondants de cesser leurs rapports, mais il écrit une lettre vigoureuse au ministre pour souligner l'injustice de ce traitement - et de Kalb sait parfaitement défendre son point de vue. Il avait quitté l'Amérique⁸⁶ au bout de quatre mois, pour d'excellentes raisons, et avait proposé à plusieurs reprises d'y retourner, malgré les terribles épreuves qu'il avait subies. L'achèvement réussi de cette mission difficile méritait d'être reconnu, et non pas d'être renvoyé sans ménagement. De toute évidence, quelques mois plus tard, Choiseul se ravisa, car le 4 juin 1770, il promit d'inclure de Kalb dans la liste des officiers à promouvoir au grade de général de brigade. Ce plan, cependant, ne fut pas exécuté car, à Noël, Choiseul fut démis de ses fonctions. Mme de Pompadour l'avait élevé à de hautes fonctions, et Mme du Barry avait provoqué sa disgrâce - une illustration vivante de la répartition du pouvoir à l'époque de Louis XV. D'ailleurs, la maîtresse du roi avait considérablement retardé l'ascension de de Kalb.

Les rapports de De Kalb sur la situation en Amérique eurent une influence certaine sur la politique française, dans la mesure où ils servirent à convaincre Choiseul que l'Angleterre était trop préoccupée et occupée par le tempérament révolutionnaire des colons pour permettre une action militaire contre la prise de la Corse par les Français. Il s'est avéré que l'Angleterre s'est contentée d'envoyer une protestation, que la France a ignorée. Conscient que les colonies lient les mains de l'Angleterre, la politique de Choiseul consiste à renforcer secrètement les insurgés par tous les moyens possibles, tout en professant publiquement une neutralité absolue, de peur qu'une guerre anglo-française n'éclate et que, comme l'avait prophétisé de Kalb, les colons ne se rangent du côté de la mère patrie, le sang étant plus épais que l'eau. La chute de Choiseul retarde l'exécution de ce plan de revanche sur l'Angleterre, mais lorsque, quatre ans plus tard, le comte de Vergennes arrive

au pouvoir, cette politique d'affaiblissement croissant de l'Angleterre est poursuivie, avec un point d'orgue triomphant à Yorktown.

CHAPITRE VI

LE MENTOR DE LA FAYETTE

Après son retour d'Amérique en 1768, alors qu'il avait presque cinquante ans, de Kalb acheta le château de Milon-la-Chapelle, une belle demeure ~~en-brique~~ de style Mansard, située dans un vaste terrain dans un beau pays vallonné à environ trois miles au sud de Versailles - un véritable jardin. Pendant plusieurs années, il s'est consacré à sa famille et à l'amélioration de son domaine nouvellement acquis ; l'un de ses intérêts particuliers était la plantation d'arbres de diverses espèces, dont certains étaient importés. Marié en bonne intelligence, il jouit de tout ce qui est communément considéré comme essentiel au bonheur ; il vit dans un grand confort, tantôt dans son hôtel particulier, tantôt dans sa propriété de campagne ; ses enfants grandissent en bonne santé, et sa fortune de quatre cent mille francs le rend, sinon immensément riche, du moins assez indépendant.

La paix régnait en Europe à cette époque, mais la guerre était imminente sur de nombreux fronts. Par exemple, la position de la Pologne s'affaiblit de plus en plus au cours des années qui aboutissent à ce qu'on appelle le premier partage du royaume, conclu entre la Russie, la Prusse et l'Autriche en 1772. Bien que la France ait de nombreux liens étroits avec la Pologne - par exemple, Louis XV avait épousé une princesse polonaise - elle n'était pas en mesure de prendre des agissements pour empêcher les agressions de la part des trois États les plus puissants d'Europe orientale. Le gouvernement y envoya toutefois quelques officiers français, ainsi que des armes et de l'argent, pour aider les patriotes polonais - appelés les Confédérés - à lutter contre la Russie. Environ un an et demi avant le partage, de Kalb est appelé par le ministre des affaires étrangères, le Duc de Vrillieres, par l'intermédiaire du ministre de la guerre, Monteynard, à se joindre à la lutte des

Confédérés pour sauver la Pologne,⁸⁷ une occasion pour lui de donner "de nouvelles preuves du zèle précédemment manifesté".

De Kalb considéra l'offre avec sa prudence habituelle. Il avait entrepris tout récemment une mission très difficile et dangereuse en Amérique, de laquelle il s'était acquitté avec grand succès. Choiseul lui avait promis une nomination bien méritée comme général de brigade, mais la disgrâce du ministre avait contrecarré ce plan. On lui demandait maintenant d'entreprendre une autre mission dangereuse pour combattre avec des irréguliers polonais engagés dans une lutte contre trois des meilleures armées d'Europe. Il doute que le gouvernement français s'intéresse sérieusement à la lutte en Europe de l'Est, d'autant plus que les conditions qui lui sont offertes ne sont qu'une vague promesse d'un brigadier à son retour, avec la supposition que ses dépenses seront payées par les chefs polonais. On lui a dit que, s'il était fait prisonnier, il ne serait pas reconnu par le gouvernement français. Pour tester la sincérité des intentions du gouvernement en faveur de la cause polonaise, de Kalb a fixé quelques conditions raisonnables dans lesquelles un soldat professionnel de son rang pourrait servir en Pologne.

J'ai mûrement réfléchi à la proposition du Duc de Vrillieres, de servir la confédération polonaise, ainsi qu'aux conditions offertes, par lesquelles ma promotion sera ajournée après mon retour, et ma rémunération sera limitée à ce que je pourrai réussir à obtenir de la confédération. Je vous prie donc, Monseigneur, si vous voulez vous servir de moi, et me donner l'occasion d'étendre mes voyages et de perfectionner ma connaissance des hommes et des choses, de m'accorder deux faveurs : 1. le grade de brigadier, auquel mes services passés et mon rang me donnent droit, d'autant plus que divers officiers subalternes, M. de Rozière et autres, l'ont reçu. Cet honneur redoublerait mon zèle et mon activité au service du roi ; dans mes rapports avec la confédération, il serait absolument indispensable, car il les convaincrail que je jouis de la confiance de mon souverain et que j'ai droit à être respecté en conséquence, et que ni la nécessité ni l'amour de l'aventure ne me poussent dans les rangs des patriotes. 2. Qu'il vous plaise, soit en personne, soit par le Duc de Vrillieres, de fixer mes appointements, afin que je ne dépende que du roi et non de la confédération, qui me traitera peut-être bien, peut-être mal, et dans ce dernier cas, je n'aurai pas besoin, si l'on est ainsi pourvu, de recourir au pénible expédient de quitter leur service.

Un point non moins important - est que je ne dois pas être reconnu par le roi en cas de revers imprévu. Je passe cela sous silence, car Sa Majesté peut avoir des raisons pour cette politique, auxquelles je m'en remets volontiers ; mais ce devrait être une incitation supplémentaire pour m'accorder les deux demandes ci-dessus mentionnées, comme au

moins un petit équivalent du risque encouru des conséquences probables d'un refus de me reconnaître.

L'an dernier, M. de Valeroissant a été envoyé à l'armée turque comme brigadier, grade qui lui est certainement moins dû que le mien, si l'on tient compte des services et de l'ancienneté. En outre, il recevait une solde de trente mille livres *per annum*. Un cinquième ou un sixième de cette somme me contenterait une fois nommé brigadier, car je ne sers pas pour m'enrichir, mais pour avancer et mériter la faveur de mon roi et de ses ministres.

Lorsque le ministre fut ~~informé ainsi démasqué~~, il refusa de considérer l'offre de Kalb, montrant ainsi que le ministère des Affaires étrangères ne voulait rien risquer pour la Pologne. Quant à être désavoué par le roi de France, même ce risque, de Kalb était prêt à le prendre si le ministère avait été sincère dans son offre. Tout était bien différent de l'époque où le grand Choiseul suppliait personnellement de Kalb d'entreprendre la mission américaine et ajoutait : "Demandez-moi les moyens que vous jugerez nécessaires à son exécution ; je vous les fournirai tous."

L'exil des de Broglies à travers les intrigues de Mme de Pompadour et le remplacement du Duc à la tête de l'armée par le favori de la Marquise, l'incapable Soubise, était une décision impopulaire. C'est pourquoi, lorsqu'en 1764 la mort de la Pompadour est imminente, les frères sont rappelés. Leurs relations amicales avec de Kalb se poursuivent, car le comte, en particulier, reste en contact étroit avec lui en tant que mécène et ami ; désormais, le comte demande plutôt qu'il n'accorde des faveurs.

Bien que le comte de Broglies ait eu de bons états de service à la guerre - il s'était distingué, par exemple, lors de la défense de Cassel - il est plus connu pour ses intrigues et sa relation particulière avec le roi. Aussi étrange que cela puisse paraître à l'heure actuelle, Louis XV avait, en plus de ses ministres habituels, des agents qui lui rendaient directement compte,⁸⁸ lui donnant leur avis ; ce ministère secret, le roi l'avait confié au Comte de Broglie. Louis permettait à son ministre habituel de donner des ordres officiels, tandis que le comte de Broglie, sur l'ordre du roi, donnait des ordres directement opposés. Des embarras s'ensuivirent naturellement pour le roi, qui se tira de sa difficulté en bannissant le comte, mais en lui demandant dans une seconde lettre de continuer la correspondance. Cette correspondance, secrète et contradictoire, portant surtout sur les intérêts de la Pologne, mais poursuivant aussi les détails sur le plan d'invasion de l'Angleterre, a été publiée par un arrière-petit-fils du Maréchal de Broglie sous le titre *Le secret du roi, étant la correspondance secrète de Louis XV avec ses agents diplomatiques, 1752 à 1774, Paris, 1879*.

Une intrigue dans laquelle le comte s'est engagé résulte du désir du roi de se venger de l'Angleterre : la préparation, avec l'aide de M. de la Rozière, d'un plan d'invasion de l'Angleterre et d'un traité accablant dicté à Londres.

C'est à ce moment-là que le Chevalier d'Eon, probablement le personnage le plus bizarre⁸⁹ de toute l'histoire diplomatique, entre en scène, pour ruiner complètement le plan d'invasion de de Broglie. Cet aventurier politique avait été envoyé par Louis XV en 1755 pour une mission secrète en Russie. Là, "la Chevalière d'Eon", comme on l'appelle facétieusement, adopte un costume de femme et réussit à s'introduire dans les cercles intimes de la cour, devenant le lecteur de l'impératrice Elisabeth ! On nie la véracité de cette histoire, mais si elle était vraie, elle serait caractéristique. Quelque temps plus tard, il est à nouveau envoyé en Russie, cette fois en tant que secrétaire d'ambassade. À cette occasion, il apparaît comme un homme, le frère de son autre moi - tout le monde remarque sa ressemblance avec sa sœur. Au début de la guerre de Sept Ans, il abandonne sa carrière diplomatique pour entrer dans l'armée et sert avec distinction sous les ordres des Broglies. Au cours de ce service, il est blessé. En 1762, il est envoyé en Angleterre comme secrétaire d'ambassade. En Angleterre, les paris sur son sexe font fureur - bien plus tard, en 1810, une autopsie établit qu'il s'agissait d'un homme.

Lorsque le plan du comte est terminé, il le soumet à Louis XV. Le roi léthargique, désireux de s'attribuer le mérite d'une telle aventure si elle réussissait, mais tout aussi déterminé à s'en laver les mains si elle échouait, l'approuva par écrit, mais refusa de prendre toute mesure pour la réaliser. Lorsque des informations sur une possible invasion depuis le continent ont été divulguées, les Britanniques, dont le niveau d'ébullition est habituellement bas lorsqu'on leur rappelle 1066, ont été très remontés contre la trahison française, juste après que le roi et ses ministres aient signé un traité de paix ! D'une manière ou d'une autre, le plan, qui détaillait les ports, les routes, les installations de l'armée et d'autres éléments connexes, est arrivé entre les mains du secrétaire de l'ambassade de France à Londres - le chevalier d'Eon. Cet aimable scélérat, à bonne distance de la juridiction de la France, exige du roi des sommes énormes pour la restitution du dangereux document, menaçant de faire connaître le contenu extrêmement embarrassant des papiers qui lui sont confiés s'il n'est pas payé. Les négociations avec le maître chanteur se poursuivent pendant des années successivement par l'intermédiaire de deux ambassadeurs en Angleterre que d'Eon traite avec une grande insolence. Louis XV décide alors d'envoyer en Angleterre un de ses agents secrets, le très expérimenté Durand ; ainsi, le 11 juillet 1766, a lieu une entrevue mémorable. Cette fois, d'Eon accède à la demande. Il descend dans la cave de sa maison et en revient avec une brique d'aspect moisi qui s'avère avoir été creusée pour contenir le document, soigneusement préservé de l'humidité par de lourds plis de parchemin.⁹⁰

Peu de temps après cette transaction, d'Eon reçoit une lettre du roi, déclarant qu'en reconnaissance de ses services diplomatiques en Russie et de sa distinction dans l'armée, il lui accorde un salaire annuel de 12 000 livres à payer tous les trois mois dans n'importe quel pays où il se trouve, sauf en temps de guerre avec l'ennemi. Après quelques années, d'Eon obtint la permission

de rentrer en France à la condition qu'il ne paraisse qu'en habits de femme. L'érudit distingué et l'escrimeur passionné durent se plier à cette condition amère, aussi humiliante et ennuyeuse soit-elle pour un amoureux de la chasse et de l'équitation. Les requêtes du malheureux pour obtenir la permission d'apparaître en tenue masculine ne seront jamais acceptées.

L'échec du plan d'invasion et le chantage exercé sur le roi font perdre la face au comte de Broglie. Sous Louis XVI, qui monte sur le trône en 1774, de nombreuses affaires pénibles sont oubliées, dont les péchés de Broglie. Le nouveau roi le nomme commandant en chef militaire à Metz. Conformément à une règle qui obligeait les officiers d'état-major à la retraite à faire de temps en temps une garnison, de Kalb passa quatre mois à Metz pendant l'été 1775, en étroite collaboration avec son ancien compagnon d'armes. Broglie s'intéresse de près aux événements dans les colonies américaines. Dans ses conversations avec de Kalb, il apparaît que ce dernier éprouve un grand attachement pour les "insurgés" qui luttent pour ce qu'il considère comme une cause juste. En fait, il avait entretenu une correspondance avec certains des amis américains qu'il s'était fait au cours de ses voyages sept ans auparavant, de sorte qu'il était quelque peu au courant des développements dans les colonies. Par exemple, il est resté en contact avec le Dr Phile de Philadelphie.

Le comte fut si favorablement impressionné par l'efficacité de de Kalb que le 13 novembre 1775, dans une lettre adressée au nouveau ministre de la guerre, le comte St. Germain, il recommanda son retour au service actif de l'armée en tant qu'officier dont les grands talents devaient être conservés. La carrière de St Germain en tant que soldat professionnel était typique de l'époque. Il avait commencé sa carrière militaire comme lieutenant dans l'armée française, mais à la suite d'un **duel** malheureux, il fut obligé de quitter la France pour servir dans les armées du Palatinat, d'Autriche et de Bavière. Grâce à l'influence du Maréchal de Saxe, il réintègre l'armée française en tant que lieutenant général, servant avec distinction dans les Flandres, et plus tard dans la guerre de Sept Ans à la bataille de Rossbach. Il compatissait manifestement au désir de Kalb d'être en service actif.

Le 10 décembre, Saint-Germain répond, exprimant son regret qu'il n'y ait pas pour le moment de poste vacant dans le grade convenant à de Kalb, mais ajoute un post-scriptum de sa propre main : "Quand vous reviendrez ici, M. le Comte, nous verrons ce que l'on peut faire de M. de Kalb".⁹¹ Comme à cette époque l'Amérique attirait de nouveau l'attention du gouvernement français, il était évident que cette note impliquait quelque chose. Lorsque de Broglie se rendit à la capitale, il approuva avec enthousiasme le projet de Saint-Germain d'envoyer de Kalb outre-mer pour mettre son expérience et ses compétences militaires à la disposition des colonies américaines. C'est ainsi que Silas Deane, l'agent américain récemment arrivé à Paris, comprend la décision de de Kalb de combattre avec les colons. Ainsi, il a écrit au Congrès le 7 novembre 1776 : "Le Baron de Kalb étant conseillé par quelques généraux de la plus haute réputation et par plusieurs autres nobles de

premier rang dans ce royaume pour servir la cause de la liberté en Amérique, offre en conséquence ses services au très honorable Congrès aux conditions suivantes, ", etc., etc.

Germain convoque de Kalb pour une entrevue qui aboutit à son retour dans l'armée, avec une permission de deux ans "pour se rendre à l'étranger afin de s'occuper de ses affaires personnelles", selon la formulation prudente du document. Le 6 novembre 1776, il reçoit le grade de général de brigade pour les îles. Sa décision d'aller en Amérique est sans doute motivée par plusieurs raisons, comme le désir de se distinguer dans sa profession, l'amour de l'aventure, la recherche de la gloire sur le champ de bataille, ainsi que la possibilité de rendre service à son protecteur et ami, le comte de Broglie. Il y a aussi, et ce n'est pas le dernier, le motif de sa grande sympathie pour la cause américaine, acquise lors de son séjour dans les colonies. Il y a de nombreuses expressions de ce sentiment dans ses lettres, la plus nette étant celle écrite à son vieil ami de Philadelphie, le Dr Frédéric Phile, datée du 26 décembre 1775, au moment même où de Broglie et Saint-Germain discutaient de la nouvelle mission de Kalb. La lettre, partiellement en anglais et partiellement en allemand, se lit comme suit :⁹²

Je suis dans une grande détresse au sujet de votre santé et de votre bien-être et de ceux de votre famille, n'ayant pas reçu de nouvelles de vous depuis la lettre que je vous ai adressé le 1er janvier 1774 ; que ce soit à cause de ces temps troublés ou pour d'autres raisons qui m'ont empêché d'obtenir une réponse, je ne peux le deviner. Quelle qu'en soit la cause, je serais heureux d'avoir de vos nouvelles et d'apprendre avec autant de plaisir que l'harmonie est rétablie entre les Colonies et la Mère Patrie. J'ai peine à croire que le ministère anglais poursuivra les mesures irréfléchies et injustes et poussera les colonies à des extrémités violentes pour préserver leurs libertés naturelles et constitutionnelles.

[Je suis à un tel degré un ami de votre pays que si la guerre entre l'Angleterre et ses colonies en Amérique devait continuer, je pourrais avec plaisir consacrer le reste de mes jours au service de votre liberté et utiliser au maximum de mes capacités mon expérience de trente-deux ans acquis dans l'art militaire pour votre avantage. Si je pouvais être utile à l'armée américaine et recevoir un appel de leur Congrès, veuillez me dire, mon sincère ami, si je peux faire une telle proposition au Congrès, et donnez-moi, si possible, une réponse complète sur ce point].

Si je ne vous ai pas écrit avant cette heure, c'est qu'un long voyage en Allemagne, que je viens de terminer, pour voir mes fils dans le Palatinat, m'a empêché. Je considère comme un grand plaisir pour moi de me divertir avec un ami aussi cher que vous - si tout commerce, correspondance et communication avec l'Angleterre n'est pas interrompu, vous pouvez adresser pour moi sous pli à Henry Keall, n° 121 Fenchurch Street, Londres.

Je suis à jamais, Cher Monsieur, votre humble et très obéissant serviteur, de Kalb.

Le texte entre parenthèses est une traduction de la partie allemande de la lettre, faite au profit du Congrès ; l'original allemand suit :

Ich bin ein solcher Freund von Ihrem Land, dass wenn der Krieg zwischen Engelland und ihren Pflanzstiidten in der neuen Welt fortdauern solte, so wolte ich mit Vergniigen meine noch iibrigen Jahre zum Dienst Ihrer Freiheit aufopfern und meine 32. jahrige Erfahrung in der Kriegskunst zu Ihrem besten und nach aller meiner Tiichtigkeiten an wenden, wenn ich glaubte, dass ich bey dem amerikanischen Kriegsheer konnte niitzlich sein, und bey Ihrer Hauptversammlung dazu berufen wuird. Sagen Sie mir als mein wahrer und guter Freund, ob ich der Versammlung einen solchen Vorschlag kan machen lassen. Était mich auch Theils dazu verleitet ist das grosse Verlangen, das ich habe, Sie mein werther Freund, noch einmal zu sehen. Geben Sie mir, wenn es moglich ist, eine ausfiihrliche Antwort.

To anticipate a bit, Dr. Phile gave the letter to Robert Morris, who sent it to John Hancock, the president of Congress, with a recommendation. It was read before this body on March 13, 1777. Congress voted to extend thanks to the Baron de Kalb for his offer to serve, but it was not acceptable, - "not at present." The date was almost to a day the time de Kalb and La Fayette left Paris together for Bordeaux and America.⁹³

Non seulement la France mais aussi l'Espagne étaient désireuses de frapper l'Angleterre en fournissant aux "insurgés" des cargaisons d'armes ; le roi Charles d'Espagne envoya un million de Louis d'or pour la cause commune. Afin de favoriser ce commerce, le Congrès, en juillet 1776, a envoyé un homme d'affaires et membre du Congrès, Silas Deane du Connecticut, à Paris en tant que représentant. Il a reçu des instructions assez vagues "pour traiter les affaires, "commerciales et politiques", qui profiteraient aux treize colonies unies". En l'espace de quelques mois seulement, il réussit à envoyer en Amérique l'ensemble de l'artillerie, des tentes, des armes et autres magasins pour la campagne de 1777. Plusieurs personnes, comme Arthur Lee et Beaumarchais, suggérèrent à Deane d'engager des officiers français expérimentés qui pourraient être d'une grande aide pour les "fermiers assiégés."⁹⁴

Naturellement, de Kalb décide de faire la connaissance de Deane. La présentation a été faite le 5 novembre 1776 par le Comte de Broglie, qui avait des raisons personnelles, comme il apparaîtra plus tard, de favoriser le départ de de Kalb pour l'Amérique. Deane était évidemment profondément impressionné par la personnalité de de Kalb, ainsi que par l'honneur de deux visites du Comte. Il a estimé que l'engagement des services d'un officier aussi distingué que de Kalb était conforme à ses instructions - c'était une occasion qu'il ne devait pas laisser passer - De Kalb avait été en Amérique et avait développé une sympathie particulière pour la cause américaine ; très important, il parlait aussi

anglais. C'était un lieutenant-colonel avec trente ans d'expérience dans l'armée française, et au début du mois de novembre, il avait été promu général de brigade pour les colonies, et avait obtenu un congé de deux ans de l'armée. Cet homme offre ses services aux colonies américaines.⁹⁵

Dans une lettre datée du lendemain, Deane rapporte au Congrès que de nombreux officiers français ont demandé à servir dans les forces américaines, mais qu'il a été tellement impressionné par les qualifications du Baron de Kalb qu'il l'a engagé bien qu'il n'ait pas été spécifiquement habilité par le Congrès à nommer des officiers.

La rage, comme je peux le dire, d'entrer dans le service américain augmente, et la conséquence est que je suis pressé d'offres et de propositions, beaucoup d'entre elles venant de personnes de premier rang et d'éminence, dans le service maritime aussi bien que terrestre. Le comte Broglie, qui a commandé l'armée française pendant la dernière guerre, m'a fait l'honneur de venir me voir deux fois hier avec un officier qui a été son quartier-maître général pendant la dernière guerre, et qui a maintenant un régiment dans ce service, mais qui est allemand - le baron de Kalb - et qui a voyagé en Amérique depuis quelques années, il désire s'engager dans le service des États-Unis d'Amérique du Nord. Je ne peux en aucun cas laisser passer l'occasion d'engager une personne d'une si grande expérience, et qui est recommandée par tout le monde comme l'un des officiers les plus braves et les plus habiles du royaume ; pourtant, je suis affligé à chaque occasion de ce genre par le manque de vos instructions particulières. Ce monsieur a une fortune indépendante, et une certaine perspective d'avancement ici ; mais étant un ami zélé de la liberté, civile et religieuse, il est mû par les principes les plus indépendants et les plus généreux dans l'offre qu'il fait de ses services aux États d'Amérique.

Deane engagea donc de Kalb comme major général,⁹⁶ sa nomination devant dater du 7 novembre 1776. Broglie et de Kalb firent des sélections parmi les officiers désireux de se rendre en Amérique, et le 1er décembre 1776, de Kalb signa un contrat officiel avec Deane pour lui-même et quinze compagnons. Il n'était pas difficile de trouver des soldats professionnels à cette époque. La génération précédant la révolution de 1789 avait lu avec avidité dans Voltaire, Rousseau et Diderot des articles sur la liberté et les droits naturels. Il y avait tant de jeunes officiers désireux de voir la France partir en guerre pour les "insurgés", et ils étaient si ouverts sur leurs opinions radicales que le gouvernement interdisait toute discussion sur la guerre américaine dans les cafés, de peur que la France ne semble violer sa neutralité vis-à-vis de l'Angleterre. À l'opposé des idéalistes, il y avait bien sûr des soldats professionnels désireux de progresser dans leur métier en gagnant de l'honneur, il y avait des mercenaires prêts à vendre leur sang au plus offrant, et bien sûr beaucoup de ceux qui avaient simplement abouti vers le service dans l'armée pour gagner leur vie. Pour la plupart de ces

hommes, la paix était un malheur. Lorsque les régiments sont dissous ou réduits, les officiers perdent leurs moyens de subsistance. Ils fréquentent les cafés de Paris, deviennent des parasites dans les capitales des petits États allemands, ou vivent d'expédients en jouant dans les débits de boisson. Un beau spécimen de ce dernier type est Ricaut de la Marlinière, un *capitaine réformé* dans la comédie de Lessing, *Minna von Barnhelm*, qui triche aux cartes, mais qui n'aime pas le mot "tricher" ; son terme pour cela est "*corriger la fortune*". Alors que de nombreux hommes de valeur douteuse étaient déjà arrivés aux États-Unis (ainsi qu'au bureau de Deane) sans avoir été sollicités, le Congrès avait définitivement demandé à Deane de sélectionner et d'enrôler quatre ingénieurs. Ces spécialistes, si nécessaires à une armée d'hommes des bois, se révélèrent très précieux : Duportail, Lannoy, Radiere, et Gouvion reçurent les éloges de Washington.

Lors d'une conférence avec Deane, il a été convenu que de Kalb devrait sélectionner un nombre approprié d'officiers qui seraient nommés par Deane en fonction de leurs mérites. Deane prit des dispositions pour qu'un navire les convoie du Havre jusqu'en Amérique, la date d'embarquement étant fixée au 14 décembre 1776. La sélection de de Kalb par le ministère français pour combattre les Britanniques en Amérique était conforme à la politique du gouvernement de nuire aux Britanniques autant que possible sans s'exposer à l'accusation de violation de la neutralité. Louis XVI, par exemple, ordonna à la flotte française de protéger le commerce de la Nouvelle-Angleterre, mais de rester neutre !⁹⁷ En 1776, le colonel Du Coudray fut employé par le gouvernement français pour vérifier dans les garnisons de France la quantité d'armes en main qui pouvaient être envoyées aux États-Unis, sous prétexte, bien sûr, qu'elles étaient destinées à Saint-Domingue et à d'autres colonies françaises ; il sélectionna 200 pièces de quatre livres avec 100 000 balles, 30 000 armes légères avec munitions et 4 000 tentes. Beaumarchais, plus connu comme auteur de comédies pleines d'esprit, et donc appelé par les diplomates de l'époque "le Barbier de Séville", envoie des fusils, des munitions et des uniformes en Amérique par l'intermédiaire d'une société commerciale fictive, Hortalez & Co.

À ce stade, il serait bon de revenir à Metz, au cours de l'été 1775, où un événement de grande importance s'est produit. Le duc de Gloucester, frère du roi George III, faisait une tournée sur le continent ; en route pour l'Italie, il s'arrêta à Metz, où le commandant de la garnison, le comte de Broglie, donna un dîner en son honneur. Pour des raisons personnelles, Gloucester n'aimait pas du tout son frère et n'hésitait pas à diverger avec lui sur sa politique à l'égard des colons américains. Avec une satisfaction évidente, il raconte les succès américains, trouvant autour de la table des auditeurs enthousiastes, comme le rappelle La Fayette en 1828, cinquante-trois ans plus tard, à l'intention de l'historien américain Jared Sparks. (La Fayette a donné la date, incorrectement, de 1776, en racontant les événements à la troisième personne).⁹⁸

La Fayette n'a que dix-huit ans lorsqu'il conçoit le projet de rejoindre les Américains et de risquer sa fortune et sa réputation pour leur cause. Au cours de l'été 1776, il est en poste à Metz, où il est alors officier dans l'armée française. À cette époque, le duc de Gloucester, frère du roi d'Angleterre, se trouvait à Metz et un dîner lui fut offert par le commandant de cette place. Plusieurs des principaux officiers étaient invités, et parmi eux La Fayette. Le duc vient de recevoir des dépêches d'Angleterre, et il fait de leur contenu le sujet de la conversation. Elles concernaient les affaires américaines, la récente déclaration d'indépendance, et les mesures énergiques adoptées par le ministère pour écraser la rébellion.

Les détails étaient nouveaux pour La Fayette. Il écoute avec empressement la conversation, et la prolonge en posant des questions au Duc. Sa curiosité était profondément excitée par ce qu'il entendait, et l'idée d'un peuple combattant pour la liberté avait une forte influence sur son imagination. La cause lui parut juste et noble, d'après les représentations du duc lui-même ; et avant de quitter la table, la pensée lui vint qu'il irait en Amérique et offrirait ses services à un peuple qui luttait pour la liberté et l'indépendance. A partir de cette heure, il ne pensa plus qu'à son dessein chevaleresque. Il résolut de retourner à Paris et de faire de nouvelles recherches.

Arrivé dans cette ville, il confia son projet à deux jeunes amis, le comte de Ségur et le vicomte de Noailles, et leur proposa de se joindre à lui. Ils adhèrent avec enthousiasme à ses vues ; mais, comme ils sont à la charge de leur famille, il faut consulter leurs parents, qui réprouvent le projet et refusent leur consentement. Les jeunes gens gardèrent fidèlement le secret de La Fayette. Sa situation était plus heureuse, car il disposait de ses propres biens et possédait un revenu annuel de près de deux cent mille livres.

Il exposa ensuite son intention à son parent le comte de Broglie, qui lui dit que son projet était si chimérique et chargé de tant de dangers, sans perspective du moindre avantage, qu'il ne pouvait pas un instant le considérer avec faveur, ni l'encourager par aucun conseil qui pût l'empêcher d'y renoncer immédiatement. Lorsque La Fayette le trouva ainsi déterminé, il le pria au moins de ne pas le trahir, car il était résolu à aller en Amérique. Le comte de Broglie l'assura que sa confiance n'était pas mal placée, "mais, dit-il, j'ai vu mourir votre oncle dans les guerres d'Italie, j'ai été témoin de la mort de votre père à la bataille de Minden, et je ne serai pas complice de la ruine de la seule branche qui reste de la famille." Il utilise alors tous ses pouvoirs d'argumentation et de persuasion pour détourner La Fayette de son but,

mais en vain. Constatant que sa détermination était inébranlable, le comte de Broglie lui dit que, ne pouvant lui apporter aucune aide, il le présenterait au baron de Kalb, dont il savait qu'il cherchait une occasion de se rendre en Amérique et que son expérience et ses conseils pourraient lui être utiles.

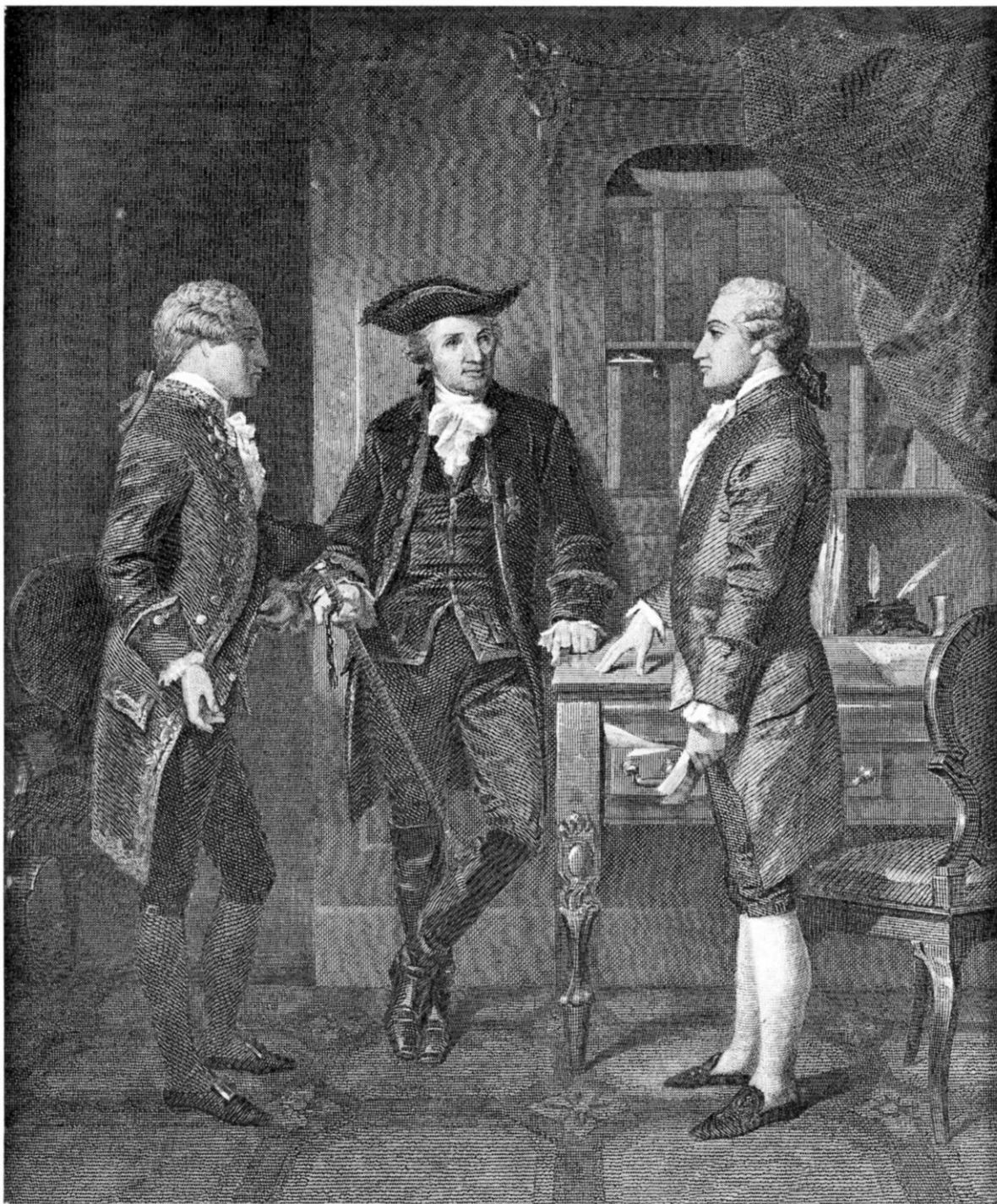
En conséquence, le 7 décembre 1776, de Kalb présente à Deane un jeune homme de la plus haute noblesse et d'une énorme richesse, qui souhaite servir dans les troupes des États-Unis parce qu'il croyait à la justice de leur cause. Cependant, il ne pouvait pas obtenir le consentement de sa famille à moins qu'il ne parte en tant qu'officier général ; leur haute position l'exigeait. Il le dit avec insistance.

Deane hésite ; - après tout, le service militaire total que ce garçon a connu se résume à un été de manœuvres ; il n'a jamais été sous le feu. Cependant, compte tenu de l'enthousiasme du jeune homme, et les recommandations de de Kalb lorsqu'il servait d'interprète, Deane a finalement décidé ce qui suit :⁹⁹

Sa haute naissance, ses alliances, les grandes dignités que sa famille possédait à la cour, ses possessions considérables dans ce royaume, son mérite personnel, sa réputation, son désintéressement, et surtout son zèle pour la liberté de nos provinces, ont seuls eu le pouvoir de m'influencer pour lui faire la promesse du grade de général de division au nom desdits États-Unis.

La Fayette y ajoute sa signature :

Aux conditions ci-dessus, je m'offre et promets de me présenter quand et comme M. Deane le jugera convenable pour servir lesdits états avec tout le zèle possible sans aucune indemnité ni salaire spécial, me réservant seulement la liberté de retourner en Europe quand ma famille ou mon roi me rappelleront.



LE BARON DE KALB PRÉSENTANT LA FAYETTE

À SILAN DEANE

Pour Deane et de Kalb, cette transaction représentait un coup diplomatique de grande importance, assurant aux colonies un excellent général, distingué de Brandywine à Yorktown, et aussi un héros romantique. La célèbre phrase prononcée le 4 juillet 1917 sur la tombe de La Fayette à Paris : "La Fayette, nous sommes là !" implique que les "doughboys" de la Première Guerre mondiale rendaient à la France son aide de 1776. Dans chaque cas, l'aide étrangère s'est avérée être le tournant de la

guerre. Bien sûr, aucun d'entre eux ne pouvait savoir que le 7 décembre 1776 entrerait dans l'histoire ; sûrement, pour reprendre la phrase d'Emerson, ils ont construit mieux qu'ils ne le savaient.

Dans ses mémoires, La Fayette dit, à propos de cette rencontre, "Je suis devenu l'ami de de Kalb". Sa nomination signifiait pour lui l'abandon d'un désir ardent caressé depuis plus d'un an.

L'attitude de son beau-père, le duc d'Ayen, a dû jouer un grand rôle dans la ferme détermination de La Fayette. Celui-ci ne semblait pas absolument opposé au désir de son autre gendre, le vicomte de Noailles, de combattre avec les Américains, car ce jeune noble était vigoureux et romantiquement fringant et avait déjà demandé au premier ministre Maurepas la permission de partir outre-mer. Mais La Fayette, en revanche, est décrit par son ami Théodore de Lameth comme "pâle, frêle, sans grande énergie et ne donnant pas la moindre indication du bruit qu'il ferait un jour." Lorsqu'un jour les deux jeunes gens supplient le duc d'user de son influence pour leur obtenir une permission,¹⁰⁰ il leur répond : "C'est bien assez que le vicomte de Noailles aille à l'étranger, car il est fort, empressé, et peut tout entreprendre avec décision, "mais (à La Fayette) que vas-tu faire là-bas ?". Lorsque La Fayette fait part à son ami paternel, de Broglie, de cette humiliation et de sa propre résolution catégorique, de Broglie lui répond : " Venge-toi d'eux ! Soyez le premier à aller en Amérique. J'arrangerai les choses pour vous."¹⁰¹

Les présentations ayant été faite et de Kalb ayant compris que La Fayette avait surmonté les objections familiales à son projet, les deux hommes se sont vus pratiquement tous les jours en novembre 1776.¹⁰² Avec tous ces préparatifs en cours, il n'est pas surprenant que l'ambassadeur anglais, Lord Stormond, ait été informé par ses espions qu'un officier éminent et expérimenté était sur le point d'être envoyé en Amérique avec la connivence du gouvernement français. Son rapport au ministre britannique, Lord Weymouth, malgré quelques déformations des faits et quelques fautes d'orthographe, contient suffisamment d'informations exactes pour indiquer les soupçons justifiés du gouvernement britannique concernant la neutralité française.

Je suis informé de source sûre qu'un Mr. Colbe, officier suisse, anciennement dans ce service, marié à une fille du célèbre van Robais, fut envoyé à Fontainebleau et y resta quelques jours. On lui proposa, s'il voulait aller à Saint-Domingue et de là en Amérique du Nord, d'avoir le grade de brigadier, et neuf ou dix mille livres par an pendant le temps de son emploi. Il a accepté ces conditions après quelques hésitations, et est parti d'ici lundi dernier. Il est accompagné d'un certain Mons. Holtzendorff, Prussien de naissance, qui a été également engagé par cette cour, et qui a le grade de lieutenant-colonel, avec six mille livres par an. Il ne passe pas pour être un officier de distinction, mais le colonel est, me dit-on, un homme de valeur. Il a

été envoyé en Amérique du Nord pendant le ministère de M. de Choiseul, qui lui a donné l'ordre de mérite. ¹⁰³

Il avait été convenu avec Deane que le groupe devait partir le 14 décembre 1776 du Havre sur "La Seine". De Kalb devait donc partir pour le port le 8 décembre. La Fayette devait faire partie du groupe mais se trouve retenu par son beau-père, le duc d'Ayen. Désobéir au duc n'est pas à prendre à la légère, car un homme influent à la cour peut faire retenir, voire arrêter un gendre rebelle sur *lettre de cachet*. En se séparant de Kalb, le malheureux, mais fermement déterminé, déclare : " Au revoir en Amérique ! " ¹⁰⁴

En fait, ils allaient voir l'Amérique ensemble. Lord Stormond a protesté avec tant de véhémence contre la violation flagrante de la neutralité par la France que le gouvernement français a jugé opportun d'interdire le départ de "La Seine".

Une page des *Mémoires* de La Fayette est intéressante en rapport avec cet épisode :

Lorsque j'ai présenté à M. Deane mon visage juvénile (car j'avais à peine dix-neuf ans), j'ai parlé davantage de mon ardeur à la cause que de mon expérience ; mais j'ai insisté beaucoup plus sur l'effet que mon départ produirait en France et il a signé notre accord mutuel. Le secret avec lequel cette négociation et mes préparatifs ont été faits semble presque un miracle ; famille, amis, ministres, espions français et anglais, tous ont été tenus complètement dans l'ignorance de mes intentions. ¹⁰⁵

On a parfois remarqué, avec un léger amusement, que les citoyens d'une démocratie peuvent s'enthousiasmer pour la haute noblesse. Le marchand du Connecticut, M. Silas Deane, a manifestement été impressionné par le sang bleu de La Fayette, tout comme l'a été plus tard le Congrès, même lorsqu'il était engagé dans un combat pour renverser la royauté. Il s'avère que le départ romantique de La Fayette a suscité un grand enthousiasme et que l'opinion publique favorable à son égard a sans doute joué un rôle considérable dans la reconnaissance par la France des "colonies unies" le 13 mars 1778. En revanche, les deux amis proches de La Fayette, le vicomte de Noailles et le comte de Ségur, qui avaient été les plus enthousiastes pour l'aventure américaine, renoncent à servir en Amérique. La Fayette s'avère être le seul représentant de la haute noblesse à avoir combattu sous les ordres de Washington avant l'entrée en guerre de la France. Mais l'adhésion de La Fayette à la cause, avec tout l'enthousiasme de sa jeunesse, suffit. Le fait que de Kalb ait guidé avec compréhension les idéaux plutôt vagues du jeune homme vers la voie politique et militaire pratique qu'il a suivie est un coup de maître de diplomatie tranquille dont l'Amérique devrait toujours être reconnaissante. La question de savoir si c'est de Kalb qui a amené La Fayette en Amérique ou l'inverse est oiseuse. Tous deux étaient impatients de combattre les "insurgés" et tous deux étaient également déterminés ; l'un ou l'autre serait venu indépendamment. Que le jeune homme de dix-neuf ans et le soldat expérimenté de 56 ans, le Français de la plus haute noblesse et

l'Allemand d'humble origine, aient travaillé si bien ensemble est certainement un hommage à tous deux.

Pendant ce temps, au Havre, les officiers empêchés par le gouvernement français de partir pour l'Amérique, se trouvaient désemparés et dispersés dans diverses directions. Acceptant calmement cette vive déception, et résolu à réessayer, de Kalb retourne à Paris.

CHAPITRE VII

L'INTRIGUE BROGLIE

Le dîner donné par le comte de Broglie à Metz durant l'été 1775 en l'honneur du duc de Gloucester, comme le raconte La Fayette, éveilla son intérêt pour la lutte pour la liberté des colonies américaines. Il est également probable que le récit que Gloucester fit de la vaillante lutte des fermiers américains contre les réguliers britanniques donna à de Broglie l'idée de planifier sa propre participation à cette guerre, mais pour des raisons très différentes de celles de La Fayette. Il souhaitait devenir généralissime des forces américaines et, dans le plus grand secret, complota pour atteindre cet objectif.

Les archives de l'"Intrigue Broglie", comme on a appelé ce faible complot, contemporain de la "Cabale Conway", sont plutôt maigres. Nous les donnons ici dans leur intégralité, avec quelques commentaires et un historique. Ces plans avaient deux choses en commun : 1. l'objectif de supplanter Washington ; 2. un effondrement très rapide et inoffensif.

L'idée d'engager quelques officiers français expérimentés pour former et diriger les soldats américains se développa assez naturellement, alors que la France envoyait des fusils, des munitions, des uniformes, des tentes et d'autres fournitures pour servir la cause des "insurgés" ainsi que pour affaiblir l'ennemi juré, l'Angleterre. Beaumarchais, le 26 juillet 1776, dans une lettre à Deane, fait état de l'envoi d'armes, puis exhorte Deane à adopter le plan d'Arthur Lee " d'envoyer des ingénieurs et des officiers - en particulier, semble-t-il, des officiers d'artillerie ".¹⁰⁶ De même, il vint à l'esprit de Broglie qu'un formidable commandant suprême pourrait s'avérer très utile.¹⁰⁷ Au vu de sa longue expérience de la guerre de Sept Ans, il décida que lui, le Comte de Broglie, serait le mieux placé pour mener l'Amérique à la victoire. Bien sûr, tout devrait rester strictement secret, ce qui est très compréhensible puisque, grâce à l'incroyable chantage de d'Eon, le plan de Broglie pour l'invasion de l'Angleterre lui avait causé de graves brûlures aux doigts ; il cherchait donc un exploit par lequel il pourrait se racheter et s'assurer en même temps des richesses considérables.

L'idée qu'un général européen expérimenté puisse s'avérer utile aux colons n'a rien d'étonnant. Arthur Lee, agent à Londres pour le Massachusetts, écrit le 13 février 1776 :

Un général de première compétence et expérience irait là-bas s'il pouvait avoir l'assurance du Congrès de conserver son rang ; mais celui-ci étant très élevé, il ne se soumettrait pas à avoir un autre Américain comme supérieur, et cela seulement en considération de la confiance due à un Américain dans une question si spécifiquement américaine.¹⁰⁸

L'auteur ne mentionne aucun nom, mais il est fort probable qu'il pensait à de Broglie. Le 5 novembre, de Broglie fait appel à Deane pour lui présenter de Kalb., dont le désir de combattre du côté américain remonte au moins au 26 décembre 1775, date de sa lettre au Dr Phile, son ami de Philadelphie, dans laquelle il écrit : "Je consacrerai avec plaisir le reste de mes jours au service de

votre liberté" et demande si le Congrès accueillerait ses services. Cette démarche n'aboutit à rien ; de Kalb ne réussit qu'au troisième essai. Le Dr Phile remet la lettre à Robert Morris qui l'envoie le 17 février 1777, avec une recommandation plutôt froide à John Hancock :

Monsieur, cette lettre et sa traduction ont été mises entre mes mains pour les déposer devant le Congrès. L'auteur, le général de Kalb, a été major général lors de la dernière guerre en Allemagne, a commandé pendant de nombreuses années un régiment français et est réputé être un homme d'intérêt à la Cour de Versailles. Il écrit et parle bien l'anglais, c'est un gentleman poli et un excellent soldat. Cette description de lui m'a été donnée par le Dr Phile et le capitaine Hasenburg qui le connaissent personnellement. Il était dans ce pays pendant la période de l'épreuve du Stamp Act et était alors pressenti par la Cour française afin d'observer le conflit et son évolution. Si vous choisissez de l'encourager, le Dr Phile vous transmettra votre appréciation.

Le Congrès, débordé par trop de demandes de candidats étrangers, avait adopté une résolution le 13 mars 1777¹⁰⁹ enjoignant à ses agents à l'étranger de décourager les officiers cherchant à servir dans l'armée des États-Unis. Entre-temps, le comte de Broglie, par l'intermédiaire de son secrétaire, M. Dubois-Martin, communiqua à de Kalb son ambition de devenir commandant de l'armée américaine. Le 11 décembre 1776, il écrivit à de Kalb une longue lettre, détaillant son plan ; dans le secret du complot, il conclut : "Je laisse ceci non signé. Vous savez qui je suis."

J'ai vu avec plaisir, par les relations de M. Dubois-Martin, ainsi que par votre dernière lettre du 5, la bonne marche de vos affaires, et j'espère que tous vos vœux continueront à se réaliser. Soyez assuré que, de mon côté, je ne négligerai pas vos intérêts, que, comme vous ne manquerez pas de vous en souvenir, j'ai toujours défendu, d'autant plus allègrement que je sais que la faveur du roi ne saurait être mieux accordée.

Je ne doute pas que le plan qui vous a été communiqué par M. Dubois recueille votre entière approbation. Il est évidemment indispensable à l'exécution de l'œuvre. Il faut un chef militaire et politique, un homme capable de porter le poids de l'autorité dans la colonie, d'unir ses partis, d'assigner à chacun sa place, d'attirer un grand nombre de personnes de toutes les classes, et de les entraîner avec lui, non pas des courtisans, mais des officiers braves, efficaces et instruits, qui se confieraient à leur supérieur, et auraient en lui une confiance implicite. Il n'est pas nécessaire qu'il y ait beaucoup de grades d'un ordre supérieur ; mais il en faut, parce que le corps et le pays sont distincts l'un de l'autre. Non pas qu'il n'y ait assez de place pour un certain

nombre de personnes, parmi lesquelles on peut faire un choix. Le point principal de la mission dont vous êtes chargé consistera donc à expliquer l'avantage, ou plutôt l'absolue nécessité du choix d'un homme qui devra être investi du pouvoir d'amener ses adjoints avec lui, et d'assigner à chacun la place pour laquelle il le jugera apte. Le candidat devrait avoir un rang de première importance, comme, par exemple, celui du prince de Nassau ; ses fonctions, cependant, devraient être limitées à l'armée, à l'exclusion du service civil, avec, peut-être, la seule exception de la négociation politique avec les puissances étrangères. En proposant un tel homme, vous devez, bien sûr, ne pas sembler savoir s'il éprouve le moindre désir pour une telle position ; mais, en même temps, vous devez laisser entendre que rien d'autre que les **supputations** les plus favorables ne l'inciterait à faire le sacrifice attendu de lui. Vous devrez faire remarquer que trois ans seraient la période la plus longue pour laquelle il pourrait s'engager, qu'il réclamerait un salaire fixe, à maintenir après l'expiration de cette période de service, et qu'en aucun cas il ne consentirait à s'expatrier pour toujours. Ce qui doit vous rendre particulièrement explicite sur ce point, c'est que l'assurance du retour de cet homme en France au bout de trois ans enlèvera toute appréhension sur les pouvoirs à conférer, et fera disparaître jusqu'à l'apparence d'un dessein ambitieux de devenir le souverain de la nouvelle république.

Vous vous contenterez donc de stipuler pour la personne en question une autorité militaire qui réunirait la qualité de général et de président du conseil de guerre avec le titre de généralissime, de maréchal, etc.

Bien entendu, il faudrait réclamer de fortes contreparties pécuniaires pour les préparatifs du voyage, et pour le voyage lui-même, et un traitement libéral pour le retour, à peu près comme on l'a fait pour le prince Ferdinand. Vous pouvez donner l'assurance qu'une telle mesure mettra de l'ordre et de l'économie dans les dépenses publiques, qu'elle remboursera son coût au centuple dans une seule campagne, et que le choix d'officiers qui suivent leur chef sur sa parole, et par attachement à sa personne, vaut plus que le renforcement de l'armée par dix ou vingt mille hommes. Vous connaîtrez les personnes qui adhèrent à ce chef et au nombre illimité de subalternes ; vous savez que ce ne sont pas des courtisans, mais des soldats excellents et éprouvés ; vous connaissez mieux que d'autres la grande différence entre l'un et l'autre candidat, et vous insisterez particulièrement sur ce point. Vous serez également attentifs à l'effet que produira nécessairement une telle nomination à sa simple annonce en Europe. Même dans une bonne armée européenne, tout dépend du choix d'un bon commandant en chef ; combien plus dans une cause où

tout est encore à créer et à régler ! Il n'est pas facile de trouver un homme qualifié pour une telle tâche, et en même temps disposé à l'entreprendre. Si les choses en bas - *là-bas* - se passent bien, vous devriez inciter le Congrès à renvoyer immédiatement le petit Dubois à M. Deane avec tous les pouvoirs et toutes les directives. Ces pouvoirs ne devraient être limités à aucun égard, sauf dans la mesure où il s'agit d'écarter tout danger d'exercice trop étendu de l'autorité civile, ou de projets ambitieux de domination sur la république. Le désir est d'être utile à la république d'une manière politique et militaire, mais avec tous les honneurs, dignités et pouvoirs appropriés sur les fonctionnaires subordonnés ; en bref, avec un pouvoir bien ordonné.

Si vous renvoyez le petit Dubois, informez-moi en même temps de la véritable condition des affaires et de l'état du sentiment public, en ajoutant vos suggestions sur ce qui est le mieux à faire. Informez-moi également de la nature du pouvoir conféré aux agents des insurgés. Adieu ! Je vous souhaite, à vous et à votre caravane, un bon voyage. J'exécuterai vos commissions et verrai M. de Sartines à mon arrivée à Paris.

Avertissez-moi de la réception de cette lettre et du moment de votre départ, et écrivez-moi sous la direction de l'abbé St Evrard, au bureau de M. St Julien, trésorier général du clergé. Je laisse cette lettre sans signature. Vous savez qui je suis.¹¹⁰

De Kalb, dans l'intérêt du projet de son ami et mécène, envoya une lettre et un mémoire à Deane pour les soumettre à Franklin, qui venait d'arriver en France.¹¹¹ Les documents sont datés du Havre, le 17 décembre 1776 :

J'espère que vous avez reçu mes lettres des 12 et 13 et 14 décembre, que j'ai eu l'honneur de vous adresser, comme j'ai celle-ci, sous pli à MM. German et Girardot.

Il est arrivé ici cette nuit un courrier de la Cour avec ordre de retarder le départ de l'Amphitrite : je suis bien aise qu'il soit arrivé trop tard, mais je crains que cela ne soit un obstacle au départ du second vaisseau, et par conséquent, à mon propre départ et à celui des officiers.

Je vous serai très obligé de présenter mes respects au Dr Franklin. Je sou mets à son jugement et au vôtre le mémoire ci-joint, contenant mon opinion sur ce que je vous ai laissé entendre un jour à Paris.

Un vaisseau français qui est arrivé hier de Lisbonne, a rapporté qu'une frégate anglaise a pris dans ces eaux un vaisseau américain de 350 tonneaux, chargé d'indigo, &c, se dirigeant, comme on le croit, vers Bordeaux et le Havre. Cette prise a été emmenée à Lisbonne, et deux personnes importantes qui étaient à bord ont été envoyées à Falmouth par le paquet. Je suis, &c De Kalb.

Pièce jointe- Traduction

Projet. - dont l'exécution déciderait peut-être du Succès de la cause de la Liberté des Etats-Unis d'Amérique du Nord, sans que la Cour de France parût, pour le moment, y avoir la moindre part.

En comparant les États-Unis aux États de Hollande, lorsqu'ils suffisaient encore sous les actes répétés de la tyrannie de leurs souverains, je pense que la même conduite qui a été si avantageuse à l'établissement républicain des Pays-Bas, produirait le même effet dans le cas présent. Le commencement de la révolution dans l'Amérique du Nord est un événement très important et très intéressant pour la plupart des puissances européennes et surtout pour la France, qui prendrait volontiers les mesures propres à amener une séparation entre les Colonies et l'Angleterre, si cela pouvait se faire sans déclarer la guerre à la Grande-Bretagne, si cela n'était pas absolument nécessaire.

C'est ce qu'on peut présumer par les permissions données en privé par le gouvernement à plusieurs officiers distingués de différents grades, d'entrer au service des Américains et d'acheter dans ce royaume des provisions pour les transporter dans les vaisseaux français. Mais pour en revenir à mon plan, je dis qu'il serait nécessaire à ces États encore naissants de leur fournir quelques troupes étrangères et surtout un chef de grande réputation européenne, dont la capacité militaire puisse le mettre en état d'être opposé comme chef d'une armée au prince Ferdinand de Brunswick ou au roi de Prusse lui-même ; qui, réunissant un nom rendu illustre par de nombreux héros de sa famille, avec une grande expérience de la guerre, et toutes les qualités requises pour conduire une telle entreprise avec prudence, intégrité et économie, sous l'autorité des États, considérés comme des pouvoirs légitimes et souverains.

Les colonies unies sont capables de mettre sous les armes peut être cent mille hommes courageux, pour la plupart intéressés à la défense d'une cause juste, de leur

liberté et de leurs possessions. Mais des armées nombreuses et le courage ne suffisent pas à remporter le succès s'ils ne sont pas soutenus par l'habileté et l'expérience. En parlant ainsi, je n'ai pas l'intention de déprécier la gloire, la direction et les actes des officiers qui commandent actuellement ; au contraire, je pense qu'ils ont très bien agi et courageusement, en particulier le général Washington, en toutes occasions ; mais mon projet est seulement d'avoir un homme dont le nom et la réputation seuls pourraient décourager l'ennemi. Il me semble que mes réflexions sur l'avantage qui résulterait pour les États-Unis de leur liaison avec la France, ont été prévues, au moins en partie, par le Congrès, puisqu'il a envoyé ici un de ses membres les plus capables pour obtenir des officiers, des munitions, &c.

Tout ce qui a été fait jusqu'à présent est devenu public avant son exécution, en passant par les mains de plusieurs personnes, non seulement indiscrètes mais peu habiles, que la nécessité et la force des circonstances auraient pu seules faire choir.

Parmi les officiers qui s'engagent pour la cause et la défense de la liberté, les hommes de mérite forment la minorité, les nobles seigneurs et autres patrons n'étant pas toujours assez francs pour ne recommander que des sujets braves et capables ; de sorte que la plupart de ces officiers sont peut-être très médiocres sous le rapport de la conduite, des talents, de l'esprit, des mœurs et de l'expérience, et ne changent de climat que par des motifs d'intérêt et pour se débarrasser de leurs créanciers.

Tous ces inconvénients n'existeraient plus si les États pouvaient se choisir un chef tel que je le suggère, ayant le pouvoir de choisir lui-même les officiers et les assistants qu'il jugerait nécessaires. Il choisirait certainement les meilleurs de chaque espèce : (car personne dans le royaume ne connaît mieux que lui tous les militaires.) - je dis, d'obtenir les meilleurs officiers et de placer chaque individu dans la position qui lui convient, pour sa propre réputation, qui paraît si intimement liée au succès des Provinces-Unies : Lui seul demanderait aux ministres leur approbation, et tout ce qui est nécessaire à l'entreprise ; personne d'autre que lui ne serait dans le secret, et je suis sûr qu'il est si universellement estimé pour sa position, son intégrité et sa capacité de général, que sans savoir où ni comment ils iraient, tout le monde le suivrait et le laisserait maître des conditions. Beaucoup de jeunes nobles le suivraient comme volontaires, uniquement dans le but de servir et de se distinguer sous ses

yeux. Cette noblesse, par son intérêt à la cour, par son propre crédit ou par la gestion de ses amis et de ses parents, pouvait décider le roi en faveur d'une guerre avec l'Angleterre.

Le général serait en mesure d'obtenir d'emblée, en argent ou en billets, et peut-être même en aide **rendue** par une puissance alliée à une autre, tout ce dont les États-Unis auraient besoin.

Il y parviendrait mieux que tout autre ministre ; la nation française tout entière serait intéressée à la querelle, et l'on pourrait persuader le roi de se déclarer ouvertement. Le résultat serait un traité d'alliance, de commerce et de navigation à la fin, ou avant la fin, de la guerre.

Il se verrait ainsi obligé de pousser la guerre pour son propre honneur et celui de son pays, et par conséquent, à l'avantage des États, car il devrait considérer la perte de sa réputation comme la plus grande de toutes les pertes, et l'honneur d'être le principal instrument de la défense et de la restauration de la liberté d'un **Commonwealth** comme le plus flatteur de tous les honneurs.

Un tel homme, avec des assistants de son choix, vaudrait à lui seul vingt mille hommes et doublerait la valeur des troupes américaines.

Un tel changement dans l'armée encouragerait, sans doute, les amis et produirait un effet contraire sur l'ennemi.

Toutes les dépenses militaires seraient administrées par son intelligence et son intégrité pour le plus grand avantage des États. Il n'y aurait sous son administration, ni friponnerie, ni détournement d'argent, et il rendrait lui-même ses comptes à la première demande à la législature suprême des États.

Cet homme peut être trouvé, et je crois l'avoir trouvé, et je suis sûr qu'une fois connu, il réunira les suffrages du public, de tous les hommes sensés, de tous les militaires, et j'ose dire, de toute l'Europe.

Il ne s'agit plus que de le faire accepter, ce qui, à mon avis, ne peut se faire qu'en le comblant d'assez d'honneurs pour satisfaire son ambition, comme en le nommant maréchal généralissime, en lui donnant une somme considérable d'argent liquide pour ses nombreux enfants, dont il devra se passer quelque temps pendant son séjour au-delà des mers, pour leur être équivalent en cas de perte de leur père, et en lui donnant tous les pouvoirs nécessaires au bien du service.

Je répondrai d'avance aux objections que l'on pourrait faire à mon projet, parce qu'elles se présentent naturellement à l'esprit d'un peuple libre ; à savoir, qu'un tel homme, investi d'un pouvoir aussi étendu dans l'armée, ayant les principaux officiers à sa dévotion, pourrait non seulement fouler aux pieds les libertés du pays qu'il est chargé de défendre, mais même s'en rendre maître et tyran.

Je répondrai d'abord que son pouvoir, quelque étendu qu'il fût, serait toujours subordonné aux États ; qu'aucun commandant, officier ou soldat ne lui serait soumis qu'en ce qui concerne les mouvements militaires et le service réel du pays ; que, d'ailleurs, il n'est pas probable qu'aucun sujet américain se prête à une entreprise aussi illégale.

Deuxièmement, j'en suis sûr, et je parierais ma tête qu'une telle pensée n'entrerait jamais dans son cœur noble et généreux.

Troisièmement, il a une propriété acquise dans son propre pays, à Milon la Chapelle, des honneurs, et une famille tenue en tel respect, et à laquelle il est si tendrement attaché, que pour toutes les souverainetés du monde, il ne s'en séparerait jamais, d'autant plus qu'il est sur le point d'être créé maréchal de France.

Quatrièmement, pour assurer d'une manière plus précise son retour et sa résidence en Europe, les États pourraient faire un des points capitaux de leurs traités ou tractations avec la cour de Versailles, l'élévation de leur généralissime à la dignité de duc et pair de France.

Ces idées me sont suggérées par le zèle de la cause que j'ai embrassée. Je laisse à MM. Franklin et Deane le soin de les étendre, de les modifier ou de les réaliser. La seule chose que je leur demande, c'est de ne faire mention de ma proposition à âme

qui vive, à cause du secret qui est absolument nécessaire, que le projet soit accepté ou rejeté. Je le répète une fois de plus - le choix de Je le répète, le choix de la personne, quand je la nommerai, sera agréable et généralement applaudi.
De Kalb.

Les deux mémoires présentent de grandes similitudes. Tous deux soulignent la nécessité pour les Etats-Unis de disposer d'un homme d'influence et de grande réputation européenne, qui dispose d'une suite d'officiers dévoués, qui pourrait avoir suffisamment d'influence à la cour pour inciter le roi de France à déclarer la guerre à l'Angleterre. Un tel homme, parfois appelé "**Statthalter**" par analogie avec le poste de Guillaume d'Orange en Hollande, ne serait pas une menace pour la liberté des citoyens, car son autorité serait limitée à l'armée et aux affaires étrangères, son mandat ne dépasserait pas trois ans et il serait responsable devant la législature. Les deux lettres précisent que le généralissime doit recevoir de grands encouragements pour entreprendre ce sacrifice ; de Broglie parle un peu plus d'argent, tandis que de Kalb insiste sur les honneurs et la cause de la liberté. Comme modèles pour un tel poste, Guillaume d'Orange-Nassau est mentionné par de Broglie, le prince Ferdinand de Brunswick et le roi de Prusse par de Kalb ; mais bien sûr, aucun des deux ne mentionne le nom du grand chef qui pourrait être amené à aider les États-Unis. Une fois de plus, l'accent est mis sur le secret dans la description du candidat : "personne d'autre que lui ne serait dans le secret". Francis Wharton, qui a édité la Correspondance diplomatique révolutionnaire, donne un aperçu du contexte historique :

Du point de vue de Broglie, il n'y avait rien d'étrange à ce qu'un soldat européen de haut rang social et politique soit proposé pour conduire les colonies américaines dans leur révolte. La Pologne, où Kalb s'était rendu auparavant pour une mission semblable à celle qui lui était confiée, avait été pendant de nombreuses années l'objet d'entreprises de ce genre ; la Russie et la France avaient tour à tour proposé des sujets de distinction comme candidats au trône, tandis que de nobles aspirants de divers grades entraient en lice pour leur propre compte. On avait parlé de Don Jean d'Autriche pour une souveraineté orientale ; Leicester, au temps de la reine Élisabeth, et Marlborough, au temps de la reine Anne, reçurent des offres du gouvernement des Pays-Bas ; les aspirations de Wallenstein à la couronne impériale étaient considérées comme naturelles, étant donné ses splendides dons militaires et son audacieuse ambition. Plus tard, Bernadotte fut élu au trône de Suède et Maximilien fut envoyé par Louis Napoléon pour gouverner le Mexique. Nous n'avons donc pas le droit d'être surpris que Kalb, ignorant le caractère et la position de Washington, et ne connaissant encore qu'imparfaitement la rude indépendance et

l'impatience du contrôle étranger qui caractérisaient le caractère américain, ait considéré comme réalisable l'élection de Broglie à une dictature américaine ; et il n'est pas plus étrange qu'il ait conçu un tel projet avant son voyage que de l'avoir abandonné en Amérique quand il a vu la réalité des choses étaient réellement. Mais il est surprenant que Deane ait gravement recommandé un tel projet au congrès.¹¹²

Un historien contemporain, Donald R. Chidsey, écrit dans son ouvrage *Valley Forge* :

Aujourd'hui, cette proposition semble grotesque, un élan de vanité flagrant. Pourtant, elle a été présentée avec tout le sérieux voulu et, dans le cadre de la pensée politico-militaire de l'époque, elle était raisonnable et même saine. - Elle ne tenait tout simplement pas compte des sentiments des Américains.¹¹³

M. Deane avait eu une certaine idée du plan lorsque de Kalb, quelque temps auparavant, "vous en avait fait allusion à Paris" au moment où de Broglie l'avait présenté. M. Deane avait été impressionné par le haut rang de M. de Broglie et par le caractère énergique de M. de Kalb lui-même. C'est pourquoi, lorsqu'il rendit compte, le 6 décembre 1776, au Comité secret du Congrès de l'accord qu'il avait conclu avec de Kalb et plusieurs autres officiers, il ajouta un paragraphe très vague, conforme au souhait de de Broglie. Il donne le nom italien original de ce dernier, et confond le comte de Broglie avec son frère beaucoup plus célèbre, le duc et maréchal :

Je vous sou mets une pensée : Si vous pouviez engager un grand général du plus haut caractère en Europe, comme, par exemple, le prince Ferdinand, le maréchal Broglio, ou un autre de même rang, à prendre la tête de vos armées, une telle mesure ne serait-elle pas politique, car elle donnerait un caractère et un crédit à vos militaires et provoquerait peut-être une plus grande panique chez nos ennemis. Je ne fais que vous suggérez une telle pensée et vous laissez vous entretenir avec le baron de Kalb sur le sujet en question.¹¹⁴

Silas Deane n'a fait que "suggérer" au Congrès de nombreuses choses de diverses natures, auxquelles les hommes de Philadelphie ont, à juste titre, prêté très peu d'attention. Dans une lettre écrite une semaine avant la lettre ci-dessus, également adressée au comité secret du Congrès, il suggère l'achat de mercenaires suisses ou allemands. Il poursuit, dans cette longue lettre :

J'ai écrit beaucoup et sur de nombreux sujets, mais je crains d'avoir omis quelque chose ; si c'est le cas, je dois, lorsque j'écirai de nouveau, me souvenir de sujets moins importants. J'aimerais avoir ici l'un de vos meilleurs chevaux de selle de race américaine ou Rhode Island, un cadeau de ce genre serait de l'argent bien dépensé

pour un certain personnage (Deane fait-il allusion à Marie-Antoinette ?) d'autres productions curieuses seraient, à l'heure actuelle, bien qu'insignifiantes en elles-mêmes, importantes au bon moment et au bon endroit. J'ai mentionné le planétarium de M. Rittenhouse dans une lettre précédente, et la collection d'Arnold, je crois, est un bon exemple. Je pense à la collection d'insectes d'Arnold, etc., etc., mais je dois soumettre toute démarche de ce genre à votre sage jugement.

Une autre référence à l'« Intrigue » figure dans une lettre adressée à de Kalb par Dubois-Martin, secrétaire de de Broglie,¹¹⁵

Je serais heureux que vous veniez ici une fois de plus, pour voir M. Franklin. Cela favoriserait grandement les négociations que vous avez entreprises, car il est possible qu'autrement quelque autre parti s'adresse à ce membre du Congrès avec les mêmes vues que celles que nous défendons. Si vous ne pouvez pas vous absenter, je voudrais que vous écriviez à M. Deane pour lui demander si l'arrivée de M. Franklin entraînera ou non des modifications dans la forme ou l'esprit de ses dépêches, ou dans le plan que vous lui avez soumis pour le choix d'un commandant en chef.

En tout cas, vous pourriez l'avertir de ne pas prêter une oreille trop attentive aux suggestions de parties probablement mal estimées pour un poste aussi important, car je suis certain que vous serez d'accord avec moi pour penser qu'il n'y a pas en Europe un homme aussi bien préparé pour cette fonction que le nôtre (Broglie). Je n'ai pas cette opinion à cause de ma prédilection pour le candidat. Vous m'obligeriez beaucoup en m'informant de vos idées et intentions à ce sujet.

Ces paragraphes sont très révélateurs de **"l'Intrigue"**. Il n'y a aucune allusion à l'usage de la force, ni à la subversion d'officiers américains ; seulement une suggestion soumise au Congrès par l'intermédiaire des représentants dûment autorisés de cet organisme à Paris, Silas Deane et Benjamin Franklin. On peut douter que Franklin n'ait jamais vu le mémoire de de Kalb daté du 17 décembre 1776, car Franklin lui-même n'y fait aucune référence ; il est arrivé à Paris le 21 décembre 1776, après un voyage épuisant, et avec des affaires bien plus importantes qui l'attendaient. Washington n'en parle jamais. Lovell, l'ennemi acharné de Deane, n'en fait pas une de ses accusations contre Deane, qu'il appelle "cet homme faible et espiègle". Il n'y a aucune preuve que le secret de de Broglie était connu de quiconque, à part son secrétaire Dubois-Martin, de Kalb, Silas Deane, et plus tard Thomas Paine. L'accent mis sur le secret dans les documents rend probable que La Fayette ne savait rien de l'espoir de de Broglie, puisqu'il n'y a jamais fait allusion. Si l'ennemi de Kalb, le vicomte Mauroy, en avait eu connaissance, il s'y serait probablement attardé dans ses

attaques contre le baron. Le Comité de la correspondance secrète a évidemment gardé son secret. Wharton écrit que le Congrès n'a pas pris note de la suggestion, et qu'après l'arrivée de Kalb en Amérique, lorsqu'il a eu l'occasion de voir quelle était la situation, elle n'est pas réapparue. Le 13 février 1779, plus de deux ans après la suggestion de Deane, alors que de Kalb commandait une division depuis deux ans, le secrétaire du Comité, Thomas Paine, l'a déterrée pour accuser Deane d'un plan visant à faire d'un prince allemand le commandant des forces américaines à la place de George Washington - Ferdinand de Brunswick - mais il n'y a aucune mention du Comte de Broglie.¹¹⁶

Aucun historien n'a eu la moindre idée de l'affaire jusqu'à ce que, près d'un siècle plus tard, Friedrich Kapp, dans sa biographie de Kalb publiée en 1862, cite les documents relatifs au projet de Broglie, qu'il avait découverts parmi les papiers du baron conservés dans les archives familiales de la propriété de Kalb à Milon la Chapelle près de Versailles. Ce secret était nécessaire compte tenu de ce qu'un échec aurait signifié pour le fier comte dont de Kalb était prêt à servir les intérêts ; si on lui avait demandé sa préférence à l'époque, il aurait peut-être choisi de se battre sous les ordres de de Broglie plutôt que sous ceux de Washington qu'il ne connaissait pas alors. On lui rappelle en termes très clairs la dette qu'il a envers les frères de Broglie pour les services qu'ils lui ont rendus. En même temps, il était enthousiaste à l'idée de consacrer ses "trente-deux ans d'expérience militaire" à la cause américaine. Le 7 novembre 1776, il signe un accord avec Deane dans lequel il conclut sa partie par la déclaration suivante :¹¹⁷

Aux conditions ci-dessus, je m'engage et promets de servir les États américains dans toute la mesure de mes capacités, de reconnaître l'autorité et tous les actes du très honorable Congrès, d'être fidèle au pays qui est le mien, d'obéir aux supérieurs engagés par ce pouvoir légal, et d'être à partir de ce jour à la disposition de M. Deane pour mon embarquement et dans le navire et le port qu'il jugera opportuns.

De Broglie, en tant que commandant, avait recommandé à plusieurs reprises de Kalb pour une promotion ; il était donc naturel que ce dernier défende la candidature du premier à un poste qu'un général européen expérimenté pouvait, semble-t-il, mieux remplir qu'un Américain, un planteur de Virginie comme Washington, qui n'avait pas encore fait ses preuves ; il présenta donc "l'idée" de de Broglie, ajoutant "Je laisse à MM. Franklin et Deane le soin de l'étendre, de la modifier ou de l'exécuter". Il remettait ainsi toute la question entre les mains des représentants américains du gouvernement des États-Unis. Il poursuit : " La seule chose que je leur demande, c'est de ne faire mention de ma proposition à aucune âme vivante, en raison du secret qui est absolument nécessaire, que le projet soit accepté ou rejeté."¹¹⁸

Il y a un dernier mot sur l'intrigue de Broglie dans une lettre de Kalb, daté du 24 septembre 1777, du Comté de Lancaster, en Pennsylvanie, dans laquelle il parle gentiment mais de manière

critique de la capacité de Washington en tant que général.¹¹⁹ Puis il continue à sa manière virile et honorable :

Si je retourne en Europe, ce sera avec la plus grande mortification, car il est impossible d'exécuter le grand dessein que je suis venu si volontiers servir. M.de Valfort (un des officiers français qui était sur le point de rentrer en France) vous dira que le projet en question est tout à fait impraticable ; il ne serait pas moins considéré comme un acte d'injustice criant contre Washington, que comme un outrage à l'honneur du pays.

Avec cette décision, de Kalb a enterré les documents dans ses dossiers. La lettre suivante du Comte montre qu'il s'est tourné vers d'autres intérêts, et ni lui ni de Kalb ne font d'autres allusions aux aspirations du généralissime, et il n'y a aucune autre référence à "l'intrigue Broglie" dans aucun autre document contemporain, pour autant que j'aie pu le découvrir.

Un commentaire intéressant sur Broglie et son plan est contenu dans un article intitulé "Comte de Broglie, the Proposed Stadtholder of America", publié en 1887 par Charles J. Stille, qui commence ainsi :

" Dans le sixième volume de l'histoire de M. Bancroft (éd. de 1879, p. 519), nous trouvons le paragraphe suivant :

Le comte de Broglie, se défendant d'avoir l'ambition de devenir le souverain des États-Unis, insinuait qu'il était disposé à en être pendant quelques années le prince d'Orange, pourvu qu'on lui assurât une grosse bourse avant l'embarquement, un revenu abondant, le plus haut grade militaire, la direction des relations étrangères pendant son commandement, et une rente princière à vie après son retour.

Cette déclaration semble à première vue des plus extraordinaires, d'autant plus que M. Bancroft n'en donne aucune autre explication et qu'en fait, il ne fait jamais référence à ce sujet dans son ouvrage."

Le professeur Stille est surpris, pour ne pas dire choqué, parce que Bancroft attache si peu d'importance à ce qui est pour lui "une déclaration des plus extraordinaires". De toute évidence, Bancroft pensait que dans une Histoire des États-Unis en six volumes, le paragraphe ci-dessus était suffisant pour couvrir le sujet.

CHAPITRE VIII

"VICTOIRE"

De Kalb était naturellement profondément déçu qu'une interdiction du gouvernement français ait empêché la navigation de la "Seine" et ainsi ruiné ses espoirs de rejoindre la cause américaine. Mais il retourne à Paris plus déterminé que jamais à rejoindre l'Amérique, et en peu de temps, deux opportunités se présentent à lui. L'une était une répétition de l'offre précédente de Deane de le placer sur un navire transportant des fournitures en Amérique ; l'autre était la décision de La Fayette d'acheter et d'affréter un navire à ses propres frais. Dans ses *Mémoires*¹²⁰, il raconte que malgré la nouvelle des défaites de Washington à New York, Long Island et White Plains, son enthousiasme n'a pas été le moins du monde refroidi. Deane lui avait conseillé, au vu des faibles chances de réussite de la cause américaine, d'abandonner son projet, mais le jeune homme déterminé le remercia poliment pour sa franchise, puis ajouta : " Jusqu'à présent, vous n'avez vu que mon enthousiasme pour votre cause, et cela peut s'avérer utile à présent. J'achèterai un navire pour transporter vos officiers ; nous devons avoir confiance dans l'avenir, et c'est surtout à l'heure du danger que je veux partager votre destin. "

La Fayette s'entretient bien sûr avec Deane, mais aussi avec de Kalb, le comte de Broglie et le secrétaire de ce dernier, Dubois-Martin. Il est décidé de profiter d'un heureux concours de circonstances qui résout le problème de l'obtention d'un navire sans éveiller les soupçons. Un frère de Dubois-Martin, le lieutenant François Auguste Dubois-Martin, attaché à un régiment d'infanterie français à Port-au-Prince, était venu en France pour acheter des armes et des uniformes pour son régiment. Après avoir fait ses affaires à Bordeaux, il est venu à Paris pour rendre visite à son frère avant de rentrer à Saint-Domingue. Il est arrivé au moment où s'organisait le groupe qui devait partir sur la "Seine". Sur la recommandation de son frère, il est admis dans ce groupe d'officiers avec le grade de major. Lorsque l'expédition est interdite par le gouvernement français, il retourne à Paris. Il s'avéra alors être l'homme providentiel, car la prochaine tentative devait se faire à partir de Bordeaux, un port plus éloigné que le Havre et donc moins surveillé par les officiels français ou les

espions britanniques. Le lieutenant Dubois-Martin avait déjà eu affaire à des chargeurs à Bordeaux et avait également une expérience de la marine. On lui confie donc la tâche d'acheter un navire, ce qu'il fait en peu de temps. Il achète pour La Fayette la "Victoire", capitaine Le Boursier, pour 112 000 francs. Il devait être prêt à la mi-mars. Le prix comprend également la valeur de la cargaison dont le navire est chargé. La Fayette est ravi. De Kalb décide de rejoindre le jeune homme qui lui avait dit : "Je te verrai en Amérique".

Pour combler les semaines d'attente, et aussi pour dissiper les soupçons concernant ses plans, le marquis, très impatient, rendit visite à son oncle, l'ambassadeur de France en Angleterre. Avec un peu d'amusement malicieux, il se retrouve présenté au roi George III, ainsi qu'aux généraux Clinton et Rawdon qui sont revenus des champs de bataille américains en Angleterre pour la saison hivernale. Ce n'était pas particulièrement attirant pour le "rebelle" idéaliste, mais probablement un peu préférable aux bals parisiens auxquels il était tenu par sa position d'assister ; ces festivités commençaient chez la Reine avec des danses de cinq à neuf heures, suivies d'un dîner et de nouvelles danses jusqu'à six heures du matin. Et aucun gentilhomme de la cour ne peut partir avant que Marie-Antoinette ne se soit retirée.

Après trois semaines en Angleterre, La Fayette rentre en France le 12 mars, comme cela avait été prévu. De Kalb, désireux de ne pas voir ses plans contrariés cette fois-ci, s'arrange pour que La Fayette reste incognito dans sa résidence, celle du baron, à Paris, jusqu'à ce que tous les arrangements soient terminés. Il s'agissait probablement d'une sage précaution compte tenu de la conduite incertaine de La Fayette dans les semaines précédant le départ de la "Victoire" le 20 avril 1777. Une fois tous les détails réglés avec Deane, ainsi qu'avec les officiers qui devaient naviguer sur la "Victoire", de Kalb et La Fayette partirent dans la voiture de ce dernier le soir du 16 mars 1777 pour Bordeaux,¹²¹ où ils arrivèrent le 19 après n'avoir dormi qu'une nuit en route. Cette précipitation se révéla inutile, car la "Victoire" n'était nullement prête à prendre la mer.

La perspective est d'attendre sans rien faire pendant plusieurs jours. Pour La Fayette, cette attente est particulièrement pénible en raison d'une indiscretion d'enfant qu'il a commise et dont il pressent maintenant qu'elle aura des conséquences très graves. Dans son inquiétude, il décide d'avouer la vérité à son ami et mentor ; il n'est pas vrai, comme il l'a répété à de Kalb, que sa famille et en particulier son beau-père, le duc d'Ayen, ont approuvé son départ pour l'Amérique ; au contraire, le duc est résolument opposé à "une telle folie".¹²² Puisque, dans son humeur joyeuse au départ de Paris, il avait envoyé une lettre au duc pour lui faire part de ses projets idéalistes, son beau-père furieux aurait pu, à ce moment-là, faire appel au roi pour arrêter le fugitif. Le roi dispose d'un moyen tout trouvé pour ramener à la raison les jeunes nobles qui s'apprêtent à déshonorer leur famille, à savoir la *lettre de cachet*, un ordre d'emprisonner n'importe qui pour n'importe quelle durée sans aucune cause indiquée. Ce n'est pas une partie de plaisir pour La Fayette.

De Kalb est stupéfait ! Pendant la période de préparation de leur départ, La Fayette et lui s'étaient vus tous les jours. Le marquis venait ouvertement chez lui, et il passait à la résidence Noailles, parfois même lorsque Mme de La Fayette assistait à leurs réunions. Il ne pouvait pas s'imaginer que, dans ces circonstances, les projets étaient secrets pour la famille de son ami ; en fait, on lui a dit à plusieurs reprises que le beau-père du Marquis était d'accord.¹²³ Les deux hommes discutèrent et décidèrent que, dans ces circonstances, leur navire étant retardé d'au moins trois jours, il serait bon de savoir ce qui se tramait à Paris au sujet de leur départ. À cette fin, un courrier est envoyé le 20 mars à l'un des amis de La Fayette, le vicomte de Coigny. De Kalb, plongé dans une profonde tristesse à la perspective de voir une seconde tentative échouer, écrit à sa femme :

Bordeaux, 20 mars 1777

Le chagrin dans lequel je t'ai laissée à mon départ m'a déchiré le cœur, et il m'afflige encore profondément. Je voudrais pouvoir revenir auprès de vous sur-le-champ. Si je pouvais décemment me retirer, je le ferais ; mais bien que je ne puisse pas manquer à ma promesse, il est toujours possible que notre voyage soit empêché. Je trouve tant d'affaires encore à arranger ici que les ministres apprendront sûrement le départ du marquis et que les ordres arriveront avant que notre vaisseau ne mette les voiles. Malgré l'ardeur avec laquelle nous travaillons, rien n'est plus incertain que ce voyage.¹²⁴

Le 23 mars, de Kalb fait état de nouveaux retards :

Nous ignorons encore si notre départ sera empêché, car notre vaisseau, déjà si longtemps retenu, ne peut mettre les voiles avant demain. Quand le vent défavorable tournera, Dieu seul le sait !¹²⁵

Lorsque, le 25 mars, tous les officiers de Deane sont dûment arrivés et que le navire est prêt, il est décidé de ne pas attendre le retour du courrier. Mais au moment où les hommes étaient entrés dans la chaloupe qui devait les conduire au navire, le courrier arriva avec la réponse de l'ami de La Fayette. La Fayette la lit pendant que les marins rament vers le Victoire. Coigny rapporte que le roi désapprouve le projet et que le beau-père de La Fayette est indigné : il tente d'empêcher l'appareillage. Cette nouvelle laisse La Fayette profondément troublé.

Lorsqu'il fit part à de Kalb du contenu de la lettre, celui-ci, malgré la déception que cela lui causait, ne sentit pas qu'il pouvait faire autrement que de conseiller au jeune homme de ne pas désobéir au roi et de ne pas rompre totalement avec sa famille. La Fayette sentit la force de ce conseil raisonnable et désintéressé, appuyé bien sûr par le fait qu'en tant qu'officier de l'armée française, il ne pouvait pas désobéir aux ordres de son souverain si un ordre du roi arrivait. Cependant, il ne modifia pas les dispositions prises pour naviguer d'un port français vers le port espagnol de Los Pasajes, un petit port situé à environ trois milles du grand port de Saint-Sébastien. Le 29 mars 1777, le "Victoire" entra

dans Los Pasajes, où le navire resta vingt-trois jours¹²⁶ en raison de l'indécision de La Fayette. Pour de Kalb et les autres officiers, cela signifiait presque trois semaines d'attente impatiente. Naturellement, les officiers passaient une grande partie de leur temps libre à Saint-Sébastien, assistant à la messe le jour de Pâques, explorant les environs et mangeant à l'hôtel. Par mauvais temps, ils restaient à bord du navire. De Kalb écrivit de nombreuses lettres à sa femme, certaines depuis Los Pasajes et d'autres depuis St-Sébastien. Entre-temps, La Fayette, déchiré entre deux lignes de conduite, avait envoyé un deuxième courrier à Paris, pour faire savoir à Saint-Sébastien si son voyage serait interdit. Puis il est lui-même retourné en France pour tenter de faire approuver son plan d'action.

De Kalb a trouvé le temps d'écrire à sa femme en cours de route :

A bord de la "Victoire", Cap. Le Boursier, de Bordeaux, près
de l'embouchure de la Gironde le 26 mars, à midi (1777).

Je vous ai écrit, mon cher Amour, le 20, le 22, et deux fois le 24, avec un mot le 25 dans ce dernier ; dans deux heures nous serons en pleine mer. Nous levons l'ancre par le temps le plus glorieux ; cela doit présager un heureux voyage. Nous sommes montés à bord hier soir et nous avons tous déjà le mal de mer, surtout mon compagnon de voyage. Je profite d'un petit intervalle, pour vous dire, cher Amour, combien je vous aime et vous aimerai toujours. Je vous promets de vous envoyer des nouvelles sous peu et bien avant mon arrivée en Amérique, car je suis sûre que nous nous arrêterons dans un port européen et que je pourrai vous écrire dans deux ou trois jours, car nous allons attendre à Saint-Sébastien en Espagne le retour d'un courrier qui a été dépêché à Paris.¹²⁷

Cependant, avant que le courrier de Paris arrivât à Saint-Sébastien, il en parut un de Bordeaux. Il apportait des ordres de la cour ordonnant au marquis de se rendre à Toulon, d'y attendre l'arrivée du Duc d'Ayen et de sa sœur, la comtesse de Tesse, de faire avec eux un voyage en Italie qui devait durer dix mois, pour guérir le jeune homme de ses sottises. Le Duc d'Ayen n'avait pas une haute opinion de La Fayette, et d'ailleurs il était outré par sa conduite actuelle. La comtesse est une curiosité : "Jeune, elle avait perdu la foi et s'était laissée gagner par les idées philosophiques du temps. Elle était amie de Voltaire, mais tout en affichant son agnosticisme, elle se signait invariablement dans l'intimité de ses rideaux de lit lorsqu'elle devait prendre des médicaments. Elle amusait ses nièces avec ses manières, son discours pompeux et les contrastes flagrants entre son comportement et son discours."¹²⁸ Voir l'art et l'architecture de l'Italie en compagnie de ces deux aînés pendant près d'un an devait être une perspective effrayante pour le jeune homme qui "tirait son épée pour la jeune république à l'heure où elle en avait le plus besoin". De Kalb écrivit à sa femme, avec beaucoup d'indulgence, que le voyage en Italie n'était "pas du goût du marquis". De

Saint-Sébastien, le 1er avril 1777, il écrit : "C'est la fin de son expédition en Amérique pour rejoindre l'armée des insurgés."¹²⁹

La Fayette s'était mis en route pour Bordeaux et peut-être Paris afin d'obtenir l'approbation de son expédition. Il voulait suivre les conseils de de Kalb, ne pas désobéir au roi ni rompre avec son beau-père, mais en même temps il était déterminé à ne pas abandonner son projet et à ne pas s'exposer au ridicule. De Kalb est certain qu'il n'obtiendra pas l'approbation qu'il recherche (ce qui s'avéra être le cas), aussi, avec le bon sens des affaires qui le caractérise, il conseille à La Fayette de transiger avec l'ancien propriétaire du navire au prix de vingt ou vingt-cinq mille francs. Tout irait beaucoup mieux si le garçon n'avait pas prétendu que le Duc d'Ayen était en sympathie avec sa démarche, s'il avait omis d'envoyer une lettre à son beau-père au moment de son départ, et s'il n'était pas revenu en France après avoir été en pleine mer, hors de portée du gouvernement français !

Le 6 avril, de Kalb écrit à sa femme depuis Los Pasajes :

Je m'étais flatté de l'espoir de recevoir hier soir des nouvelles du marquis de Bordeaux. S'ils n'arrivent pas aujourd'hui ou demain, notre séjour ici sera très long, car dans ce cas il n'écrit pas avant d'être à Paris, car certainement ni M. de Maurepas ni le Duc d'Ayen ne lui permettront de nous rejoindre. Si le marquis n'a pas déjà conclu un marché avec l'armateur, ses maladresses vont lui coûter cher. J'appelle cela des bévues, car sa démarche était insensée dès l'instant où il n'a pu se décider à exécuter tranquillement son projet, sans être inquiété par les menaces. C'est la lettre du vicomte de Coigny, reçue par le courrier qui lui avait été envoyé à son retour à Bordeaux, qui a produit ce brusque changement d'intention. Si cette lettre ne l'avait pas trouvé déjà dans la barque qui devait nous transporter à bord de notre vaisseau, je crois que La Fayette serait revenu sur-le-champ, et à mon avis, il aurait bien agi. Quand il m'a demandé conseil sur ce qu'il devait faire, j'ai cru devoir le dissuader de ne pas tenir compte des désirs de son beau-père et des ordres du roi. Au contraire, je lui ai conseillé de céder à sa famille, et d'éviter une rupture avec elle. S'il ne s'était pas constamment flatté d'avoir l'approbation du Duc d'Ayen, je l'aurais toujours averti de ne pas aller aussi loin qu'il l'a fait. Il m'avait toujours assuré que sa famille cautionnait ses projets, que son beau-père lui-même avait l'intention d'aller un jour en Amérique avec le vicomte de Noailles, et que même Madame La Fayette avait été mise au courant de ses intentions par ses parents, et les approuverait. J'ai toujours pensé qu'il était à blâmer pour avoir caché cette affaire à sa femme jusqu'au moment de son départ. S'il m'avait dit à Paris tout ce qu'il a avoué depuis, j'aurais protesté très sérieusement contre tout ce projet. De toute façon, l'affaire lui coûtera

un peu d'argent. Mais si l'on dit qu'il a fait une folie, on peut répondre qu'il a agi selon les motifs les plus honorables, et qu'il peut garder la tête haute devant tous les hommes de bonne volonté.

Il dit en outre :

Ce long retard est intolérable. Je vais arriver trop tard pour l'ouverture de la campagne, et je suis d'autant plus mortifié que M. Deane m'a offert un passage sur un de ses navires.¹³⁰

C'est ainsi qu'il se décharge de ses ennuis auprès de sa compréhensive Emilie, sa *chère bonne amie*.

Dans cette même lettre du 6 avril, de Los Pasajes, il écrit à sa femme :

Je ne t'ai pas écrit hier, mon cher amour, parce que je suis allé faire une randonnée de toute la journée par un très beau temps et sur une assez grande distance, pour gravir une des plus hautes montagnes de ce voisinage. Du sommet, on voit une vaste **étendue** de mer et de terre. Nous avons vu Bayonne, qui est à environ sept lieues d'ici, et les environs assez loin au-delà. Les Pyrénées étaient couvertes de neige, tandis que nous avions assez chaud. Je dis " nous " parce que j'avais avec moi MM. Bedoulx et Brice (Price) qui sont nos meilleurs randonneurs. Vous ne connaissez pas ce dernier, c'est un compagnon agréable, sympathique, un Américain, hautement recommandé à M. La Fayette par M. Deane. Je suis donc obligé de m'occuper de lui. Les autres membres du groupe sont allés avant-hier faire une promenade à cheval à Bayonne. (Note : Le nom "Brice" est la prononciation bavaroise de "Price" par de Kalb, la version de sa signature).¹³¹

La manière dont de Kalb a employé son temps pendant qu'il attendait La Fayette dans un petit port espagnol est caractéristique de l'homme. Des années plus tard, alors qu'il était major général dans l'armée américaine, il préférait marcher plutôt que de voyager à cheval. Il avait également l'habitude de partager tous les événements avec sa femme ; par exemple, dans cette lettre, il lui présente le reste des compagnons de voyage par leur nom, tous des "hommes aimables et raisonnables". En l'absence de La Fayette, il doit prendre en charge le groupe et, à la demande du marquis, s'occupe des intérêts personnels du jeune homme. Le 17 avril 1777, La Fayette arrive à cheval, déguisé en facteur pour échapper à la police, à sa manière fringante et romantique. Il a décidé, pour de multiples raisons et malgré les interdictions, de s'embarquer pour l'Amérique. Il suit la voie audacieuse qu'il s'est tracée, conformément à sa devise, "*Cur non ?*" (Pourquoi pas ?). Il avait appris que c'était le Duc d'Ayen qui avait obtenu du roi l'ordonnance royale, que tout le monde était enthousiaste pour son entreprise, celle de La Fayette, et qu'il reprochait à son beau-père de vouloir entraver ce vaillant projet. Quant aux ministres, à qui l'on demandait leurs véritables sentiments sur la question, ils répondaient qu'ils n'auraient rien dit du tout sans les plaintes du Duc d'Ayen. Une

demande de permission de partir pour les États-Unis présentée par La Fayette n'avait pas été refusée, elle n'avait reçu aucune réponse, et La Fayette se disait que cela équivalait à une autorisation. Il a donc estimé qu'il avait l'approbation qu'il souhaitait. Donc, *Cur non ?* Nous partons ! Le 20 avril 1777, la "Victoire" appareille pour Charleston.¹³²

Pendant ce temps à Paris, le projet aventureux de La Fayette, loin d'être un secret, fait l'objet de nombreux commérages favorables au marquis. Naturellement, les Américains à Paris suivent l'évolution de la situation avec un grand intérêt. George Lupton écrit à William Eden, le 24 avril 1777, que La Fayette partira malgré les ordres du roi et qu'il a emmené avec lui "le baron, un officier très réputé et compétent, pour être son tuteur et son instructeur"¹³³

Il n'est pas du tout surprenant qu'un garçon de dix-neuf ans, confronté à un problème très difficile et compliqué pour prendre une décision, hésite et ait besoin de près d'un mois pour se décider, éprouvant durement la patience de ses compagnons de voyage. Ce qui est surprenant, c'est la fermeté avec laquelle il prit le commandement de son navire, le tact dont il fit preuve dans ses rapports avec le Congrès, sa bravoure lors de sa première bataille, son habileté à manœuvrer une division, sa diplomatie à son retour en France, et tous ses autres actes qui ont fait de lui un grand héros américain. Il était, comme le dit de Kalb, un prodige !

Les papiers du navire, compte tenu de la neutralité officielle du gouvernement français, étaient établis pour les colonies françaises des Antilles, mais La Fayette ordonna au capitaine de se rendre directement à Charleston. Le capitaine répondit qu'il ne pouvait pas le faire, car les papiers du navire ne les protégeaient qu'en allant aux Antilles. Tout croiseur anglais qui les appréhenderait en direction des États-Unis les ferait prisonniers et prendrait le navire comme une prise. La Fayette réitère alors son ordre de naviguer directement vers l'Amérique du Nord, informant le capitaine qu'en cas de refus, le commandement serait confié au second officier. C'est alors que la vérité éclate au grand jour : le capitaine a fait passer en fraude à bord des marchandises d'une valeur de plusieurs milliers de dollars qu'il a l'intention de vendre aux Antilles, et c'est la raison pour laquelle il craint d'être rattrapé par un navire de guerre britannique. La Fayette promet alors d'indemniser le capitaine si ses marchandises sont saisies en contrebande. Si le capitaine Boursier s'attendait à pouvoir duper le jeune homme de dix-neuf ans, il fut surpris.¹³⁴

Dans ses Mémoires (écrits à ce stade à la troisième personne), La Fayette donne quelques informations sur le voyage :

Dès que M. de La Fayette fut remis des effets du mal de mer, il étudia la langue et le métier qu'il adoptait. Un vaisseau lourd, deux mauvais canons et quelques fusils, n'auraient pu échapper au plus petit corsaire. Dans la situation où il se trouvait, il résolut plutôt de faire sauter le vaisseau que de se rendre ; il concocta des mesures pour arriver à ce but avec un brave Hollandais nommé Bedoulx, dont la seule alternative, s'il avait été pris, aurait été la

potence. - A quarante lieues du rivage, ils croiseraient par un petit vaisseau : le capitaine pâlit, mais l'équipage était attaché à M. de La Fayette, et les officiers étaient nombreux ; ils firent mine de résister. Il se trouva heureusement que c'était un vaisseau américain, qu'ils s'efforcèrent vainement de suivre, mais à peine les premiers avaient-ils perdu de vue le vaisseau de M. de La Fayette qu'il se heurta à deux frégates anglaises - et ce n'est pas la seule fois que les éléments semblaient vouloir s'opposer à M. de La Fayette. Après avoir rencontré pendant sept semaines divers périls et hasards, il arrive à Georgetown en Caroline. Remontant le fleuve dans un canot, son pied toucha enfin le sol américain, et il jura de vaincre ou de périr pour cette cause.¹³⁵

Dans l'une des lettres que La Fayette a écrites à bord du navire à sa jeune épouse, il exprime sa satisfaction de ne pas être allé en Italie avec ses parents âgés pendant dix mois, comme le roi le lui avait ordonné. Puis il poursuit :

Et considérez la différence entre mon occupation et ma vie actuelle et ce qui aurait été si j'avais fait ce voyage inutile. Défenseur de cette liberté que j'adore, libre au-delà de toute autre, venant en ami offrir mes services dans cette république si intéressante, je n'apporte avec moi que mon cœur libre et ma bonne volonté, aucune ambition à satisfaire et aucun intérêt égoïste à servir ; si je m'occupe de ma propre gloire, je travaille surtout à l'avènement de la liberté. J'espère qu'à cause de moi vous deviendrez un bon Américain ; c'est un sentiment fait pour les cœurs vertueux. Le bonheur de l'Amérique est intimement lié au bonheur de toute l'humanité ; elle est destinée à devenir le refuge sûr et vénérable de la vertu, de l'honnêteté, de la tolérance, de l'égalité et de la liberté pacifique.¹³⁶

De Kalb est définitivement un ami de l'Amérique, même s'il n'en est pas aussi exubérant que La Fayette, tout comme les autres officiers, pour la plupart de jeunes idéalistes. Mais il y a un Méphistophélès dans le groupe, le vicomte de Mauroy. Il devint par la suite très aigri lorsque le Congrès, le 15 septembre 1777, choisit de Kalb à sa place pour un poste de général de division nouvellement créé ; il donna libre cours à son spleen dans un mémoire qu'il écrivit plus tard sur ses expériences en Amérique. Ce rapport cynique, entre autres, nous renseigne quelque peu sur la teneur des conversations à bord de la "Victoire" au cours de son voyage de 54 jours.¹³⁷

Mes compagnons de bord étaient dans un état d'enthousiasme visible, et je ne me faisais certes pas un projet de les en guérir ; mais le marquis de La Fayette m'intéressait réellement ; sa jeunesse, son ardent désir de se distinguer, son nom, sa fortune, les plaisirs qu'il sacrifiait à l'épée, sa constance à lutter contre tous les obstacles, et le bonheur qu'il éprouvait à les vaincre tous, me gagnaient à lui, me réjouissaient de ses succès. Pendant que tous les autres s'occupaient d'entretenir ses

plus douces espérances, j'essayais par mes objections de le préparer aux choses désagréables qu'il rencontrerait probablement, de peur d'une impression trop douloureuse s'il les éprouvait à un moment où son imagination était la plus exaltée dans son idéalisation des Américains.

"Eh bien, me dit un jour La Fayette, - vous ne croyez pas que les peuples soient mus par l'amour de la vertu, de la liberté ? Vous ne croyez pas que les hommes et les femmes simples, bons, hospitaliers, préfèrent le bien-être à tous nos vains plaisirs, et la mort à l'esclavage ?"

J'ai répondu : "Si les sauvages du nouveau continent s'étaient unis pour vivre dans une société à laquelle quelque homme de génie, de vertu, de talents et de constance, un moderne Timoléon, avait donné des lois, un tel peuple pourrait aujourd'hui servir d'illustration vivante aux vertus que vous venez de m'esquisser ; mais les hommes déjà civilisés (et pas du tout par de tels philosophes), sont ceux qui ont apporté sur une terre sauvage les vices et les préjugés de leurs mères patries respectives.

" Le fanatisme, l'avidité insatiable, la pauvreté, voilà malheureusement les trois causes qui poussent incessamment sur ces rivages des masses d'immigrants qui viennent massacrer les indigènes et détruire dans un esprit de gaspillage des forêts aussi vieilles que le monde ; ils arrosent un sol encore vierge du sang des aborigènes et le fertilisent avec des milliers de cadavres éparpillés sur des champs saisis par la force ". Dans ce tableau, qui n'est que trop vrai, voyez-vous moins d'horreurs qu'on pourrait vous en montrer dans le continent que nous quittons ? »

"Je sais que vous allez me citer les quakers et le bonheur que la Pennsylvanie peut nous offrir, mais c'est une exception ; et n'est-ce pas un fait que les gens soi-disant bons, soient indulgents pour les agissements de leurs voisins ? -qu'ils ne désirent que la paix et l'abondance, et qu'en définitive toute puissance leur est indifférente, puisque par leur constitution, monastique, aucune puissance ne peut les lier. »

" C'est sur cela que je fonde ma conviction ; pour parler franchement, je ne m'attends à trouver en Amérique que des hommes comme ceux de notre continent ; je pense qu'à cause de leurs préjugés, nous autres Français **devons** être détestés d'eux. Quand nous venons comme des gens qui leur offrent des lumières supérieures aux leurs, nous blessons leur orgueil en général, et nous excitons leur envie en particulier."

Rousseau et Voltaire !

L'annexe A contient un tableau de tous les officiers qui ont traversé vers l'Amérique sur la "Victoire", avec la liste des grades promis par Deane et ceux attribués par le Congrès dans les cas où ils ont été

acceptés - généralement identiques. Le groupe qui devait s'embarquer avec de Kalb sur la "Seine" depuis le Havre s'était dispersé, mais six de ces hommes se sont joints à l'expédition de la "Victoire". Il s'agissait d'une entreprise de jeunes hommes ; l'âge moyen était inférieur à trente ans, et si l'on omet de Kalb et de Mauroy, les "vieux", moins de 27 ans. La dernière colonne de l'annexe A raconte une histoire très tragique ; malgré leur enthousiasme, leurs épreuves sur mer et sur terre, et les efforts de La Fayette et de Kalb dans leur intérêt, sept officiers se virent refuser leur nomination par le Congrès, et six furent contraints de rentrer ignominieusement sans avoir acquis aucune gloire. Cependant, ils furent décemment remboursés de leurs frais pour le voyage en Amérique et leur retour en France.

Les paragraphes suivants contiennent des données intéressantes sur les hommes qui ont traversé à bord de la "Victoire".¹³⁸

De Kalb fut le seul du groupe à tomber au combat.

Le contrat de *De Mauroy* fut répudié par le Congrès et il rentra en France en homme aigri.

De Valfort gravit les échelons et devient colonel en 1777. Sa mauvaise santé le pousse à rentrer rapidement en France, où il est nommé directeur de l'école militaire de Brienne, et donc le principal professeur de Napoléon.

De Lesser : lieutenant à l'âge de dix ans, colonel en 1777, il est refusé par le Congrès. Après des services distingués dans l'armée française, il se retire comme général.

Dubuysson servit dans le régiment de cavalerie du duc de Noailles, où La Fayette servit pendant l'été 1775 ; il reçut le grade de major par le Congrès et devint le fidèle assistant de de Kalb. Lors de la bataille de Camden, il tenta avec son propre corps de protéger le général blessé des baïonnettes britanniques, recevant lui-même de graves blessures. Il écrivit un récit intéressant des premières expériences du groupe aux États-Unis.

Sourbader de Gimat, qui avait reçu le grade de major de Deane, fut nommé lieutenant-colonel par le Congrès et devint aide de camp de La Fayette, avec qui il fit le voyage en France en 1779. Il participe à de nombreux combats, dont le siège de Yorktown, où il est blessé. Lorsqu'il rentre en France en 1782, il porte une lettre de Washington à La Fayette. Plus tard, il reçoit un commandement aux Antilles.

Cloquet de Vrigny sert à l'âge de dix-sept ans dans le régiment de Noailles, puis rejoint le corps des Fischer, où il est élevé au rang de capitaine. Après une traversée sur la "Victoire", il devient l'un des aides de La Fayette. Après son retour en France, il est victime de la Révolution française.

De Capitaine, topographe, est affecté à sa spécialité.

De Colombe fut fait prisonnier à la bataille de Savannah et fut libéré sur parole.

Leonard Price, originaire de Baltimore, a servi avec La Fayette comme son aide américain.

De Bedoulx a servi avec le grade de lieutenant-colonel sous Pulaski.

Le Congrès a estimé que Deane avait outrepassé ses pouvoirs en promettant la nomination de tous ces officiers, dont la plupart ne parlaient pas anglais ; il est d'ailleurs fréquemment critiqué durement pour ses actions peu judicieuses. Toutefois, à la décharge de l'instituteur du Connecticut, submergé à Paris par des complications déconcertantes, il convient de rappeler que, sans sa maladresse bien intentionnée, les États-Unis n'auraient jamais eu La Fayette, de Kalb, Steuben et Pulaski.

Au moment de l'"évasion" de La Fayette, Deane a été amèrement attaqué pour sa part de complicité dans cet acte illégal. Il a écrit une lettre pour défendre son action au ministre français des Affaires étrangères, le comte de Vergennes, concluant : "Aucun pays n'a à avoir honte de lui, et je suis sûr qu'il justifiera un jour au monde entier que mon préjugé initial en sa faveur était bien fondé ".¹³⁹

CHAPITRE IX

UNE VISITE LIBRE DEPUIS CHARLESTON À PHILADELPHIE

"Nous avons vu aujourd'hui plusieurs espèces d'oiseaux, écrit La Fayette à sa femme à le bord de la "Victoire" le 7 juin 1777, qui annoncent que nous ne sommes pas loin du rivage.¹⁴⁰ L'espoir d'arriver est très agréable, car la vie de navire est des plus pénibles." Près de cinquante jours s'étaient écoulés dans une morne monotonie, aggravée vers la fin par des rations insuffisantes dues à une distribution imprudente des vivres dans les premières semaines. Il nous dit qu'après s'être remis du mal de mer, il s'était occupé de livres militaires et de l'étude de l'anglais. Il termine sa lettre ainsi : "Adieu ; la nuit m'oblige à interrompre ma lettre, car j'ai interdit depuis quelques jours l'utilisation de bougies dans mon navire ; voyez comme je suis devenu prudent !". Aucune frégate britannique n'a tenté d'arrêter le "Victoire" et La Fayette n'a donc pas eu à mettre à exécution sa menace de faire sauter son navire, ses amis, l'équipage, la cargaison et lui-même plutôt que de se rendre à un capitaine anglais.

De Kalb ne voyait pas l'intérêt d'une lettre quotidienne à sa femme à bord du navire, mais sur le sol américain, il lui écrit une lettre datée du dimanche 15 juin 1777, à North Island, à l'entrée de la baie de Georgetown, à quinze miles de cette ville, dans un port appelé South Inlet en Caroline (du Sud).

Enfin nous avons atteint la terre, mon cher amour, il y a deux jours, après un long et pénible voyage, sans avoir fait escale dans notre île, sans aucun mauvais incident, mais non entièrement sans inquiétude chaque fois que nous apercevions quelques navires, d'autant plus que nous avons décidé de nous défendre, bien que nous fussions mal équipés pour cela. Un vent contraire nous empêcha d'atteindre Charleston où nous avons l'intention de débarquer. Personne à bord ne connaissait

assez bien la côte pour dire où nous étions et dans quel port nous pouvions entrer. Le marquis, M. Price et moi partîmes en yole de notre navire, avec le lieutenant et sept matelots, pour découvrir où nous pourrions trouver un pilote. Nous sommes partis le vendredi à deux heures de l'après-midi et avons ramé jusqu'à six heures du soir, remontant la rivière jusqu'à Georgetown, appelée North Inlet, jusqu'à ce que la marée basse nous fasse échouer. Jusqu'à ce moment-là, nous n'avions rencontré que quelques nègres ignorants qui pêchaient des huîtres et qui ont accepté, sur le chemin du retour, de nous guider vers le pilote qui vivait au bout de l'île. Les déclarations confuses de ces quatre nègres au sujet de cette région étaient très peu satisfaisantes. Nous avons bien compris qu'ils appartenaient à un major de la milice, mais ils ont ajouté en même temps que l'ennemi (les Britanniques) effectuait parfois des raids dans ces environs et qu'ils avaient enlevé plusieurs pêcheurs il y a une semaine. Bien que nous n'ayons pas appris grand-chose de ces esclaves, nous avons laissé notre yole derrière nous et sommes entrés dans le bateau à huîtres des nègres afin d'être conduits d'abord au pilote et ensuite à leur maître.¹⁴¹

Vers minuit, les nègres mirent les trois hommes à terre et leur indiquèrent la maison de leur maître. Guidés par la lumière au loin, La Fayette, de Kalb et Price partirent dans cette direction. Lorsqu'ils approchèrent de la maison d'où venait la lumière, les chiens se mirent à aboyer et le major, soupçonnant un raid britannique provenant de quelque navire ennemi, se prépara à se défendre et à défier les arrivants. De Kalb, parlant anglais, expliqua qu'ils étaient des officiers français venant d'arriver de Bordeaux pour servir dans l'armée continentale, que leur navire était à l'embouchure du bras de mer, qu'ils étaient partis à la recherche d'un pilote et qu'ils demandaient un abri pour la nuit. Ils furent alors immédiatement invités à entrer dans la maison, et y apprirent qu'ils se trouvaient dans la résidence d'été du Major Benjamin Huger, un citoyen éminent de Caroline du Sud, qui les reçut avec "une cordiale et généreuse hospitalité". Le lendemain matin, le temps est magnifique et tout concourt à donner à La Fayette une première impression très favorable de l'Amérique. La nouveauté de tout ce qui l'entourait, les domestiques noirs qui venaient lui demander ses ordres, la beauté et l'aspect étranger du pays qu'il voyait de ses fenêtres et la riche végétation dont il était couvert, tout concourait à produire sur le jeune homme sensible un effet véritablement magique, excitant en lui une variété d'émotions inexprimables.¹⁴²

Avec la marée haute, la yole est remontée au matin et a ramené les officiers sur le "Victoire". La Fayette avait décidé de faire naviguer son navire jusqu'à Charleston tandis que lui, de Kalb et quelques autres voyageraient par voie terrestre. Le major Huger a essayé de trouver des chevaux pour eux, mais n'a pu en obtenir que trois. La Fayette proposa aux hommes de la "Victoire" de partir

par bateau ou par voie terrestre, à cheval ou à pied. Presque tous votèrent d'abord pour quitter le navire, mais ensuite, soit à cause des frais, soit à cause de la fatigue après un très long voyage, soit à cause de l'impossibilité de se procurer des chevaux pour le voyage, presque tous changèrent d'avis et décidèrent de rester à bord. Cela a poussé La Fayette à dire que si tout le monde restait à bord, il resterait aussi et affronterait tous les risques encourus. Cette décision était le résultat de sa générosité et de sa noblesse innée, mais de Kalb savait à quel point il était répugnant pour le marquis de retourner sur le bateau qui avançait lentement et qui lui donnait le mal de mer après avoir atteint le sol américain.¹⁴³ Il déclara donc qu'à son avis ils devaient tous quitter le bateau. Leur but, après tout, était d'atteindre leur destination rapidement et indemne ; et puisque maintenant ils étaient en sécurité si près de leur but, il ne serait pas prudent de s'exposer à de nouveaux risques. "Quant à moi, conclut fermement de Kalb, j'irai par terre ; que celui qui le désire me suive ! Tous ceux qui resteront à bord n'auront qu'à s'en prendre à eux-mêmes s'ils rencontrent le malheur."

Il n'est pas surprenant que dans un groupe d'idéalistes, des voix violentes et contradictoires s'élèvent contre une personnalité sensée et énergique.¹⁴⁴ Le résultat est que de Kalb, La Fayette, Dubuysson, Lesser, Valfort, Gimat, Bedoux et Price partent pour Charleston à pied ou à cheval et arrivent le mardi 17 juin 1777. Cette marche d'environ soixante miles, accomplie en trois jours, fut une expérience extrêmement éprouvante. Dubuysson raconte¹⁴⁵ que certains de ceux qui n'avaient pas pu se procurer de chevaux se sont aperçus qu'ils ne pouvaient pas marcher avec leurs bottes, et les ont donc jetées pour marcher pieds nus sur le sable brûlant et à travers les forêts. En conséquence, ses jambes furent pendant quinze jours aussi épaisses que ses cuisses. Ils arrivèrent à Charleston avec l'air de mendiants ou de brigands et furent traités comme tels ; les habitants les montraient du doigt avec mépris, alors qu'ils se considéraient comme des officiers de l'armée du roi de France amenés à leur état pitoyable actuel par un désir de gloire dans la défense de ce même peuple ; ils furent traités comme des aventuriers même par les Français, qui étaient nombreux à Charleston. La plupart d'entre eux étaient des officiers ruinés par des dettes et donc renvoyés de leur corps, qui avaient afflué à Charleston depuis les Antilles françaises. Les gouverneurs américains avaient l'habitude de se débarrasser au plus vite de cette racaille en leur donnant des lettres de recommandation à Washington ou au Congrès. Les premiers furent reçus très favorablement, mais leur conduite montra bientôt ce qu'ils étaient, et désormais le Congrès n'avait plus foi dans les recommandations, ni aucune considération pour ceux qui leur été présentés. Les hommes de la "Victoire" avaient de nombreuses raisons de repenser à ces rapports, entendus pour la première fois à Charleston, sur l'attitude américaine envers les volontaires français pour la cause américaine.

Aristote dit que dans le drame, une scène de reconnaissance conduit fréquemment à un renversement complet de la fortune du héros. Ainsi, dans la situation dramatique de Charleston, lorsque le jour suivant l'arrivée des officiers, le "Victoire" entra triomphalement dans le port, il y eut

une révolution dans l'attitude envers les nouveaux arrivants. Désormais, ils étaient partout accueillis cordialement. Le beau navire prouvait certainement que son propriétaire était un vrai marquis ! Les officiers français, qui avaient été les premiers à se moquer d'eux, s'empressent maintenant de courtiser La Fayette et de demander à servir sous son commandement. Le marquis reçoit des honneurs tels qu'on n'en accorde généralement qu'à un maréchal de France. Une semaine entière fut consacrée à des dîners et à diverses autres activités.

Dans une lettre à sa femme, La Fayette donne une description¹⁴⁶ enthousiaste de ses journées à Charleston :

Mon propre accueil a été particulièrement agréable. Le simple fait d'avoir été mon compagnon de voyage suffit à assurer à n'importe lequel de nos hommes le meilleur accueil. Je viens de passer cinq heures à un grand dîner offert en mon honneur par un gentleman de cette ville. Les généraux Howe et Moultrie, ainsi que plusieurs officiers de ma suite étaient présents. Nous avons bu à la santé de chacun et nous nous sommes efforcés de parler anglais, ce que je commence à faire un peu. Demain, je rendrai visite, en compagnie de ces messieurs, au gouverneur de l'État et je prendrai les dernières dispositions pour mon départ. Le lendemain, les commandants ici me feront visiter la ville et ses environs, puis je partirai rejoindre l'armée de Washington.

Il était ravi de tout dans ce pays pour lequel il était prêt à donner sa vie :¹⁴⁷

Je vais maintenant te parler, mon amour, du pays et de ses habitants qui sont aussi agréables que mon enthousiasme me l'avait fait imaginer. La simplicité des manières, la bonté du cœur, l'amour de la patrie et de la liberté, et un délicieux état d'égalité sont universellement rencontrés. Les hommes les plus riches et les plus pauvres sont tout à fait sur un pied d'égalité, et bien qu'il y ait d'immenses fortunes dans ce pays, je défie quiconque de relever la moindre différence dans leurs manières d'agir les uns envers les autres. C'est chez le major Huger que j'ai vu et jugé pour la première fois la vie à la campagne ; je suis actuellement en ville, où tout ressemble un peu aux coutumes britanniques, sauf qu'on trouve ici plus de simplicité qu'en Angleterre. Charleston est l'une des villes les mieux construites, les plus belles et les plus agréables que j'aie jamais vues. Les femmes américaines sont très jolies, et font preuve d'une grande simplicité naturelle, et l'extrême propreté de leur apparence est vraiment délicieuse. La propreté est partout encore plus soignée qu'en Angleterre. Ce qui me fait le plus plaisir, c'est de voir à quel point les citoyens sont tous frères dans une même famille. En Amérique, il n'y a pas de pauvres, et il n'y en a même pas qu'on puisse appeler des paysans. Chaque citoyen possède quelque propriété, et

tous les citoyens ont les mêmes droits que le plus riche individu ou propriétaire foncier du pays. Les auberges sont très différentes de celles d'Europe ; l'hôte et l'hôtesse s'assoient à table avec vous et vous font les honneurs d'un repas confortable, et lorsque vous partez, vous payez votre note sans être obligé de payer une taxe en plus. Si vous n'aimez pas aller dans les auberges, vous pouvez toujours trouver des maisons de campagne dans lesquelles vous serez reçu comme un bon Américain avec la même attention que celle que vous pourriez attendre dans la maison d'un ami en Europe.

Le Marquis s'est parfaitement adapté à la vie en Amérique telle qu'il l'a trouvée à Charleston deux jours après son arrivée. Dans sa lettre à Mme La Fayette, il dit encore :

D'après la vie agréable que je mène dans ce pays, la sympathie qui me fait me sentir aussi à l'aise avec les habitants que si je les connaissais depuis vingt ans, la similitude de leur façon de penser et de la mienne, mon amour de la gloire et de la liberté, vous pourriez vous imaginer que je suis très heureux - mais vous n'êtes pas avec moi, mon très cher amour.¹⁴⁸

De Petersburg, en Virginie, le 17 juillet 1777, il écrit à Mme La Fayette avec le même enthousiasme à propos de son " expérience américaine " :

Je suis maintenant à huit jours de voyage de Philadelphie, dans le bel État de Virginie. Toute fatigue est passée... le voyage est un peu fatigant ; mais si plusieurs de mes camarades ont beaucoup souffert, moi-même je n'ai guère eu conscience de la fatigue.... Plus j'avance vers le nord, plus je suis satisfait du pays et de ses habitants. Il n'y a pas d'attention ou de gentillesse que je ne reçoive pas, bien que beaucoup ne sachent pas qui je suis.¹⁴⁹

La vision joyeuse de La Fayette sur les Etats-Unis, qui contraste fortement avec les impressions de MM. Mauroy et Fayolle, peut être en partie dû aux lettres d'introduction pour lui et de Kalb de leurs nouveaux amis de Charleston, ainsi que du gouverneur Caswell de Caroline du Nord et d'autres gentlemen accueillant le long de la route.

En écrivant à Mme de Kalb, le Baron semble avoir eu quelques doutes, contrairement à l'optimisme de La Fayette, concernant leur réception prochaine par le Congrès, en raison de ce qu'il a observé à Charleston à propos de l'attitude dominante des Américains envers les officiers français. En racontant son séjour d'une semaine à Charleston, il ne mentionne pas les divertissements gais, mais il remarque qu'on ne saurait trop louer le conseil municipal pour l'aide qu'il a offerte à ses invités afin qu'ils puissent s'équiper pour le long voyage vers le nord. En tant que soldat professionnel, il est très intéressé par les défenses du port de Charleston. Il se plaint des prix élevés et de la chaleur intolérable. Mais il a manifestement apprécié le voyage terrestre de plus de 800 miles, car depuis

Annapolis, il écrit à sa femme qu'il se sent bien, qu'il est en meilleure santé que n'importe quel autre membre du groupe, qu'aucune marche fatigante ne l'a blessé ou incommodé, et que malgré ses cinquante-six ans, il a le sentiment de pouvoir battre n'importe lequel des jeunes hommes.

Au début du voyage vers Philadelphie, il est décidé que, de peur que toute la caravane, pour reprendre l'expression de de Kalb, ne submerge les auberges le long de la route, il vaut mieux se séparer en groupes. La Fayette et de Kalb voyagent ensemble, car ils ont en commun de nombreuses lettres d'introduction. La Fayette souhaitait avoir avec lui MM. Lesser, Valfort et Bedoulx, ainsi que ses aides de camp Gimat et Price. Le huitième était Dubuysson, l'aide de camp de Kalb. Manifestement, La Fayette ne se réjouit pas à l'idée d'avoir à écouter Mauroy comme public captif.

Dans une lettre adressée de Charleston, le 20 juin 1777, à son protecteur, le Comte de Broglie,¹⁵⁰ de Kalb mentionne la plainte de Mauroy qui se plaint que tous ceux qui parlent anglais sont dans son groupe, celui de Kalb - qu'advindra-t-il des autres ? De Kalb lui explique que La Fayette aura besoin de ses aides avec lui, et naturellement aussi de ceux auxquels il est intimement lié. De plus, de Mauroy n'aurait pas à s'inquiéter, car tous, au cours des trois mois précédents, avaient étudié l'anglais, et en savaient assez pour se débrouiller ; certainement de Mauroy ne pouvait s'attendre à l'avenir à avoir un interprète à ses côtés en permanence.

Broglie avait particulièrement recommandé Mauroy à de Kalb, mais avec sa franchise habituelle, le baron explique dans la lettre qu'il ne peut en aucun cas partager sa bonne opinion du caractère du vicomte. "Le bonhomme a un énorme amour-propre", écrit de Kalb. Il poursuit en disant que Mauroy se plaint continuellement d'avoir été traité injustement, qu'il n'est jamais d'accord avec personne, qu'il devient polémique sur tous les sujets, qu'il défend sa position avec obstination et que, lorsqu'on s'y oppose à plusieurs, il perd son sang-froid. Parfois, il prétend même avoir été officier de cavalerie, puis, à une autre occasion, il raconte avoir pris part à une attaque qui n'aurait pu être menée que par des fantassins. Tout cela, bien sûr, n'augmente pas la confiance en l'homme. Ce qui agace le plus de Kalb, c'est le flot continu de plaintes contre M. Deane - pourquoi, nul ne le sait. Il déteste le pays pour lequel il va se battre, avant même de l'avoir vu ; parfois, il souhaiterait avoir été fait prisonnier par les Britanniques, car alors il aurait été renvoyé en France rapidement. "Je veux donc vous demander,¹⁵¹ M. le Comte, poursuit de Kalb, de comprendre pourquoi je ne me lie pas intimement avec lui. Cela n'empêchera nullement que je coopère volontiers avec lui en toute occasion pour le bien général, et particulièrement au service du roi et de la nation française."

Le voyage de 800 miles de Charleston à Philadelphie a duré du 25 juin au 26 juillet. Le cortège, mené par La Fayette et de Kalb, s'élance dans l'esprit de la "Victoire" ! En tête, un serviteur du marquis en uniforme de hussard. Vient ensuite la voiture de La Fayette et de Kalb, avec un palefrenier à ses côtés. Vient ensuite une voiture occupée par les deux colonels, de Valfort et de Lesser. Le troisième véhicule était destiné à l'aide de camp de de Kalb, Dubuysson (qui a laissé dans

un mémoire le récit le plus complet de ce voyage) et aux aides de La Fayette, MM. Gimat et Price. Suit un chariot chargé de bagages. En fin du cortège arrive un nègre à cheval. Tally-ho, si l'on peut dire !¹⁵²

Un autre groupe d'officiers par voie terrestre est mené par de Mauroy, tandis que de Vrigny, Bedoulx et Colombe prennent la mer, malgré le danger d'être capturés par les Britanniques. Les trois groupes atteignent Philadelphie à peu près en même temps.

La route empruntée par le premier groupe passe par New Bern et Halifax (Caroline du Nord), Petersburg (Virginie), Annapolis et Baltimore, jusqu'à Philadelphie. Malgré l'aimable hospitalité du gouverneur de la Caroline du Nord, Richard Caswell, et de plusieurs autres personnes, le voyage est décrit par Dubuysson comme beaucoup plus difficile que n'importe quelle campagne militaire en Europe ; là, au cours de la guerre, il y avait des pauses, offrant du temps pour se reposer, et même se divertir ; ici, les difficultés ont continué pendant plus d'un mois, empirant chaque jour. Les chariots tombaient en panne, les chevaux mouraient ou devenaient boiteux, une partie des bagages était volée, une partie considérable du voyage devait être parcourue à pied, les voyageurs étant parfois obligés de dormir dans les bois, gênés par les insectes, souffrant de la soif et de la faim, de la fièvre et de la dysenterie. L'ironie du sort voulait que leur moral soit soutenu, malgré toutes ces épreuves, par la pensée de l'accueil glorieux qui leur serait réservé à leur arrivée à Philadelphie !¹⁵³ Si Charleston les avait accueillis si chaleureusement, combien plus chaleureusement le Congrès les recevrait-il, d'autant qu'ils avaient des lettres de recommandation de Franklin et Deane !

Il existe deux documents contemporains écrits par des membres du groupe de la " Victoire " qui constituent des compléments intéressants à l'appréciation enthousiaste de l'Amérique par La Fayette. L'un est un journal tenu par le chevalier Pierre de Rousseau de Fayolle ; l'autre, un mémoire de la plume du vicomte Charles Louis de Mauroy. Les deux hommes se sont vu refuser leur nomination par le Congrès, ont quitté Philadelphie pour Boston et sont rentrés en France quelques mois plus tard. Dans les deux récits, on peut noter la saveur des raisins aigres.

JOURNAL DE ROUSSEAU DE FAYOLLE

Partant de Charleston pour Philadelphie le 26 juin 1777,¹⁵⁴ notre caravane se composait de six officiers et de quatre serviteurs ou charretiers, ce qui faisait dix personnes dans deux chariots tirés par quatre chevaux. Le chariot dans lequel j'étais monté perdit l'un des chevaux d'attelage le troisième ou quatrième jour - il mourut de colique en une heure. Nous avons été obligés d'en acheter un autre, qui nous a coûté cher, mais il était en bon état.

Nous avons connu une chaleur abominable en Caroline du Sud, et lorsque, à la fin de la journée, nous voulions nous rafraîchir, nous trouvions les auberges effrayantes et l'eau exécrable. De

plus, un de nos compagnons, le Capitaine, est tombé malade à Charlotte, la deuxième ville que nous avons atteinte. C'est l'un des pires endroits que l'on puisse imaginer. Cependant, nous avons trouvé là un médecin qui a pris un excellent soin du patient ; il l'a logé, ainsi que nous autres, dans sa maison, et je n'ai quitté la maison qu'après que l'officier malade ait été tout à fait hors de danger. A Charlotte, nous achetâmes deux chevaux pour ajouter à nos quatre bêtes surchargées, dans l'espoir de rattraper le temps que le malade nous avait fait perdre.

L'autre wagon avait poursuivi sa route avec au moins quinze jours d'avance. Quant à moi, je suis parti le dix-neuf à cheval, afin d'atteindre Philadelphie plus rapidement et d'obtenir des fonds pour payer le coût du wagon qui arriverait longtemps après moi. Notre argent s'épuisait à cause des achats et des arrêts nocturnes que nous étions obligés de faire.

Jusqu'à présent, une chose est certaine, nous n'avons rien trouvé qui puisse nous plaire ; notre seule ressource était l'argent et, en règle générale, les gens ne se sont pas montrés d'un grand secours. Les hommes sont bien bâtis et alertes, mais les femmes ont l'air très négligé. Je ne sais pas si l'avenir sera plus agréable, mais les choses ne sont pas du tout comme elles nous ont été décrites en France. Les Américains sont désunis quant à leur cause commune, et je ne pense pas qu'ils ne fassent jamais rien de remarquable. La vanité les pique ; ils veulent tous être officiers et non soldats, et ils ne valent rien dans l'une ou l'autre catégorie.

Leur armée est misérable à tous les points de vue, surtout en ce qui concerne les officiers ; on ne peut se faire une idée de la gravité de la situation. Il n'y a aucune sorte de discipline ; mais ce qui est encore pire, c'est leur ignorance et leur fausse vanité, qui les rendront incapables de résister aux forces du général britannique quand il fera un effort pour conquérir le pays ; sa victoire sera la chose la plus facile du monde.

MEMOIRE DU CHEVALIER DE MAUROY¹⁵⁵

Nous sommes arrivés à Charleston au mois de juin... Au milieu de la place principale se dresse la statue de Pitt. Elle fait face à la mer, les yeux fixés sur le peuple, les bras tendus vers lui. Cette "situation pittoresque" (veut-il faire un jeu de mots ?) aurait pu raviver l'enthousiasme de mes compagnons, qui commençait à avoir besoin de se nourrir, mais malheureusement seule la statue tendait les bras.

Le conseil municipal nous reçut avec politesse, mais ne fit rien pour lever les obstacles auxquels se heurtent les étrangers dans un voyage aussi long que celui que nous avons encore à faire avant d'arriver à Philadelphie ; aussi cherchâmes-nous nous-mêmes les moyens de les surmonter. Nous avons acheté des chariots et des chevaux, nous avons engagé des guides. Nous

avons été obligés de nous séparer en groupes, car une foule trop nombreuse aurait épuisé les ressources des aubergistes bienveillants tels que nous espérions encore en rencontrer sur notre route. Ce n'est qu'en dépensant librement l'argent que nous avons pu nous mettre en route. Et ce n'est qu'avec encore plus d'argent que nous avons pu poursuivre notre voyage.

La nature des routes ne permettait pas à nos véhicules de couvrir quotidiennement une grande distance, et je décidai donc de les laisser derrière moi. Puis, suivi d'un seul domestique, je laissai la petite caravane à Camden, une ville située à quatre-vingts milles de Charleston, et confiai mes bagages, qui surchargeaient nos voitures, à un habitant du lieu, médecin de profession, qui, selon les rapports, était le plus honnête homme du pays. Cet honnête homme me promit de les envoyer en toute sécurité, m'assurant que rien n'était plus facile, et qu'ils arriveraient avant moi. En fait, mes malles sont arrivées dans les environs de Philadelphie, soigneusement emballées dans une grosse toile, mais je n'ai jamais revu mes biens qui étaient à l'intérieur - les malles étaient vides !

Je traversai les Carolines à travers des bois de pins continus, où à de grandes distances je rencontrai quelques plantations. Les habitants me parurent affligés d'une curiosité absolument puérile. Dès que je descendais, ils se jetaient sur tout ce qui m'appartenait et en faisaient le tour dans tous les sens, jusqu'à la moindre pièce d'équipement, et ne cessaient de m'interroger impitoyablement sans intention particulière. Lorsque la nécessité m'obligeait à m'arrêter chez quelque colon, et qu'il se décidait enfin à me recevoir, je le trouvais généralement, pour commencer, un homme de bonne humeur, une âme calme, occupée à un effort facile pour prendre soin de sa famille et de sa terre. Mais si je m'arrêtais dans une taverne, je trouvais quelques colons assemblés, s'enivrant d'une boisson très désagréable composée de rhum et d'eau, discutant de leurs affaires publiques comme des hommes sauvages, chaque dispute se terminant par un combat de poings, de sorte que le plus fort finissait toujours par gagner la dispute. Ils montaient généralement des canassons bon marché valant dix ou douze guinées tout au plus, et s'amusaient à faire des courses où les paris allaient jusqu'à deux mille livres. Je commençais à penser qu'ils auraient à faire trop de sacrifices pour leur vie d'indépendance.

Il ne fait aucun doute que Miss Liberty est une très belle femme, et qu'elle représente probablement tout pour celui qui ne la possède pas, mais c'est une maîtresse hautaine qui refuse absolument de partager ses faveurs. Pour vivre libre, il faut, comme le philosophe antique, jeter son argent dans l'océan. Les fermiers, tels que ceux que je décris ci-dessus, ne se précipiteront pas sur leurs vastes côtes pour imiter Crates. Je soupçonne que tous les Américains sont froids et paresseux, mais qu'assemblés pour parler d'affaires publiques en portant des toasts à Washington et aux autres héros de l'Amérique, ils s'excitent, car l'alcool fort leur prête une chaleur dont ils sont normalement incapables, et qu'avec du rhum et des coups de poing, ils peuvent être assemblés et rester unis tant que leur ivresse leur prête un faux courage.

La population des deux Carolines n'approche pas de celle des provinces septentrionales parce que **en 1**, l'époque de leur établissement est plus tardive ; **en 2**, la culture des terres est faite par les nègres et il y a vingt noirs pour un blanc ; **en 3**, le climat est tout sauf salubre. J'ai vu sur les bords de certaines rivières des emplacements splendides pour des plantations abandonnées parce que leurs propriétaires avaient tous péri.

En entrant en Virginie, j'ai commencé à trouver à droite et à gauche un territoire beaucoup plus peuplé. La forêt dense que j'avais traversée disparaissait entièrement du côté de la mer, et de l'autre, elle semblait se retirer d'une colline à l'autre pour couronner le sommet d'une chaîne de montagnes où, par intervalles, je croyais apercevoir les portes d'un nouvel univers.

C'est dans cette délicieuse province que Washington a ses superbes plantations. Bien que le travail soit encore effectué par les nègres, leur surnombre par rapport aux blancs est beaucoup moins frappant et n'attriste pas le cœur d'un observateur sensible comme dans le cas des Carolines....

Le Maryland bénéficie des mêmes avantages ...

Enfin, je suis entré en Pennsylvanie et je n'ai pas été peu surpris en arrivant à Lancaster de rencontrer des groupes d'officiers américains qui partaient chez eux pour un congé de trois mois. Je venais d'apprendre que les Anglais s'étaient installés dans la baie du Delaware, et il me semblait très étrange que leur menace sur Philadelphie ne puisse retenir ces héros américains à leur poste. Ceux d'entre eux avec qui j'ai discuté de cette question par l'intermédiaire de mon interprète (car à cette époque je ne connaissais pratiquement pas l'anglais) m'ont expliqué qu'ils devaient s'occuper de leurs affaires. Je donnai l'apparence d'être satisfait par cette réponse, mais je ne sentis ni dans leur conduite ni dans les explications de ces messieurs cet esprit que l'on trouve chez les hommes extrêmement enthousiastes de la liberté et qui montrent un amour ardent du bien public. Même les premiers germes de l'honneur me paraissaient négligés.

Je suis arrivé à Philadelphie dans les premiers jours d'août... Elle ressemble beaucoup à nos villes de Flandre. Le plus beau bâtiment érigé ici est la prison, construite en pierre ; elle est grande et sanitaire. On remarque plusieurs grandes cours où les prisonniers sont libres de se promener. Ce monument fait honneur à l'humanité ; il révèle qu'il y a au moins quelques hommes sensibles qui reconnaissent encore leurs frères dans les malheureuses victimes de la loi. Enfermer son semblable dans un affreux cachot, lui refuser la libre vue du ciel, ne lui laisser finalement que son désespoir, quelque coupable qu'il soit, n'est-ce pas en quelque sorte justifier tous les crimes ? Heureusement, sous un gouvernement aussi doux que le nôtre, ce terrible spectacle ne blesse pas nos yeux.

Il est intéressant d'observer comment la scène américaine se reflète dans les commentaires des voyageurs. La Fayette est déterminé à trouver tout ce qui est merveilleux, et ses lettres débordent

d'enthousiasme. Jeune, sympathique, titré et riche, sa personnalité chaleureuse suscite l'amitié de tous ceux qui l'entourent, qui s'empressent de le recommander à d'autres "insurgés" accueillants dont les divertissements apportent des points lumineux dans les voyages fastidieux et fatigants. De Kalb, qui approche de la soixantaine et qui a déjà participé à plusieurs longues guerres, est prêt à affronter de nouvelles déceptions et épreuves. Il savait ce qu'il était venu chercher et il avançait d'un pas décidé, non sans s'indigner parfois de la chaleur ou des insectes. Mauroy, d'âge mûr, plutôt incertain de ce qu'il faisait dans cette galère, s'attendait à trouver tout ce qu'il y avait de bon dans la nature mais qui dégénérerait entre les mains des hommes. Il porte des œillères qui lui font critiquer une prison de Philadelphie, mais ignore totalement la Bastille.

Il ne fait aucun doute que les qualités et les défauts signalés par les différents voyageurs étaient tous présents et bien réels. La beauté de Charleston et son hospitalité étaient alors célébrées, comme elles le sont toujours. Mais La Fayette a eu la meilleure occasion de les voir de près, ainsi que l'esprit et la disposition pour les apprécier. Le résumé de Mauroy sur la froideur et la paresse des "colons" dans les sections boisées des Carolines, qui ne pouvaient être tirés de leur léthargie humide que par la boisson, est une image juste ; le manque de patriotisme des officiers partant en permission pour "s'occuper de leurs propres affaires" alors que leur pays était en réel danger, représentait un des problèmes de Washington. Il est également assez évident qu'il n'avait pas un grand amour pour la nature, mais qu'il s'ennuyait énormément en voyageant à travers les belles forêts pendant les rares jours de juin. Les longues journées de voyage ne paraissent pas aussi fatigantes au jeune La Fayette qu'à de Kalb, presque trois fois plus âgé que lui. Quant à Fayolle, il annonce sèchement : "Nous n'avons rien trouvé qui puisse nous plaire." C'est ainsi que chaque observateur, si fin qu'il soit, ne voit reflété que son propre intérieur.

Mauroy a beau avoir l'esprit dur, il a aussi l'habitude d'écrire des vers sentimentaux. Dans un quatrain, il avoue l'influence du *Nouveau Monde* de l'abbé Raynal :

Je m'embarquais pour l'Amérique,
Je quittais mon pays natal,
Traversant la vaste Atlantique
Sur la foi de l'Abbé Raynal.¹⁵⁶

.

..

.